



21245/15

165 pt.

O. xvii. ε.

18/

LA SCIENCE  
ET L'ART  
DE L'ÉQUITATION,  
DÉMONTRÉS D'APRÈS LA NATURE;

O U

THEORIE ET PRATIQUE  
DE L'ÉQUITATION,

FONDÉES SUR L'ANATOMIE, LA MÉCANIQUE,  
LA GÉOMÉTRIE, ET LA PHYSIQUE.

P A R

MR. DU PATY DE CLAM,

*ancien Mousquetaire, de l'Académie des Sciences, Belles-  
Lettres & Arts de Bordeaux.*

---

Solertia crevit,  
Artibus & fecere gradum melioribus Artes.

SAVARY, *Hippodromi leges.*

---



T V E R D O N,  
De l'Imprimerie de la Soc. Litt. & Typog.



M. D C C. L X X V I I.







# DISCOURS

S U R

## LES RAPPORTS

D E

### *L'ÉQUITATION*

AVEC L'ANATOMIE, LA MÉCANIQUE, LA  
GÉOMÉTRIE, ET LA PHYSIQUE.

*MESSIEURS,*

**L**A Place que vous m'avez donnée si gratuitement parmi vous, est un bienfait auquel je n'étois pas en droit de prétendre. Le genre de travail auquel je m'étois appliqué jusqu'ici, étoit presque incompatible avec les devoirs & les obligations qu'impose une société réunie pour perfectionner les arts & les sciences. Destiné par état à défendre la patrie, à verser mon sang pour elle, les exercices du corps ont été ma principale occupation : je n'osois prévoir qu'une Académie illustre m'adopteroit pour un de ses membres, moi qui n'ai jamais pénétré dans le sanctuaire des muses, moi que le bruit militaire a

a jii

toujours entraîné loin du repos si nécessaire à l'étude. La distinction que vous avez bien voulu m'accorder, messieurs, m'honore, & en même temps l'art de l'équitation, objet continuel de mes recherches & de mes travaux. Cet art n'avoir point encore été admis dans les assemblées savantes où les arts regnent avec empire. Je ne puis me dissimuler à moi-même que l'équitation, sans loix fondées sur la Physique, démontrées par les axiomes incontestables de la géométrie, ne pouvoit être érigée en art, ni intéresser des hommes que les vérités seules peuvent fixer.

L'art que je professe est encore dans son berceau; & quoique sa naissance remonte aux temps les plus reculés, ses progrès ont été si foibles, qu'à peine peut-on les appercevoir dans une série de tant de siècles. L'équitation n'a point encore marché à la lueur des sciences: abandonnée à des hommes souvent voués à l'ignorance, elle a été long-temps considérée comme un simple exercice, que les observations & les principes n'ont point ennobli. L'art étoit sujet à la mode; l'écuyer enseignoit à ses élèves des principes ou des formules qu'il ne pouvoit expliquer: son cheval, soumis à ses caprices travailloit continuellement à détruire les impressions que lui donnoit la nature.

Les arts se sont perfectionnés à proportion de l'utilité dont ils sont pour les hommes; ceux qui ne contribuent qu'à l'agrément ont été plus long-temps errants dans le vague du préjugé; on suppléoit la certitude par les fruits de l'imagination: insensiblement on a découvert la nature & ses principes. L'équitation, dépendante d'un si grand



nombre de sciences , est restée comme engourdie au milieu des succès continuels des autres arts ; & quoique le siècle de Louis XIV & celui-ci aient produit des hommes distingués dans ce genre , nous n'avons point encore atteint la perfection. Des systèmes vagues & arbitraires n'éclairent point un art : il faut des connoissances fondées sur la nature ; & l'équitation ne sera point un art fixé , si quelque écuyer , jaloux de ses progrès , ne l'établit sur des fondements solides. On n'a point encore tracé la route qu'on pourroit suivre : nous avons , il est vrai , des hommes dont l'exécution ravit les spectateurs ; mais la partie de la démonstration est encore livrée aux préjugés & à l'instabilité des principes. On a tout soumis au sentiment : comme chacun a sa manière de sentir & de juger , tel système adopté dans une école est pros crit dans une autre ; & malgré l'importance de se réunir tous pour tendre à la perfection , les élèves laissent la discussion raisonnée des principes , pour soutenir & défendre l'honneur de l'école & du maître.

Heureux si les maîtres mêmes n'avoient point donné lieu quelquefois à ce divorce fait en quelque sorte entre l'art & la nature. Quelques-uns d'eux , attachés à l'ignorance & aux préjugés antiques , ont été jusqu'à bannir les livres & toute étude relative à l'équitation. Les éléments ont toujours quelque chose de rebutant qui émousse l'activité du disciple ; on veut savoir , mais ne point apprendre ; & on croit sans peine un oracle qui conseille l'inaction. Etrange erreur ! destructive même de la raison. Choqué de pareils

procédés , j'ai eu le bonheur d'avoir des maîtres dont le système étoit bien différent : cet art a des partisans instruits , savants même , dont les travaux infatigables répandent de vives lumières sur l'équitation.

J'étois à peine initié : les premières vérités étoient claires à mon esprit , lorsque les circonstances m'arrachèrent à mes maîtres , & me laissèrent errant dans un pays inconnu. Je sentis dès lors l'utilité , & même la nécessité , de joindre le travail du cabinet à l'exercice du cheval. Je cherchai des secours dans les sciences physico-mathématiques & dans l'anatomie : un penchant naturel me rappelloit à l'équitation , & j'entrevis des rapports entre ces sciences & mon art cheri.

Le premier pas que je fis , ce fut de distinguer les actions de l'homme d'avec celles du cheval. Je m'assurai que ce n'étoit qu'à l'aide de certains mouvements de son cavalier , que le cheval agissoit d'une manière déterminée : je cherchai la cause par l'effet , & l'effet par la cause.

Il falloit souvent s'entretenir avec la nature , entrer en discussion avec elle sur ses principes , les lui disputer , paroître même douter de la sagesse des loix constantes qu'elle s'est prescrites , & sur-tout discerner l'exception d'avec la règle : point d'autant plus important , que les différentes constructions des chevaux pourroient quelquefois occasionner de faux calculs. Combien de fois s'est-on laissé séduire par des apparences spécieuses ? de quelles erreurs la première n'a-t-elle pas été suivie ?

Mais quel point d'appui choisir pour former



des jugemens nouveaux sur des idées qu'aucune lumière n'avoit encore éclairées ? L'Art de l'équitation me paroissoit être un labyrinthe de préjugés , qui renfermoit quelques vérités qu'on ne pouvoit appercevoir qu'en détruisant les murs qui les couvroient. Il falloit tout à la fois déterminer la nature des mouvements de l'homme , dévoiler leur mécanisme, fixer leur valeur, trouver leurs rapports avec ceux qu'ils doivent exciter dans le cheval , soumettre enfin l'équitation à un calcul intelligible & certain tout à la fois : il falloit arracher des mains de l'habitude & de la routine un art vraiment mathématique.

L'étude des loix du mouvement est , sans contredit ; ce qui doit occuper d'abord tout homme qui projette d'approfondir l'équitation , & ne veut pas errer à l'aventure dans un pays stérile par lui-même. Il y trouvera des solutions satisfaisantes à une infinité de problèmes que l'art nous propose sans cesse. Il verra , d'une manière bien sensible, que le moindre mouvement de son corps produit un effet réel sur le cheval , & qu'il n'est point indifférent d'agir de telle ou telle façon , pour exciter dans l'animal une action déterminée. L'écuyer qui connoît les loix du mouvement , calcule la cause & l'effet , & acquiert par l'usage la plus grande justesse.

Cette justesse consiste dans la connoissance & dans l'emploi exact des mouvements que peut faire , & que doit faire l'homme. On considère la qualité & la quantité de ces mouvements avec leurs rapports possibles sur le cheval. Telles sont, messieurs , les premières observations de tout artiste qui ne se borne pas à être une machine

qu'un bon horloger auroit composée. Ces premières connoissances excitent sa curiosité, & il va chercher dans l'anatomie le mécanisme de ces actions de l'homme.

Le corps humain est composé de parties solides & de parties molles. L'union & la connexion des unes & des autres forment l'assemblage de toute machine animale. La propriété des unes étant de mouvoir les autres, nous ne pouvons nous dispenser de rechercher celles qui donnent l'action, & celles qui la reçoivent. L'anatomie nous découvre que les os n'ont par eux-mêmes aucun mouvement, mais qu'ils sont remués par le jeu admirable & multiplié des muscles. Les os ne se remuent pas en tous sens; la nature de leur connexion fixe la révolution qu'ils peuvent avoir les uns autour des autres par le moyen des muscles. Ces derniers n'ont point les mêmes fonctions; les uns servent à fléchir, d'autres à étendre; ceux-ci rapprochent une partie mobile plus près du centre du mouvement, tandis que ceux-là cherchent à l'éloigner. Pour produire un mouvement composé, il faut souvent employer des muscles dont les efforts se contredisent, enforte qu'il résulte une action moyenne ou mélangée qui donne l'impulsion à l'os qu'il faut remuer. Quel autre guide, que l'anatomie, peut nous apprendre les ressorts que nous devons faire jouer? c'est par elle, que l'homme connoît l'usage de ses membres, qu'il porte dans chaque partie le feu qui doit l'échauffer, qu'il met le ton & la nuance dans cette espece de vivification, & qu'il opere avec sûreté. Combien de fois l'écuyer a-t-il été arrêté dans sa



marche rapide par l'ignorance de l'anatomie : de-là ces systêmes ridicules , de-là tant de fautes dont les suites ont été si funestes. La nature ne se déceale qu'à ceux qui la poursuivent sans cesse : jalouse de son secret , il faut déchirer le voile qui la couvre pour mériter ses faveurs.

Suffit-il de connoître toutes les especes de mouvements dont les membres de l'homme sont susceptibles ; de raisonner sur la situation des muscles , sur leur composition , sur leurs usages ? ce seroit avoir fait un pas dans la carrière , mais ce ne seroit point avoir touché le but.

Il faut encore évaluer ces mouvements de l'homme : ce n'est que par comparaison , que l'on peut juger des choses ; & la mécanique nous aidera beaucoup. Tous les membres du corps humain me semblent des machines ou simples ou composées , dont le but est de remuer le cheval. Instruit des principes de la mécanique , imbu de ces vérités incontestables , je cherche les motifs de cette ressemblance : désormais je regarderai mon cheval comme une masse d'une pesanteur énorme que j'ai à mouvoir par des causes légères : j'aime à ne plus voir ce cheval comme un animal auquel ses caprices donnent de la force , & je me plais à calculer ses résistances. Mon corps est un systême de forces très compliqué ; je me rends compte de ses moindres parties , de la force réelle qu'elles peuvent avoir ; & je connois enfin l'état d'inertie où se trouve mon cheval : bientôt l'adresse se mêlant à mes connoissances , j'opere les plus grands effets avec facilité. C'est ainsi que l'équitation m'occupe dans mon cabinet , & que devenue pour moi une

science, si quelque accident m'interdit la pratique de cet art, je pourrai encore y faire de nouvelles découvertes. Quoique la route que je tiens choque les préjugés reçus parmi les écuyers, je la suivrai toujours avec constance : je marche avec le compas & la règle. Je ne pense pas que les ennemis de cette méthode puissent par leur faux raisonnement détruire des vérités que la vérité de tous les arts fait ressortir. En vain m'objecteront-ils la science des grands hommes qui nous ont précédés, science qu'ils ne devoient qu'à la pratique : si je leur demandois des preuves de cette prétendue science, que me répondraient-ils ? Ces hommes sont morts, & leur savoir est mort avec eux, sans aucun profit pour la postérité.

La marche que je tenois étoit encore pénible : je fus obligé de mettre la géométrie à contribution. Je connoissois la qualité de mes forces, & leur emploi étoit raisonné ; mais il me manquoit de pouvoir les mesurer, & de les combiner avec précision. Le mécanisme de l'homme & celui du cheval, séparés l'un de l'autre, ne sauroient instruire des rapports que l'on peut établir entre les deux individus réunis. Il faut des signes fixes & invariables par le moyen desquels on aperçoive aisément ces rapports cherchés. La puissance sera donc dénotée par un signe géométrique, & le poids à mouvoir, par un autre. J'emploie le procédé de cette science pour les comparer.

L'art de l'équitation a cela de particulier, qu'une combinaison fautive peut être aisément redressée, si l'on fait les routes que tient la nature. La spéculation la plus ingénieuse peut cacher l'er-



reur sous le masque du vrai, lorsque l'étude constante & raisonnée de la nature ne détruit pas les préjugés que l'on a adoptés presque sans y songer : c'est donc uniquement par une application suivie, que l'homme de cheval pourra enfin connoître les loix irrévocables de la nature dans l'art de se servir de cet animal. Mais de quelque utilité que puissent être les sciences exactes, elles sont encore insuffisantes ; car le cheval n'obéit pas toujours précisément aux ordres sages & prudents de l'homme qui le dresse, à moins qu'il ne consulte la force actuelle & la construction de l'animal, sa bonne volonté & ses dispositions à l'espece d'exercice dont il s'agit. Le cavalier doit proportionner ses opérations à la résistance que peut faire le cheval, & ne pas exciter ses membres à des mouvements proscrits par la nature ; sans cela l'art seroit l'ennemi déclaré de cette nature qu'il doit regarder comme sa maîtresse.

L'écuyer prudent fait se plier à tout, il devient physicien, il examine le cheval par lui-même en faisant abstraction de l'équitation : bientôt il distingue quel est son caractère naturel, le genre de vie qui lui convient, les propriétés de ses membres, la qualité de ses forces, les signes qui les dénotent ; il parvient à discerner les races primitives & les races abatardies, les variétés sans nombre que produisent, dans l'espece, le pays, les mélanges des races, les aliments ; il découvrira leurs vices, leurs beautés & l'usage que l'on peut faire de chaque individu. C'est sur tous ces objets que doit sans cesse s'exercer le talent de l'écuyer devenu, par une étude continuelle, anatomiste, mécanicien, géometre & physi-

cien : il fera des découvertes , & parviendra un jour à réunir une théorie savante à une exécution sûre , précise & brillante. Il ne marchera plus dans la nuit des opinions , & l'on verra renaître un art presque éteint : tant la mode & l'ignorance se sont disputé l'honneur de le détruire.

Tel est , Messieurs , le foible crayon de l'art de l'équitation dans ses rapports avec les sciences ; tels sont les objets que je projette de traiter les uns après les autres. Mais quels que soient les secours que voudront me fournir ceux que cet art intéresse & que ses progrès flattent , il ne faut pas espérer que l'on puisse enseigner l'art de sentir , & que l'on puisse donner ce tact & ce discernement délicat qui appartient à la pratique. Cet art contient une infinité d'industries singulières , inconnues à tous ceux qui ne l'exercent pas souvent , peu observées par ceux qui l'exercent , & négligées par les savants les plus universels , merveilleuses & ravissantes dès qu'elles sont vues avec des yeux éclairés. La carrière est immense , & les auteurs classiques , s'il y en avoit , ne seroient pas suffisants pour rendre écuyer.

J'ose donc , Messieurs , vous offrir de nouvelles tentatives que j'ai faites pour parvenir à m'instruire : ce sont les principaux rapports de l'équitation avec les sciences. La nouveauté a toujours des partisans & des sectateurs ; & je crains que la nouveauté même ne prévienne contre ces réflexions. Cependant ce n'est qu'en s'écartant des routes frayées , que le Pilote découvre de nouvelles terres ; & quelquefois les écarts du génie sont heureux.



Le bienfait dont vous m'avez honoré, en me permettant de m'asseoir parmi vous, m'encourage & m'excite à de nouveaux efforts. Je n'apporte que des connoissances encore vagues, & un goût décidé pour le vrai, sans lequel les arts & les talents ne sont qu'un amas de préventions; mais il est bien satisfaisant pour moi de trouver des secours qui rendront ma marche moins pénible. Puisque les arts sont une même famille, les sciences & les arts que vous cultivez avec tant de soins & de succès, seront utiles au mien. Je reclame donc, messieurs, vos conseils & vos bontés. Vous les avez déjà accordées à mon frere; vous avez encouragé son amour pour les Belles-Lettres en le recevant parmi vous: il vous a témoigné sa reconnoissance en le faisant fructifier. Nous avons tous les deux partagé la même éducation & les mêmes principes: qu'il nous est agréable d'offrir tous les deux à la patrie & à l'académie le desir le plus vif d'être utiles aux hommes, & de nous trouver réunis dans une assemblée formée par le grand Montesquieu! Le nommer, c'est faire son éloge: nommer ses enfants, c'est honorer sa mémoire.





# EXTRAIT DU RAPPORT

D E S

COMMISSAIRES NOMMÉS PAR L'ACADÉMIE,

*Extrait des Registres de l'Académie Royale des Sciences,  
du 3 Septembre 1774.*

**N**ous avons examiné, par ordre de l'académie, un ouvrage intitulé, *La Science & l'Art de l'Equitation, démontrés d'après la nature, par M. Dupaty de Clam, &c. &c. &c.*

Après avoir fait une description abrégée de l'homme & du cheval, l'auteur traite de l'équitation. Il fait l'application de ses principes, & s'en sert pour développer la théorie des mouvements & différents airs du cheval. Comme l'académie n'entend point prononcer sur l'équitation, nous nous contenterons de dire, sans entrer dans aucun détail à ce sujet, que les connaissances anatomiques, ainsi présentées, mettront infailliblement les écuyers dans le cas de ne plus demander aux chevaux des choses impossibles à exécuter : service d'autant plus important, que cette faute n'est malheureusement que trop commune.

Nous croyons en conséquence, que la partie anatomique de cet ouvrage mérite l'approbation de l'académie.

*Signé,* LE CHEVALIER D'ARCY, D'AUBENTON,  
DE VICQ D'AZYR.

Je certifie l'extrait ci-dessus conforme à son original & au jugement de l'académie. A Paris ce 16 Sept. 1774.

GRANDJEAN DE FOUCHY,

*Sec. perp. de l'Acad. R. des Sciences.*

**PRÉFACE.**





## PRÉFACE.



**T**OUS les écuyers qui ont écrit sur leur art, se réunissent à recommander l'étude de la nature ; ils conseillent de la prendre pour guide dans toutes les occasions. D'après un précepte si sage, on s'attend à trouver, dans leurs instructions, des moyens de s'initier dans les connoissances qui servent de base à l'équitation ; on se flatte que l'auteur va développer les faits constants de la nature, qui ont donné lieu aux principes qu'il étale ; on est bien éloigné d'imaginer que l'esprit systématique seul va inspirer l'écrivain : c'est cependant ce que l'on reconnoît à regret, en lisant presque tous les ouvrages sur l'équitation.

Comme les regles de chaque auteur ne sont pas les mêmes, autant il y a de livres, au-

tant on voit de principes différents. Rien n'est plus nuisible aux progrès de l'art & à l'instruction des élèves. Comment en effet démêleront-ils les vérités, au milieu de tant de contradictions ? quels maîtres suivront-ils ? Aucun ne démontre ce qu'il avance ; tous mettent leur méthode au-dessus de celle des autres ; & la plupart n'écrivent que pour blâmer & déchirer ceux qui courent la même carrière : comme si les défauts des uns servoient aux autres à prouver l'excellence de leur manière de faire.

Tant que la pratique manuelle a été le seul talent de l'écuyer, parceque l'ignorance étoit générale, on pouvoit lui pardonner son peu d'érudition. Mais, depuis que les arts perfectionnés ont porté la lumière par-tout, depuis que l'on a commencé à raisonner sur tout, pourquoi n'exigeroit-on pas des hommes de cheval qu'ils soient instruits de ce qui peut accélérer leurs progrès ? Est-il donc impossible de mêler le travail du cabinet aux exercices du manege ? & saura-t-on moins bien monter à cheval, parcequ'on aura cultivé les beaux-arts ? Est-il pardonnable, par exemple, à un écuyer d'ignorer l'anatomie du cheval ? nous avons tous les secours que nous pouvions désirer ; le cours d'hippiatrique de M. Lafosse



a rendu cette science certaine , claire & très-aisée à apprendre. Un maître de manège ne devoit-il pas de plus , connoître l'anatomie de l'homme pour pouvoir donner à ses élèves des leçons relatives à leur construction ? La physique , la géométrie , l'histoire-naturelle du cheval , en ornant l'esprit de l'écuyer , ne le mettroient-elles pas en état de démontrer ses principes & d'en adopter d'incontestables. Ceux qui se sont familiarisés avec ces sciences , en reconnoissent bien l'utilité dans le travail du manège : ils prouvent par leurs talents , que l'équitation n'exige pas seulement de l'habitude.

Il est malheureux pour les élèves qui desireroient d'opérer avec jugement , d'être dirigés d'après des principes réfléchis , qu'aucun livre ne leur facilite les premiers pas pour les conduire à voir la nature en écuyers : car la parfaite connoissance de l'anatomie de l'homme & du cheval , l'étude des loix du mouvement , de la physique , &c. sont d'un faible secours , si on ne les accompagne des observations relatives à l'art dont il s'agit. Une pratique ancienne & réfléchie a dû fixer les points de vue qui conviennent à l'équitation ; & l'homme instruit a dû se former un système dont l'ensemble soit la nature même , & dont toutes

les parties soient les faits particuliers qui la composent. La meilleure méthode sera donc celle qui n'aura rien d'arbitraire, & dans laquelle on rendra raison de tout, en employant ce que l'on sait déjà des faits de la nature, que personne ne conteste : elle sera courte, simple, & très-facile à mettre en usage.

Je me suis proposé dans cet ouvrage de travailler sur ce plan, afin que par la suite, en ajoutant à mon système ou en le corrigeant, on puisse en faire un complet, pour fixer un art qui paroît n'avoir point de principes, parcequ'ils varient dans toutes les écoles.

J'ai rencontré de grandes difficultés dans mon entreprise, mais elles ont toutes été levées par l'étude de l'anatomie de l'homme & du cheval : j'y découvrois tous les jours des raisons de fonder mes principes sur cette science. Celle de l'homme m'a éclairé sur les regles de sa position, de ses mouvements & de ses actions à cheval : aussi dans la premiere partie du premier livre, qui traite de la théorie relativement à l'homme, je me suis uniquement occupé de ce qui contribue à sa sûreté, à sa tenue sur l'animal. D'après la construction de



*l'homme, j'établis, dans la seconde partie, des moyens de lui apprendre à monter à cheval, & à opérer d'une manière qui soit facile pour lui & utile pour l'animal.*

*Je désirerois que les élèves eussent des connoissances préliminaires avant que d'arriver au manege, & que dans le cours de leur instruction ils pussent voir des pièces d'anatomie disposées pour démontrer cet art.*

*M. de la Pleigniere, écuyer du Roi à Caen, connu par ses talents en tout genre, possède une superbe collection anatomique, avec laquelle il démontre son art, à l'aide de machines qu'il a composées lui-même pour le même sujet. La vue des objets fixe d'avantage l'attention; elle est d'une conviction bien plus forte. C'est ce qui a donné à cet habile écuyer l'idée de faire, par des figures en relief, toutes les démonstrations de son art. Comme il a la nature à sa disposition, & que c'est d'après elle qu'il donne les leçons, il est probable qu'il a des lumières certaines. D'ailleurs ce citoyen zélé a travaillé avec un désintéressement & une droiture de cœur, qui conduisent toujours sur les pas de la vérité.*

Après avoir parlé, dans les deux parties du premier livre, de la théorie & de la pratique de l'équitation relativement à l'homme, j'ai suivi dans les deux parties du second livre le même plan relativement au cheval. Dans la première partie, je le considère indépendamment de l'équitation; je traite de sa beauté & de sa bonté, du mécanisme de ses mouvements, de sa conformation, de ses sensations, de la bonne attitude de ses membres, en un mot de tout ce qui peut donner des principes pour son éducation. Je cherche à le faire bien connoître avant que d'enseigner à le dresser. C'est sur l'usage qu'il fait de ses membres, sur ses sensations, que j'établis les règles de mon travail.

Je consulte son histoire-naturelle dans le plan que je donne de son instruction, qui est l'objet de la deuxième partie du second livre. Après avoir exposé précédemment ce que fait le cheval dans l'état de nature, après avoir développé toutes les observations qui ont dirigé le choix de ma méthode, j'enseigne les opérations par lesquelles on assouplit le cheval & par lesquelles on le conduit à une parfaite obéissance. J'ai classé les leçons & les ai rangées dans l'ordre que m'indiquoit la nature. Toujours guidé par l'anatomie déve-



*loppée par la mécanique, je démontre que tous les membres de l'animal ont été exercés selon leur faculté naturelle.*

*En lisant cet ouvrage, on ne doit pas s'attendre à y trouver de simples éléments : je suppose le lecteur instruit dans la pratique de l'art, & dans les connoissances analogues. Je puis donc espérer de lui qu'il lira l'ouvrage de suite, sans passer aucun article : tout est lié dans mon système ; ce que l'on vient de lire facilite l'intelligence de ce qui suit.*

*J'ai cru devoir me dispenser de parler d'aucun écuyer & de critiquer aucun auteur. J'estime & je respecte les talents par-tout où ils se rencontrent : il ne m'appartient de juger personne ; peu importe ce que pense un auteur sur le compte de ses concurrents, pourvu qu'il parle bien de son art. Le zele & le desir du bien public ne sauroient se rencontrer dans une ame possédée par la jalousie. En payant à sa patrie la dette d'un bon citoyen, on ne doit pas dépriser celui qui desiré également de bien mériter d'elle.*

*Les planches insérées dans cet ouvrage ont été dessinées d'après nature sous mes yeux, & conformément à mes principes, par M.*

Harguinier , professeur à l'école royale de dessin : comme il possédoit parfaitement l'anatomie de l'homme & celle du cheval , ainsi que tous les arts qui ont quelque rapport au sien , je me flatte qu'elles feront plaisir aux amateurs.





D E  
L'EQUITATION,  
LIVRE PREMIER.

---

T H É O R I E  
E T  
*P R A T I Q U E*  
RELATIVEMENT À L'HOMME

180

MEMORIAL

OF THE

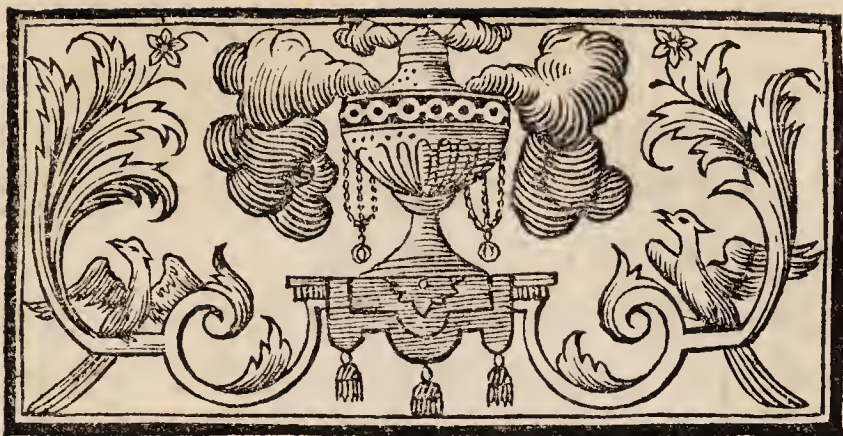
MEMORIAL

OF

THE

MEMORIAL





D E  
L'EQUITATION.  
*LIVRE PREMIER.*

---

PREMIERE PARTIE.  
*T H É O R I E*

RELATIVEMENT A L'HOMME :

*Ou position & motion de ses membres sur  
le cheval.*

---

*I N T R O D U C T I O N.*

**L**E but de l'équitation est l'usage du cheval. Cet usage, qui doit être aussi facile à l'homme que celui de ses propres membres, s'ils sont sains & bien conformés, ne peut avoir lieu sans l'action & la réaction récipro-

ques des deux individus l'un sur l'autre : autrement il seroit impossible qu'il y eût communication de mouvement.

L'homme, par le moyen de ses membres, comme par autant d'instruments, agit sur le cheval, l'ébranle & le dirige. Le cheval, en déployant ses membres pour obéir, réagit sur l'homme, l'ébranle & le met en mouvement par l'effet du transport. Le changement dans la posture de l'homme est senti par le cheval, & les mouvements du cheval sont ressentis par l'homme. Cette réciprocité de sensations est le résultat de l'action & de la réaction.

L'action de l'homme sur le cheval, & la réaction du cheval sur l'homme, sont subordonnées à certains principes, à certaines causes qui se trouvent dans l'un & dans l'autre, mais qu'on ne doit pas laisser développer par le hasard, si l'on désire exécuter avec justesse. La première loi de cette justesse est l'union intime des deux individus : union qui exige, de la part du cavalier, une position & des actions convenables ; & de la part de l'animal, une subordination sans bornes, une obéissance prompte & aveugle, du moins autant que les lois de sa construction ne sont pas violées.

Comme la construction d'une machine quelconque doit être déterminée sur l'usage



que l'on veut en faire : de même la position de l'homme se reglera sur l'emploi de ses membres à cheval. Le corps humain est destiné à donner un mouvement au cheval , en composant les forces de différents membres de maniere qu'il s'ensuive , de la part de l'homme , une direction fixe , & de la part du cheval , une vitesse connue : car l'équitation résulte d'une quantité de puissances composées ensemble. Ce sera donc relativement à ce but , que nous poserons le corps de l'homme sur le cheval.



---

## CHAPITRE PREMIER.

*Principes de la bonne position de l'homme  
sur le cheval.*

**E**N consultant les propriétés des deux individus relativement à leurs mouvements & à leurs facultés mécaniques, nous voyons que l'homme ne peut communiquer au cheval un mouvement dont il soit le principe jusqu'à un certain point, s'il ne se prête à la combinaison naturelle des mouvements du cheval ; car il doit exister dans l'équitation un ordre général qui subordonne toutes les parties de l'homme & du cheval à une détermination commune.

L'action de l'homme sur le cheval passe de la circonférence au centre du cheval.

La réaction du cheval sur l'homme part du centre du cheval , & se communique à l'homme à proportion que ses membres sont plus près du cheval ; car plus on est près , & plus la réaction se fait sentir.

La réaction de l'animal commence aussitôt que le mouvement lui est donné , & dans un degré proportionnel à ce mouvement.

L'animal en réagissant cherche à reprendre sa disposition première, puisqu'il est élastique : si l'homme n'exerce pas une action continue, l'animal ne lui fera subordonné qu'un instant, & ensuite il se livrera à tous ses caprices.

Il faut donc que le corps humain soit disposé & agisse de telle sorte, que la réaction du cheval ne le dérange pas, & même tende à le disposer à agir dans un sens déterminé, ou du moins ne détruise pas le principe de la position ; & que le mouvement, étant une fois donné, se perpétue tant que l'homme le veut, & que les forces de l'animal le permettent : par là il aura une quantité de mouvements que l'homme & le cheval se renverront l'un à l'autre tant que subsistera le principe de ce mouvement.

La portion de mouvement que l'homme communique au cheval, est proportionnelle à la quantité de forces que l'homme emploie : bien entendu que ces forces sont relatives à l'état de l'animal.

La quantité de mouvements, rendue par le cheval, est proportionnelle à la cause première & à l'élasticité de l'homme : observant que la roideur de l'homme



est plus susceptible de réaction, que le liant & la sôupleffe.

Tout mouvement qui ne rencontre pas le corps de l'homme n'est point répercuté; & la répercussion ne se fait que dans la direction de la force motrice.

L'homme & le cheval feroient bientôt séparés, si les deux individus ne se fixoient à un degré commun de mouvement, la quantité & la qualité de leurs actions faisant contre-poids l'une à l'autre.

Si le degré de mouvement ne devenoit pas commun, le corps le plus en mouvement s'écarteroit de l'autre, & le système n'auroit plus lieu.

L'homme agit sur l'appui qu'il a sur le cheval, en raison de sa pesanteur propre: mais cette sorte d'action peut être augmentée par la direction de cette force.

L'animal doit toujours être en état de recevoir sans peine & sans inconvénients le résultat des forces de l'homme; & il doit obéir sans être contraint par la violence. C'est ce qu'on doit désirer.

Ce petit nombre de propositions nous fait voir les conditions que doit avoir la position de l'homme à cheval pour être bonne. Elle doit porter le mouvement primitif au point central du cheval; elle ne doit point être dérangée

dérangée par la réaction, soit que le cheval rue , soit qu'il se cabre , ou se jette de côté : elle doit être , pour ain si dire , le foyer d'une action continue , & capable de fournir le plus grand principe de mouvement ; maintenir sans cesse l'homme en état de résister à l'ébranlement du cheval , & donner à tous les membres de l'homme la plus grande facilité d'agir.

L'homme ne peut porter tout le mouvement possible au point central du cheval , s'il n'est posé sur ce point central ; & il ne peut être dit posé dessus , si la direction de la puissance de son corps n'est un axe d'équilibre du point central de l'animal : il ne peut résister à la réaction du cheval , si la ligne de direction de son centre de gravité ne rencontre la ligne de direction du centre de gravité du cheval ; enfin ils ne peuvent avoir une direction commune , si leurs forces ne se composent de manière que leur résultante soit dirigée vers le but désiré.

Expliquons ceci , & détaillons nos principes.

---

## ARTICLE PREMIER.

*Des centres de gravité de l'homme & du cheval ; & de leur position l'un sur l'autre.*

**L**E cheval mis en équilibre selon les principes que nous exposerons dans la suite ,

a un centre de gravité où toute la pésanteur & toutes les forces sont supposées réunies. Ce point, invariablement le même, tend à décrire une verticale. C'est sur ce point, que l'homme doit se placer ; c'est à ce point, que toutes les actions de l'homme doivent aboutir, par la raison bien claire, que s'il les appliquoit à un autre point, il ne remue-roit qu'une partie du cheval, toutes les forces de l'animal n'étant pas indifféremment dans tous les points de son corps.

Comme tous les corps ont un centre de gravité, l'homme aussi a le sien qui, de même que celui du cheval, décrit ou tend à décrire une ligne perpendiculaire.

Ce sont ces deux lignes qu'il s'agit de poser l'une sur l'autre, mais de manière que l'on ne confonde pas la direction du centre de gravité de l'homme, avec la puissance de son corps ; car le corps humain n'agit pas seulement par son poids bien disposé, mais encore par le travail de ses muscles qui excitent des sensations dans le cheval. D'un même point on peut tirer plusieurs rayons ; il n'y a que la seule perpendiculaire à l'horizon qui soit la direction du centre de gravité. Cette direction doit être invariable dans tous les mouvements de l'homme tant qu'il est uni au cheval ; mais la puissance du corps de l'homme peut varier.



## ARTICLE II.

*De la puissance du corps de l'homme sur le cheval, & de sa direction.*

**L**A puissance de l'homme est cette propriété de son corps par laquelle il détermine le cheval, dont l'action est le résultat des forces de l'homme (\*). Afin de faire connoître plus particulièrement cette puissance, cherchons à la composer avec la direction du centre de gravité du cheval, pour en former une résultante.

Deux puissances différentes ne peuvent se composer si elles ne forment un angle, enforte qu'elles soient obliques l'une à l'autre : si elles étoient perpendiculaires l'une sur l'autre, elles ne feroient plus deux puissances ; ce n'en feroit qu'une qui auroit la valeur des deux réunies. Ainsi, si l'action de l'homme étoit dirigée perpendiculairement sur le centre de gravité du cheval, celui-ci en recevrait une pesanteur & une inertie plus grande, & l'on manqueroit le but, qui est de donner de la mobilité au cheval. Pour

(\*) Pour calculer juste nous faisons pour un moment abstraction de la volonté de l'animal, sans laquelle il ne s'opère point d'action.

cela il faut que la puissance de l'homme décrive une ligne oblique, & forme un angle avec la ligne de direction du centre de gravité du cheval. Quelque oblique que soit cette puissance de l'homme, la partie inférieure doit rencontrer exactement le centre de gravité du cheval, & cette disposition étant bien observée, donne les deux côtés contigus d'un parallélogramme (\*). En construisant la figure, & en tirant la diagonale des deux angles obtus, on aura la direction du cheval, & l'on verra qu'elle ne sauroit être parallèle à l'horison, si la figure est bien construite: alors l'animal n'est pas sur les épaules.

### §. I.

#### *Quantité de la puissance du corps de l'homme.*

La quantité de la puissance du corps de l'homme ne peut être la même sur tous les chevaux, ni sur le même cheval dans toutes les circonstances: car la pesanteur des parties du cheval à enlever devient moindre, à proportion que son équilibre est bien formé.

Pour avoir une idée précise de la force de notre corps sur le cheval, il est à propos d'approcher le flambeau de la mécanique:

(\*) Consultez la mécanique de le Camus.

on connoîtra par là les détails de cette composition de forces.

J'ai comparé le corps humain à un levier du second genre. Le haut du corps , ou le tronc , forme un des bras de ce levier ; les cuisses & les jambes forment l'autre. Le bras supérieur de ce levier est la puissance qui doit agir ; l'appui se trouve aux trois points qui servent de base ; les cuisses & les genoux , qui sont liés très-intimement au cheval , forment la résistance. J'ai donné ailleurs le détail de ces parties & tout ce qui les concerne (\*).

Plus un bras de levier est long , plus il a de forces ; plus ses points sont éloignés du point d'appui , plus aussi ils ont de force. Nous prouverons bientôt que l'homme peut augmenter la longueur du bras supérieur de son levier : il suffit de dire à présent que plus il l'augmente , plus la ligne oblique dont je viens de parler s'éloigne , à son extrémité supérieure , de la ligne verticale du centre de gravité de l'homme , à laquelle on auroit ajouté une sublimité. Lorsque cela arrive , l'impulsion donnée au cheval est bien plus considérable ; & on doit bien examiner s'il est en état d'y répondre sans déran-

(\*) *Traité sur l'Equitation* , imprimés aux Deux-Ponts en 1771 , & qui se trouvent chez Lacombe , rue Christine.



ger son équilibre , & sans forcer les membres dont les ressorts sont le plus comprimés. Moins cet équilibre artificiel coûte à l'animal , moins l'homme a besoin d'augmenter sa puissance. Mais si l'animal éprouve de grands obstacles à combiner son équilibre avec l'homme , il ne faut pas pour cela que le cavalier redouble son action ; car l'animal , trop contraint , réagiroit avec trop de forces , & même les ressorts pourroient se détruire , de quelque manière que ce soit. On voit donc qu'il est essentiel de modérer la puissance du levier , & de la proportionner aux forces du cheval : cependant on ne doit pas cesser de la faire agir. L'expérience apprendra le degré convenable , que l'on ne peut indiquer par écrit , non plus que tout ce qui est soumis au tact.

## §. II.

### *Du contre-poids.*

Plus le centre de gravité de l'homme sera constamment dirigé sur celui du cheval , plus aussi la puissance du cavalier sera continue , & plus l'action sera suivie. Mais il seroit impossible que cela fût , si l'homme ne devoit son maintien qu'à l'espece d'équilibre que son tronc conserve. Je dis espece d'équilibre , parcequ'il n'existe que sur un cheval si souple & si bien mis , que les plus petits

avertissements fussent pour le déterminer ; car pour faire agir tout autre cheval , l'homme emploie une partie de ses forces plus que l'autre , ce qui détruit l'équilibre : en outre l'idée d'équilibre annihileroit l'action que l'on donne à l'homme sur le cheval. Cependant je crois qu'à la rigueur on peut admettre le terme d'équilibre quant au poids , mais non quant aux forces , parceque le poids du tronc doit être toujours le même , lorsqu'une fois il est bien placé sur le centre de gravité du cheval ; mais les forces varient de quantité : ainsi l'équilibre n'est que momentanée , & ces moments sont fixés par la conservation de l'équilibre de l'animal.

Cependant comme la réaction & la direction du cheval peuvent varier , malgré les soins de l'homme , si le cheval est encore ignorant , ou s'il a des caprices , il faut chercher un contre-poids qui , comme un balancier , maintienne la sûreté de l'homme , & le mette à l'abri des chûtes. Les cuisses nous offrent ce secours : elles ont un poids & une force propre , que l'on peut augmenter en variant leur pression. L'habitude donne à l'homme la faculté de les faire agir & de les faire contribuer à sa sûreté. Elles servent donc de contre-poids ; & la liaison qui provient de l'application de leurs muscles sur le cheval , maintient l'homme contre

les secouffes trop violentes. L'emploi raisonné & bien approprié de ces deux membres fixe la base du corps humain.

Etudions actuellement son mécanisme ; disposons ses membres conformément à ces principes ; & n'oublions jamais les différentes lignes que nous avons indiquées, comme les règles qui doivent nous faire juger de la bonté & de la valeur de notre position à cheval.

### A R T I C L E III.

*Application des principes précédents , à la position des parties solides de l'homme.*

**C**ETTE théorie , une fois bien connue , doit être appliquée le plus exactement possible à la position du corps humain.

Tout corps animal est composé de parties solides & de parties molles. Les parties solides sont les os ; & les parties molles sont les muscles , les ligaments , &c. Je suppose mon lecteur assez instruit de l'anatomie pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne ici les premiers détails.

Les os sont sans doute la partie la plus essentielle à bien placer , puisque , s'ils le sont une fois , les parties molles qui les accompagnent ne sauroient manquer de l'é-







tre. Leurs mouvements naturels doivent certainement être employés dans l'équitation, mais avec choix, & relativement à l'exécution la plus conforme à la mécanique. Les muscles qui les font agir, sont aussi astreints aux loix de la nature, ainsi qu'à celles de l'art qui exige un mélange d'actions convenables à un effet fixe & connu.

Nous divisons le corps exactement comme les anatomistes, afin de conserver le plus de rapport possible avec les sciences dont nous nous aidons.

Le squelette doit être bien connu de l'écuyer, & plutôt par l'étude de la nature, que par les livres qui souvent développent mal des idées que l'inspection des objets rend très sensibles.

## §. I.

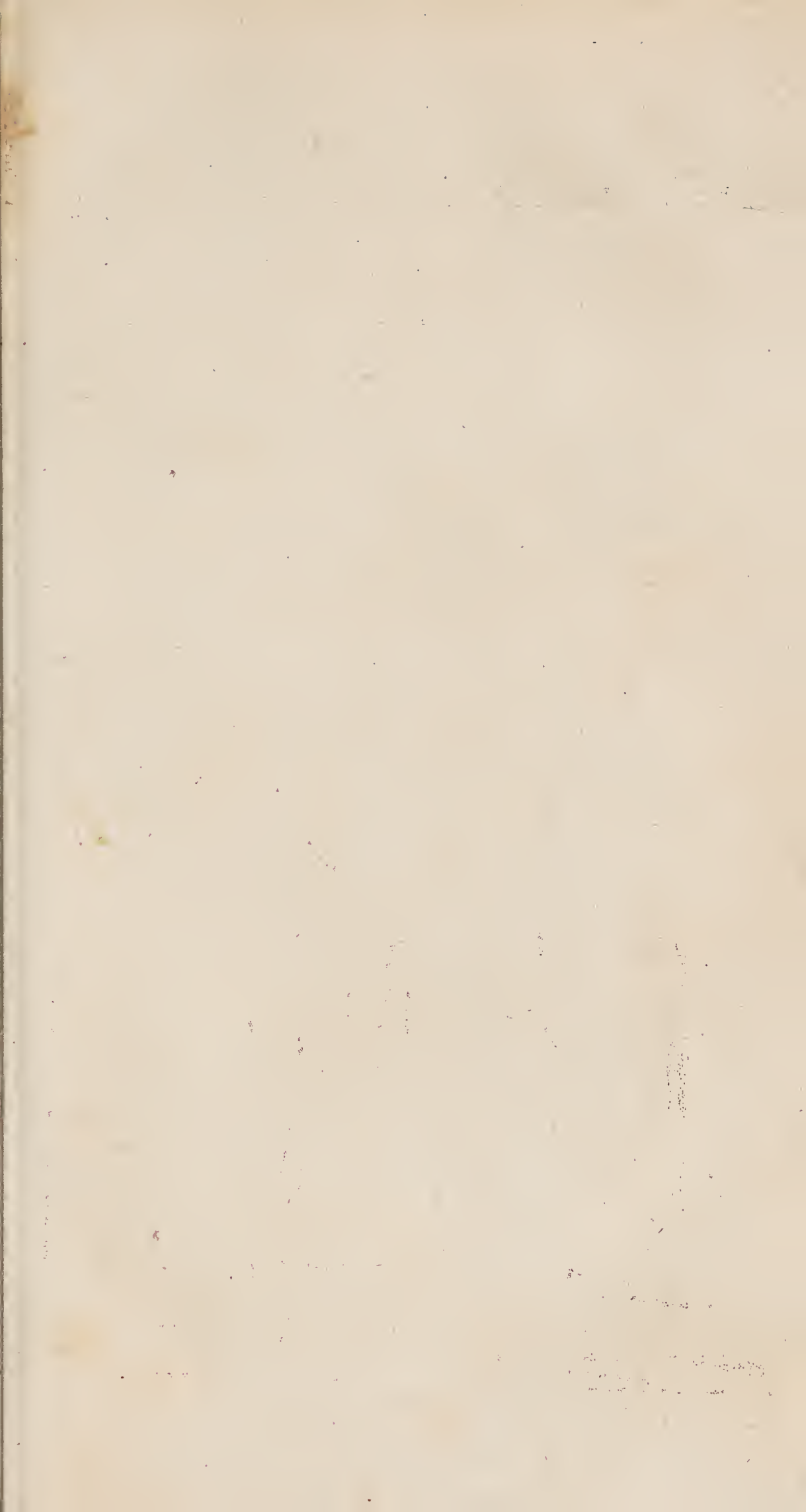
### *Position du tronc.*

L'épine du dos, dans son attitude naturelle, ne peut être tellement placée, que chaque vertebre ait pour base toute la surface de la vertebre qui lui est unie inférieurement. Comme le total forme une double S, il est impossible que la *ligne de gravité*, cette verticale dont nous avons parlé, passe par les mêmes points de chaque vertebre; & même toutes ne seront pas touchées par cette ligne. Cependant on doit chercher à en ap-



procher les vertebres lombaires le plus qu'il est possible. L'extrémité inférieure de cette ligne doit aboutir au coccyx ; son extrémité supérieure doit toucher au nez de l'homme. Si l'on applique une ligne oblique à l'occiput, & qu'on l'amene jusqu'au coccyx, on aura la *direction de la puissance*. Le poids de la tête est contrebalancé par celui des intestins & du ventre.

La base la plus large est celle qui rend le plus fixe & le plus stable le corps qui s'appuie dessus. Trois os dans le squelette, le coccyx & les deux tuberosités de l'ischion, sont les points d'appui du corps humain. La nécessité de diriger obliquement la puissance du corps nous détermine à peser un peu plus sur le coccyx ; mais il se trouve un obstacle que l'art & l'habitude doivent surmonter : ces trois points d'appui ne sont pas dans le même plan ; le coccyx est plus haut, & pour certains sujets il seroit très difficile d'appuyer dessus. Cependant la nature nous offre un moyen sûr de remédier à cet inconvénient, & à celui de poser sur une partie si délicate : les muscles fessiers doivent lui servir de coussin. La vraie place de ces muscles est dans l'intervalle vuide qui se trouveroit entre la selle & le coccyx, si on posoit sur les tuberosités ; & comme ces parties pourroient varier par le mouvement musculaire, on est







obligé, pour les assurer, de faire en sorte que l'appui porte un peu plus sur les fesses que sur les tubérosités. Cela même soulage les parties inférieures du bas-ventre, si essentielles à ménager. D'ailleurs, comme la réaction des hanches pourroit porter le poids vers les oreilles du cheval, cette disposition favorise le maintien du corps dans l'attitude la plus propre à construire les forces qui doivent agir sur le cheval. Par cet expédient aussi l'épine du dos n'aura qu'une obliquité convenable. La résultante de ces trois points d'appui sera donc elle-même oblique, & le corps humain sera renfermé dans un parallélogramme dont la diagonale sera la verticale du centre de gravité du corps humain.

## §. II.

### *Position de la tête & des épaules.*

La tête ne devroit pas avoir d'autre position que d'être bien droite sur les deux épaules, portant bien également sur l'atlas, en sorte qu'elle fût en état, en se redressant & en s'enlevant un peu, d'augmenter la puissance du levier formé par la colonne vertébrale. Ceux qui exécutent bien se permettent quelque négligence là-dessus. Mais il me semble qu'il vaut mieux observer la grande règle sans affectation.

Les épaules sont suspendues derrière la poitrine uniquement par des muscles, en sorte que leur position naturelle est d'être basses & bien égales. Leur poids ne contribue pas peu à déterminer l'obliquité du haut du corps, & à maintenir les fesses dans leur véritable position. Leur inclinaison même donne à la ceinture la facilité de se pousser en avant.

### §. III.

#### *Position des cuisses.*

La cuisse de l'homme est composée d'un seul os nommé fémur, suspendu à la cavité cotiloïde par un ligament court & fort, appelé ligament rond, & par ses capsules. Cet os donne attache à un nombre considérable de muscles qui le font agir. Le propre poids de l'os devrait le placer ; mais cela ne peut s'exécuter qu'après un tems considérable de pratique, lorsque les actions convenables à l'art ne coûtent plus aucune peine. La grosseur & la forme de plusieurs muscles s'opposent à la position des cuisses, ainsi que l'emploi souvent mal ordonné de ces muscles.

Les deux fémurs sont placés obliquement l'un vers l'autre, en sorte qu'ils sont plus écartés par en haut que par en bas, &

forment ainsi une espèce de trapeze. Ce sont ces deux os qui embrassent le cheval.

Si la nature seule dirigeoit la position des cuisses, il arriveroit qu'elles tendroient à se fermer ou à s'ouvrir excessivement. Ces deux inconvénients sont également à éviter. Dans le premier cas l'extrémité inférieure des cuisses seroit seule unie au cheval, & le mouvement qu'elle en recevroit, la feroit remonter & déplaceroit sans cesse la ceinture : il en résulteroit l'effet d'un corps rond & glissant, pressé obliquement par deux autres ; le cheval s'échapperoit, & les deux individus seroient défunis. Dans le second cas l'ouverture dans laquelle le cheval doit se placer, deviendrait trop grande : alors l'extrémité inférieure des cuisses ne toucheroit que très peu ; le cheval ne recevrait plus d'action suivie, parceque le corps de l'homme seroit incertain, & comme sur un pivot. Il faut donc, pour tirer parti de ces membres, augmenter l'espace qui se trouve entre les genoux, en les tournant en dedans & en ne forçant pas le mouvement d'abduction des cuisses : par là le grand trochanter reviendra un peu plus en avant ; le cheval pourra se loger aisément ; & si l'on abandonne à leur propre poids les cuisses ainsi tournées, on les aura sûrement à la position la plus convenable à l'art.



Quelquefois les deux cuisses n'ont pas la même facilité à se tourner ; il faudra que le travail supplée à ce que la nature refuse ; & l'on parviendra enfin à appliquer sur la selle la partie de la cuisse qui présente le plus de muscles : c'est ce que l'on appelle *cuisse tournée sur son plat*. L'habitude bien dirigée procure une sorte de dislocation qui est nécessaire , mais à laquelle on ne doit arriver que lentement.

#### §. IV.

##### *Des genoux , des jambes & des pieds.*

Les genoux feront étendus , enforte que les muscles employés à l'articulation aient le moins d'action possible. Si on étoit sans cesse obligé à les faire agir , cela occasionneroit une variété d'opérations & de forces qui brouilleroient le cheval , & rendroient l'exécution confuse. Le genou étant trop plié , ôteroit à l'action de l'homme la faculté de s'étendre le plus loin possible sur le corps du cheval , & de trouver ainsi le plus grand nombre de points de contact , ce qui contrediroit un des premiers principes de position. De plus , il feroit à craindre que la contraction de ces muscles ne donnât de la dureté à la cuisse , & ne la rendît plus susceptible de réaction : car devenant plus

élastique , elle feroit plus portée à se détacher du corps de l'animal par le mouvement. On est au contraire obligé , par le relâchement raisonnable des muscles , de rompre l'action du cheval : opposez un corps mou à l'action d'un corps dur , le mouvement de ce dernier se perdra pour lui.

La jambe doit suivre la position que lui indique la cuisse , en tournant avec elle & en se laissant tomber par son propre poids. Si la cuisse est habituée à conserver la meilleure position possible , la jambe le fera aussi ; car ses muscles formant presque toute la cuisse , auront acquis le degré de contraction nécessaire pour cela.

Les muscles qui composent la jambe , font mouvoir les pieds : ils doivent être fort relâchés ; enforte que ceux-ci n'aient d'autre position que celle que la nature leur donne , en observant cependant qu'ils soient assurés & ne remuent pas sans cesse. Le travail bien dirigé donne une position symétrique aux membres , si on travaille sans étriers , la pointe du pied baisse un peu ; mais avec des étriers le talon doit être un peu plus bas , & les doigts doivent poser sur les grilles.

### *Propriétés de la position des cuisses.*

L'homme qui a acquis une position telle que nous venons de la décrire , a sans doute

de la tenue, de la liaison, de l'étendue, & de l'enveloppe; car il tient sur l'animal autant qu'il le peut; & il y est lié par le plus de points de contact possibles: ses membres sont dans un beau déploiement; & il semble qu'il est maître de toutes les parties de son cheval. C'est là l'objet que l'on se propose dans la position des cuisses.

Lorsque l'homme aura tiré parti de son corps & de sa taille, au point d'avoir acquis ces propriétés, sans doute il aura disposé ses membres d'une manière convenable pour exécuter; & il fera bien près d'opérer, & de pénétrer dans les finesse de cet art: mais c'est le fruit d'un grand nombre d'années.

## §. V.

### *Position du bras & de la main.*

La main est destinée à faire agir les rênes. Et comme le premier effet des rênes est de donner la position à la tête du cheval & de l'y maintenir, on est obligé de la placer dans l'endroit où elle est à portée de tout contenir.

Lorsqu'on connoîtra bien le mécanisme du mors & ses opérations, ainsi que la bonne attitude du cheval, on choisira aisément la place qui convient à la main. La résultante des opérations du mors est formée  
par



par les deux rênes, & les deux rênes réunies donnent un angle dont le sommet doit nécessairement partager le cheval. Il est donc visible que pour disposer ainsi cet angle, la main doit être placée dans la direction qu'aura le sommet de l'angle des deux rênes. C'est la position la plus certaine, parceque l'animal variant d'attitudes, & son corps s'arrangeant différemment autour de son centre de gravité, on ne peut fixer toutes les variations que la main doit éprouver. Je conviens que si le cheval est bien droit & bien ajusté, & qu'il travaille sur le droit, je conviens, dis-je, qu'alors la main doit être bien vis-à-vis du point milieu de l'intervalle des oreilles, du col & des épaules du cheval, & que ce point doit répondre à la ligne blanche du nombril de l'homme. Sa main sera placée ainsi devant lui; plus haute, si l'animal baisse la tête, & plus basse, si l'animal est relevé dans son encolure.

Les doigts de la main seront placés sur une ligne perpendiculaire, par la raison que dans cette attitude moins de muscles seront employés, & qu'il y aura moins de forces en action. On ne peut néanmoins donner ceci comme une règle inviolable : il est des occasions où l'on fait agir plus fortement la rêne de dehors; alors on tourne un peu le poignet, en sorte que les ongles soient en haut :

dans d'autres instants on porte un peu la main en dehors pour élargir le cheval. Si l'on se souvient toujours que la direction des épaules & du col du cheval fuit la résultante des rênes, on pourra ne jamais donner à la main une fausse position.

L'avant-bras doit être plié sur le bras, & soutenir la main de manière que celle-ci ne soit jamais tombante. Le poignet ne doit pas s'arrondir; car pour cet effet il faut faire agir des muscles, & cela est inutile pour la position de la main. Le bras, suspendu dans la cavité glenoïde de l'omoplate, tombera de son propre poids dans l'endroit où ce poids même le placera.

Tels sont les principes les plus vrais de la position. Plus on connoîtra l'utilité, l'usage, la construction & les mouvements des membres de l'homme, plus on sera convaincu que c'est d'après la nature bien connue, que nous sommes obligés de nous conduire. Le principal but que l'on se propose, est de mettre chaque membre dans l'attitude la moins pénible, & d'où il soit facile de le porter le plus promptement où le besoin l'exige.

Les membres étant placés il faut les faire agir.



## CHAPITRE II.

### *Des mouvements en général.*

**L**E mouvement d'un membre sain & bien constitué est, sans aucun doute, soumis à la volonté de l'homme ; mais ce mouvement ne peut être bien réglé & bien appliqué, s'il n'est bien connu. Il s'ensuit que l'homme a besoin d'étudier la nature de ses actions, afin de ne pas les confondre.

Dans le corps humain, certaines parties reçoivent le mouvement, d'autres le donnent : les os sont mus par les muscles. Ce n'est que par l'union de ces deux parties, que le mouvement existe. Dans une machine bien composée, si les pièces ne sont d'accord, on ne peut s'assurer d'un bon effet.

Il est donc important de connoître les os, relativement à leurs mouvements, & les muscles, relativement à leur propriété de mouvoir les os.





## ARTICLE PREMIER.

*Des os , relativement à leurs mouvements.*

**L**A forme , la construction & l'attache de chaque os sont telles , qu'ils peuvent aisément & sans aucun inconvénient se mouvoir dans certains sens , & qu'ils ont une répugnance à se prêter aux actions contraires : répugnance que l'on ne sauroit vaincre sans détruire leur organisation.

Le changement de position des os , cet état par lequel ils sortent du repos , se fait par flexion ou par révolution. La flexion convient aux parties composées d'un nombre d'os réunis , comme la colonne vertébrale. La révolution est le mouvement propre d'un os long , obligé pour se mouvoir de prendre un appui fixe.

Les os qui sont destinés à se mouvoir les uns sur les autres , sont unis de deux manières. La première est telle qu'une extrémité sphérique a son attache au fond d'une cavité par le moyen d'un fort ligament. Dans la seconde articulation , les deux os se collent l'un sur l'autre , de manière qu'ils se servent mutuellement de base.

On observera avec attention le centre du

mouvement de l'os, & la ligne que décrit ce mouvement.

Le centre du mouvement des os de la première articulation, est sans doute un point fixe qui permet à l'os mobile toutes sortes de mouvements circulaires ou de rotation. Dans le second genre au contraire, comme les deux os se touchent dans une très-grande quantité de points, il est difficile de fixer celui qui est le centre & comme l'appui de la révolution.

Nous devons diviser les révolutions des os en simples & composées, en particulières & en communes. Les simples ou les particulières sont celles où un os seul, ou bien une partie du membre agit indépendamment de l'autre: les doigts de la main, le poignet, ont des mouvements simples & particuliers. L'avant-bras a un mouvement composé & commun, parcequ'il entraîne avec lui la main.

Les os seuls dont l'attache est au fond d'une cavité, ont tous leurs mouvements propres, tandis que les autres peuvent avoir un mouvement commun, sans qu'ils fassent autre chose que de suivre le mouvement propre de l'os supérieur. Dans le premier cas le mouvement peut décrire des cercles dans tous les sens. Dans le second ce ne sont que des portions de cercles, & cela dans un seul



sens. Il est vrai que par la disposition du mouvement de l'os supérieur, les os inférieurs peuvent décrire aussi toutes sortes de figures. C'est ce mélange si admirable qui produit tous les arts & toutes les actions qui les composent.

Plus il y a d'os employés dans le sens du mouvement de l'os supérieur, plus le mouvement est grand, & plus sa direction s'éloigne du point d'appui. La force motrice est grande à proportion de l'étendue du mouvement; & l'os supérieur, avec un très petit mouvement, peut décrire une grande figure, si tous les os inférieurs suivent son mouvement. Lorsque tous les os, outre leurs mouvements communs, peuvent en prendre de particuliers, c'est alors que la révolution est très composée, & elle est souvent nécessaire pour opérer. Par le mouvement commun on transporte l'extrémité du membre dans l'endroit où il doit agir, & alors cette extrémité fait son action particulière.

Quoi qu'il en soit, on doit considérer les os comme de vrais leviers qu'il s'agit de faire mouvoir : ils ont leur appui, leur puissance, & leur résistance. Leur appui est le point sur lequel ils font leur mouvement : la puissance est le muscle qui les fait agir ; & la résistance est le poids de l'os auquel on a ajouté un autre poids à soulever.



C'est d'après cette assertion qu'il faudra par la suite examiner avec soin toutes les forces motrices qui font agir les os, & leur font faire cette révolution dont nous parlons ici.

---

## A R T I C L E II.

*Des muscles, relativement à leur propriété de mouvoir les os.*

**L**E muscle est l'organe par le moyen duquel l'ame communique le mouvement aux différents os à mouvoir. Il n'est que le moyen & non le principe, puisque sans les nerfs il feroit insensible.

Le muscle est composé de fibres charnues qui forment son milieu, & de fibres tendineuses qui forment les extrémités. Il y a des muscles de toutes sortes de formes & de toutes sortes de longueurs & d'épaisseurs. Ils sont élastiques, parceque, comprimés une fois, ils tendent à reprendre leur place; susceptibles de contraction, parceque le raccourcissement est l'action volontaire de la partie charnue; ils ont aussi l'action tonique qui participe aux deux mouvements, & qui est produite par des causes étrangères aux muscles.

On considérera le muscle comme un levier : il a un appui , une puissance , & une résistance ; & chacun des bras de ce levier est fort , proportionnellement à la distance de son extrémité au point d'appui.

La force du muscle est en raison de la grosseur & de la quantité de ses fibres.

La direction de la puissance des muscles dépend de la position du muscle & de la direction de ses fibres ; en sorte que si elles se trouvoient dirigées en sens différents , la résultante de leur direction seroit la somme totale de leur puissance. Les muscles droits ont leurs fibres parallèles , ainsi que leur résultante. Les muscles rhomboïdaux , dont les fibres sont obliquement disposées , font leur effort obliquement. Les muscles penniformes , dont les fibres sont obliques & forment un angle à leur réunion , ont pour résultante la diagonale qu'on pourroit construire sur cet angle.

Le muscle peut se contracter en tout ou en partie avec plus ou moins de vitesse.

Pour faire agir quelque partie, ou la maintenir dans une situation déterminée , tous les muscles qui peuvent la mouvoir sont employés ; c'est ce qui les fait distinguer en moteurs principaux , modérateurs ou antagonistes , & directeurs. Selon que ces muscles agissent plus ou moins , ils contribuent plus



ou moins à la qualité de l'action : dans les mouvements composés , ils agissent ou dominent les uns après les autres.

Plus il y a de muscles qui meuvent une partie , & plus ces muscles sont contractés avec force , plus le mouvement est violent. L'homme peut le varier à l'infini , soit en relâchant ceux qui sont bandés , soit en bandant ceux qui sont relâchés.

Lorsque le membre est porté à une place , ou dans une attitude , il y reste , si les antagonistes respectifs se maintiennent au même degré de contraction : il est déplacé , si le degré de contraction varie.

Le muscle , avec peu d'effort , fait souvent un grand effet ; & souvent avec un grand effort , il ne produit rien. En se contractant , le muscle se durcit , & il est capable pour lors de communiquer beaucoup de mouvements.

Si l'attache d'un muscle étoit au centre du mouvement d'un os , jamais cet os ne pourroit être mu.

Si la direction de la puissance d'un muscle étoit parallèle à l'os à mouvoir , jamais l'os ne seroit mu , parcequ'il seroit tiré contre son appui : mais comme elle est oblique sur le centre , il y a du mouvement.

Quand les fléchisseurs agissent , ils sont lâches , quoique contractés , parcequ'ils



sont situés dans la partie interne de l'angle de la flexion.

Les extenseurs au contraire sont étendus.

Les fléchisseurs tirent l'os contre son appui ; mais la puissance du muscle est bien supérieure à la résistance.

Lorsqu'une articulation est fléchie, les os ont un poids réel ; & ce poids à soulever oblige les muscles fléchisseurs à un grand emploi de forces.

Le muscle fléchisseur a moins de force à proportion que l'angle de l'articulation est obtus.

Ceux qui seront jaloux d'opérer en équitation avec connoissance de cause, seront obligés de se souvenir de toutes ces généralités sur les muscles , pour les appliquer au besoin : & même on fera bien de s'instruire plus à fond de l'anatomie , & d'y joindre les mécaniques. Sans ces secours, l'expérience est tardive ; avec eux , on découvre tous les jours de nouvelles applications à faire, & on acquiert une plus grande justesse d'opération.



## CHAPITRE III.

*Des mouvements en particulier , relativement à l'équitation.*

**N** O U S appellons mouvements généraux ceux que les membres exécutent pour toutes sortes d'usages ; & mouvements particuliers à l'équitation , ceux qui conviennent à notre art , & qui doivent être choisis & étudiés.

### §. I.

*Mouvements de la tête.*

La tête fait un mouvement particulier :

En arriere sur la premiere vertebre , par le moyen des muscles grands & petits droits postérieurs , & obliques supérieurs.

En devant sur la premiere vertebre , par les grands & petits droits antérieurs , & les deux transversaires antérieurs.

De rotation avec la premiere vertebre , par le moyen des obliques inférieurs.

Le premier mouvement a lieu en équitation , lorsque le corps étant d'ailleurs bien placé , la tête est un peu basse , & qu'on la relève. Le second , lorsque par négligence ou inattention on la laisse aller en avant.

Enfin le troisieme , lorsqu'on fait un petit mouvement pour regarder de droite & de gauche.

Pour que la tête soit bien disposée & constamment en place , on doit faire agir tous les muscles , mais dans un degré peu considérable , & seulement pour que la tête ne vacille point ; ce qui est très désagréable à voir.

### §. I I.

#### *Mouvements du col,*

L'attitude naturelle des vertebres du col est fort oblique en devant , & courbée de maniere que la convexité est en devant.

Le col ainsi disposé se baisse en devant par le moyen du scalene , des longs du col & des mastoïdiens.

Le col se redresse par les deux épineux , les deux transverses , le complexus & le splenius.

Observez que le splenius & le complexus sont antagonistes avec les mastoïdiens ; qu'ils sont congeneres pour le soutien de la tête , & que dans les rotations ils agissent en raison inverse.

Le col se porte de côté par les inter-épineux , & les demi-épineux.

Observez que tous les muscles se réunissent pour tenir le col droit ; que dans un



degré convenable , le col n'est pas roide , mais que c'est leur contraction forcée qui le roidit : si les muscles d'un seul côté agissent, le col se porte de côté.

Dans l'équitation , on doit , autant qu'on peut , faire agir tous les muscles du col ; mais les extenseurs agissent le plus lorsqu'on se grandit du haut du corps , & qu'on veut augmenter sa puissance sur le cheval , & fixer sa position. En portant le col un peu en arriere , on allonge tout le dos , & on enleve toutes les vertebres inférieures. Ainsi cette action est très importante.

On doit autant qu'il est possible adopter l'attitude du col & de la tête dans laquelle les muscles agissent également , sur - tout sur le droit , parceque la résultante de leurs efforts peut alors être dans la direction du centre de gravité du cheval.

### §. III.

*Mouvement des vertebres du dos , & de celles des lombes.*

L'épine du dos peut aisément se courber en devant , parceque les vertebres n'ont en dedans aucune apophyse qui puisse arrêter leur flexion : les côtes & le sternum moderent cette flexion dans le haut. L'épine du dos se fléchit à droite & à gauche par le côté.

Elle se redresse & se porte un peu en arriere ; mais ce mouvement est modéré par les apophyses épineuses.

Le mouvement de rotation a lieu seulement dans les lombes.

Ces actions sont exécutées par les lombaires & les longs dorsaux. S'ils se relâchent , la colonne vertébrale se courbe en devant ; s'ils se bandent , elle se soutient. Le plus ou le moins d'action de ces muscles occasionne la roideur dans le rein. Les épineux , les transversaires , maintiennent , moderent , aident les mouvements d'extension & d'inflexion latérale ; les demi-épineux fortifient , aident l'action des autres muscles. Ce que nous avons dit du splenius , du complexus & des mastoïdiens , a lieu ici pour le petit mouvement de rotation des vertebres lombaires. Le carré des lombes , & le petit psoas ont les mêmes fonctions , & de plus ils empêchent un trop grand renversement en arriere. On observera que les muscles droits du ventre facilitent la flexion en devant , & que les obliques facilitent celle de côté.

Si l'homme connoissoit assez les propriétés de son corps à cheval , & si ce corps étoit assez souple , on n'auroit pas besoin de la premiere flexion en devant ; mais on peut s'en servir avec fruit lorsque l'élève a le défaut de trop creuser les reins , ou qu'il



les aroides. Comme il est obligé de relâcher les muscles qui font faire cette action, insensiblement il perd l'habitude de les mettre dans une forte contraction; alors on procede à d'autres opérations.

L'homme au contraire qui a de la mollesse dans les reins, est obligé d'être dans une extension étudiée pour fortifier ces muscles & leur donner du ton. Ce mouvement même est nécessaire lorsque l'homme est obligé de se grandir: par là il augmente de beaucoup la longueur du levier, & il a une puissance plus grande sur le cheval.

Le renversement en arriere est quelquefois utile s'il est modéré; il facilite le grandissement. Il est essentiel à ceux dont les fesses sont très charnues, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à les loger à leur place & à les enfoncer. On observera que ce renversement doit partir du bas des lombes, & que les vertebres supérieures doivent accompagner cet acte progressivement.

L'inflexion latérale a aussi son utilité. Lorsque l'homme travaille un cheval de côté, il ne doit pas quitter le centre de gravité du cheval; & comme ce centre va un peu en dehors, si l'homme se tenoit droit, il seroit difficile qu'il ne suivît pas la réaction du cheval qui est dans une direction un peu oblique. Pour maintenir l'équilibre dans ce sys-



tête de force , l'homme en jettant son assiette sur le point central , c'est-à-dire alors un peu en dehors , porte le haut du corps en dedans par le moyen de l'inflexion de côté de la colonne vertébrale.

J'ai observé que nous avons plus de facilité à faire cette inflexion à droite qu'à gauche. J'ai pensé long-temps que l'éducation en étoit la seule cause : mais l'étude de l'anatomie m'a fait observer qu'elle pourroit dépendre aussi de l'organisation particulière des muscles qui sont plus forts de ce côté, à raison de ce que les vaisseaux qui s'y portent, ont manifestement plus de calibre.

La rotation est également d'une grande utilité , parceque l'animal étant toujours sur des portions de cercle , il est nécessairement un peu arrondi ; & afin que l'homme & le cheval soient d'accord , ils doivent être disposés sur le même rayon de cercle. Ce mouvement doit se faire à partir du bas des reins ; & il se trouve alors que la résultante de l'effort des muscles qui le produisent , est dans la même direction que le centre de gravité du cheval.

*Observations sur les mouvements des vertebres.*

La direction du cheval, comme on le fait, étant le résultat de nos actions sur lui, on  
conçoit

conçoit qu'il doit y avoir un grand accord entre la direction de nos forces & la disposition où l'animal se trouve alors ; sans cela tout iroit à contre-sens , & la réaction seroit considérable.

Ce n'est que par la tendance au même but , qu'on réussira à maintenir l'harmonie. Si le cheval fuit la même direction , la peine sera moins grande ; mais si elle change continuellement , on fera dans la nécessité de varier la résultante de sa puissance , afin d'accorder le cheval , & de ne pas se séparer de lui. C'est à quoi servent ces mouvements obliques dans lesquels il n'y a que les muscles d'un côté qui agissent.

#### §. I V.

##### *Mouvements des cuisses.*

Les mouvements propres des cuisses, sont la flexion , l'extension , l'adduction , l'abduction & la rotation.

La flexion se fait par le psoas , le pectinée , l'iliaque , & quelquefois par le couturier.

L'extension est produite par le grand fessier , la longue portion du biceps , le demi-nerveux & le demi-tendineux.

L'adduction s'opere par les trois triceps.

L'abduction se fait par une partie du grand fessier , du moyen fessier & du petit fessier.

La rotation est opérée par les jumeaux, les obturateurs interne & externe, le fascia lata & le couturier.

Les muscles adducteurs & abducteurs contribuent aussi à la rotation, de manière que ce mouvement est produit par l'action consécutive de tous ces muscles. On remarquera que le fascia lata n'a d'autre fonction que de tourner la cuisse de devant en dedans, tandis que les jumeaux, l'obturateur interne & l'externe, font l'action contraire, & que le courier leur est congener.

Tous ces mouvements sont d'une grande nécessité dans l'équitation.

La flexion a lieu jusqu'à un certain degré, puisque le genou est plus en avant que dans la situation de l'homme qui est debout.

L'extension se fait lorsque l'homme bien assis & bien placé étend ses cuisses & ses jambes de manière à donner de la chasse au cheval, ce qui arrive infailliblement si l'extension se fait par degré, moëlleusement, & sans absorber l'action des autres muscles des cuisses. Par cette extension tous les muscles longs de la cuisse prennent une dureté un peu plus grande, & sont en état de communiquer au cheval un plus grand degré de vitesse.

Cette action est très savante; mais il est à craindre qu'en la faisant on ne déplace la



cuisse : alors elle est plus nuisible qu'utile ; les triceps n'agissant plus, la communication du mouvement de l'homme au cheval est interrompue.

L'adduction est proprement l'action des cuisses la plus convenable à l'équitation ; mais elle sera modérée afin de donner l'intervalle nécessaire à la partie du cheval qui doit être logée entre les cuisses du cavalier. Cet espace seroit diminué si l'action étoit tellement forte , qu'il n'y eût que l'extrémité inférieure des cuisses qui portât ; ce qui arriveroit infailliblement si on les laissoit dans leur direction naturelle, puisque, comme on la déjà dit, les os des cuisses sont placés obliquement l'un vers l'autre , & que leur distance est plus petite en-bas qu'en-haut. Le degré convenable de l'adduction est donc celui où toutes les parties possibles du périnée & des cuisses touchent le cheval , & lui sont bien unies.

Le mouvement d'abduction , nécessaire dans l'instant où l'on enfourche le cheval , peut modérer l'action précédente ; mais il est vicieux lorsqu'il est assez considérable pour éloigner les deux cuisses du corps du cheval : on sent assez tous les inconvénients qui peuvent en résulter. On l'emploie quelquefois pour faire voir la justesse d'un cheval ; mais cela ne doit durer que quelques instants.

Le mouvement de rotation de devant en dedans est bien plus essentiel ; c'est celui qui tourne la cuisse , & qui , en termes de manège , la met sur son plat , en sorte que les triceps soient placés & appliqués dans tous leurs points sur le corps de l'animal. C'est une des actions les plus propres à bien placer la cuisse ; mais elle est fatigante , si l'attache & la disposition des cuisses ne lui sont pas favorables. Ce mouvement doit aussi être fort étudié , & on ne doit jamais faire agir les parties basses du corps , sans faire précéder l'action par cette demi - rotation. Celle de devant en dehors est au contraire pernicieuse , parcequ'elle éloigne une partie de la cuisse , & qu'elle retrécit l'espace où doit se placer le cheval , en obligeant les deux grands trochanters de se porter en arrière. Autant la première est bonne à pratiquer , autant celle-ci doit-elle être évitée avec soin. Il s'ensuit que les muscles qui la forment doivent être relâchés : les principaux sont les moyens & petits fessiers. La raison de la réaction , qui seroit trop grande & trop sensible s'ils étoient durs , oblige de les mollir en faisant cesser leur action.



## §. V.

*Mouvements des jambes.*

La jambe a trois mouvements particuliers, l'extension, la flexion & la rotation. S'il en est quelque autre plus petit & plus caché, comme le pensent de célèbres anatomistes, ils ne sont d'aucune utilité pour nous.

L'extension est produite par les vastes interne & externe, le crural & le droit antérieur.

La flexion s'opere par le couturier, le grêle interne, le demi-membraneux, le demi-nerveux, le biceps. On doit observer que ces muscles, qui sont fléchisseurs de la jambe, sont extenseurs de la cuisse sur le bassin, excepté le couturier, parcequ'ils embrassent deux articulations, l'une extérieurement & l'autre intérieurement. Il n'est donc pas contre nature de porter la cuisse en arriere. Mais cela a des bornes comme nous le prouverons par la suite.

La rotation ne peut se faire qu'après que la jambe est fléchie, & point du tout dans son état d'extension. Le biceps, par sa portion courte, produit la rotation de devant en dehors, & le poplitée la tourne de devant en dedans.

La flexion de la jambe est le mouvement le plus ordinaire qu'elle ait dans l'équitation.



Soit qu'on en aide le cheval, soit qu'on la laisse tomber naturellement, la jambe a toujours un degré d'inflexion plus ou moins marqué; mais elle n'est jamais dans un état d'extension.

L'extension sert cependant quelquefois pour s'allonger & se raffermir; mais cette action n'est que momentanée; elle n'auroit ni grace ni utilité si elle étoit habituelle.

La rotation de devant en dehors est très contraire à la grace & à l'exécution, parcequ'elle maintient la jambe dans une flexion qui ôte l'enveloppe & l'étendue des parties basses du cavalier, & qu'elle laisse tous les muscles comme repliés sur eux-mêmes & sans aucune action. C'est anéantir le travail des jambes, que de se permettre ce mouvement.

La rotation de devant en dedans, seroit plus pardonnable; mais, comme elle ne peut se faire sans une véritable flexion de la jambe, on doit également l'éviter. Cependant il est des constructions où la rotation de devant en dehors est si grande & si habituelle, qu'on est obligé d'y remédier par l'acte opposé. Mais, excepté ce cas, on doit relâcher les muscles rotateurs de la jambe, & anéantir leur puissance.

La jambe, pour se bien placer, suivra les rotations de la cuisse, & y participera.

## §. VI.

*Mouvements du pied.*

Le pied a un mouvement de flexion sur la jambe , d'extension , & de flexion latérale de dehors en dedans , ainsi que dedans en dehors.

Le jambier antérieur & le péronier font la flexion sur l'os de la jambe. L'extension est produite par les grands jumeaux, le soléaire, le plantaire, le jambier postérieur, & le péronier postérieur. Le jambier postérieur opere le mouvement oblique du pied étendu en dedans , comme le péronier postérieur occasionne par son action la flexion oblique de dedans en dehors.

Pour l'ordinaire on n'a pas besoin de ces mouvements dans l'équitation ; le pied n'y a que peu d'influence. Cependant il est des cas où ils sont utiles ; quelquefois on donne une tension égale aux muscles qui meuvent le pied ; le talon baisse un peu , & le bout du pied se relève : cela facilite la pression de la jambe , & donne de la chasse. Les mouvements de rotation ne sont pas en usage de dedans en dehors ; quelquefois de dehors en dedans , pour placer la pointe du pied ; mais ceci n'a lieu que pour rectifier la construction de cette partie. Le mieux est , si la confor-

mation le permet , de laisser le pied dans la position qui gêne le moins.

Nous ne parlons point ici des mouvements sourds des petits os du tarse & du métatarse : ils n'ont aucune fonction à remplir dans l'équitation.

## §. VII.

### *Mouvements de l'épaule.*

L'épaule se meut en devant , en arriere , en haut & en bas. Le trapeze fait hauffer la sommité de l'épaule , aussi bien que l'angulaire ; le dentelé l'élève & la porte en devant ; le rhomboïde la tire en arriere ; le petit pectoral la baisse.

Il faut observer dans tous ces mouvements , que l'on ne peut porter l'épaule en devant sans élever l'acromion , ni la porter en arriere sans le baisser. Ainsi on doit en conclure que le premier de ces mouvements est contraire aux regles de l'équitation , & inutile : contraire , parcequ'il emploie des muscles mal à propos , & qu'il gêne les mouvements du bras : inutile , parceque l'action de ces muscles n'a qu'une influence indirecte sur l'animal. Les motifs qui me font désapprouver cette action, me font admettre celle qui lui est opposée , par la raison des contraires. Il y a cependant des exceptions à la



regle : quelques personnes ont les bras si courts , que leur main ne peut parvenir au point où elle doit être placée pour opérer juste. Dans ce cas on pourra violer la loi générale.

Remarquez que l'omoplate donnant l'appui au bras , le moindre mouvement auquel elle participera , peut donner bien de l'étendue à celui de tout ce membre. Il est quelquefois expédient de l'employer.

### §. VIII.

#### *Mouvements du bras.*

Le bras s'élève , s'abaisse , se porte en avant , en arrière, se rapproche du corps, & a un mouvement de circonduction.

Le bras se leve par le deltoïde & le sus-épineux. Il s'abaisse par le grand dorsal & le grand rond. Il est porté en avant par le coracobrachial, le grand pectoral, & le sous-scapulaire ; & en arrière , par le sous-épineux & le petit rond. Il se rapproche par le grand pectoral. L'action successive de tous ces muscles produit la circonduction.

On doit observer que tous ces muscles ont des fonctions très multipliées , & selon que le bras est placé & disposé : car alors ils agissent de concert, & l'attitude les fait agir avec plus ou moins de liberté.

Le bras s'abaisse par son propre poids, si les muscles releveurs sont relâchés. Mais comme le levier qu'il forme avec les autres os qui lui sont attachés, est très long, il faut un grand effort pour le lever. Aussi le deltoïde est-il très puissant. Nous n'entreprenons pas de détailler toutes les actions possibles de ces muscles, il suffit pour nous de connoître leur principale fonction.

Tous les mouvements décrits plus haut, se pratiquent dans l'équitation. L'élévation du bras est celui qui est le plus borné. L'abaissement a souvent lieu, par exemple, lorsque le cheval est bien mis, & que la main est placée, le bras tombe de lui-même. Le port en avant s'emploie dans le reporter de main. Le port en arrière se pratique en petit toutes les fois que l'homme porte les épaules en arrière, & qu'il élargit la rêne de dedans, ou celle de dehors.

Ces mouvements sont très bons; & par la suite on aura lieu de voir combien il est à propos de s'en servir pour transporter les forces agissantes de la main.

## §. IX.

### *Mouvements de l'avant-bras.*

L'avant-bras se fléchit & s'étend. Le biceps & le brachial procurent le premier mouve-

ment : les quatre anconés produisent l'autre.

On ne peut pas ignorer que ces deux actions sont fréquentes dans l'équitation. L'avant-bras dont la main tient la bride est toujours fléchi ; l'autre s'étend pour travailler la rêne de dedans.

Outre ces mouvements communs , l'avant bras étant composé de deux os différemment articulés , il a encore la pronation, la supination , & une attitude moyenne entre ces deux , dans laquelle les doigts sont placés bien perpendiculairement les uns sur les autres.

La pronation est l'attitude dans laquelle la paume de la main est tournée en dedans, & regarde la terre. La supination est l'action opposée : pour l'exécuter , la paume de la main est tournée vers le ciel & en dehors.

Le pronateur rond & le pronateur quarré, sont congeneres pour effectuer la pronation ; comme les supinateurs longs & courts sont congeneres pour la supination.

On a très souvent besoin de la pronation pour écarter une rêne. Ce mouvement éloigne un peu la rêne du col du cheval , & donne une direction plus oblique à la puissance de la rêne. La supination ne s'opere guere en total ; mais on s'en sert en partie pour sentir un peu plus la rêne de dehors



& la reporter en dedans. Ce ne font que des actions momentanées ; car si cela étoit habituel , l'avant-bras feroit dans une attitude qui emploieroit des muscles inutilement.

§. X.

*Mouvements du poignet.*

Le poignet se fléchit, s'étend, s'élève & se baisse.

Il se fléchit ou s'arrondit par le radial interne & le cubital interne. Il s'étend par le cubital externe & par les radiaux externes. Il s'élève par les radiaux externes & par le radial interne ; il s'abaisse par le cubital interne & par l'externe. Dans sa situation naturelle , le poignet tient un juste milieu entre tous ces mouvements.

Le premier de ces mouvements est très inutile en équitation , par la raison qu'il emploie des muscles mal-à-propos. Le second est assez désagréable. Le troisieme s'emploie quelquefois pour enlever un peu les rênes sans déplacer le bras. Le dernier est très fort à éviter ; car il ne sert à rien , & donne un air de nonchalance qui choque la vue.

Les mouvements de la main dépendent presque toujours , en cavalerie , des actions de l'avant-bras : ils en ont plus de grace , & l'exécution en est plus facile.

Les doigts de la main n'ont que l'extension & la flexion qui soient d'usage en équitation. Les fléchisseurs & les extenseurs sont les muscles qui y servent.



## CHAPITRE IV.

## OBSERVATIONS

*Sur les forces musculaires de l'homme , &  
sur l'état où doivent être les muscles pour  
opérer convenablement.*

**T** O U S les muscles du corps humain ont une direction & un effet différent, ou au moins qui varie selon certaines circonstances. Comment accorder cette multiplicité d'actions différentes avec cette impression unique que chaque membre doit faire ? comment concilier le mouvement unique & décisif d'un membre avec l'action combinée de tous ces muscles dont les efforts sont opposés ? C'est sans doute un problème pour ceux qui n'ont aucune teinture de mécanique ni d'anatomie. Ceux qui sont initiés dans ces sciences , voient que tous les muscles qui meuvent un membre quoiqu'avec des actions différentes , ont cependant une résultante générale à laquelle ils contribuent à proportion de leur effort ; & que le muscle qui en emploie le plus , donne la qualification au mouvement. Si tous les mus-



cles lutoient également les uns contre les autres, le membre feroit dans un état indé-  
cis & roide, & par conféquent l'effet ne fe-  
roit pas net & précis. Rien de fi dangereux  
que la roideur; lorsqu'elle eft générale,  
l'homme fe fatigue beaucoup & n'opere  
rien; lorsqu'elle n'eft que locale, elle oc-  
casionne beaucoup de défordre. On ne peut  
remédier à ce mal, qu'en divifant les for-  
ces, & en obligeant les parties de fe fléchir  
beaucoup.

Quelques actions font produites par la  
feule pefanteur, par l'abandon d'un mem-  
bre, fans que les mufcles agiffent: mais cela  
ne peut être de durée, car la communica-  
tion du mouvement a bientôt déplacé un  
membre mobile en tous fens, & qui ne  
fauroit oppofer nulle réfiftance. D'autres  
actions font opérées par le reffort, par le  
choc ou impulfion externe d'une partie mo-  
bile: quelle que foit cette action, elle doit  
toujours avoir une direction déterminée.

Lorsqu'un membre fait un mouvement  
pour fe porter à un endroit quelconque afin  
d'y opérer, il faut un emploi de forces de  
la part des mufcles: il ne peut refter dans  
cet état fi la même force ne continue pour  
l'y maintenir; & cette force n'eft comptée  
pour rien dans la puiffance que le mem-  
bre ainfi placé emploie fur le cheval. Par

exemple , je porte en avant mon bras droit étendu , pour faire agir la rêne droite : si j'ai mis 6 livres de forces pour porter mon bras en avant , & que je n'en mette que 2 pour l'appliquer au cheval , de ces 8 livres il n'y en a réellement que 2 pour le cheval.

Lorsque plusieurs articulations contribuent pour faire une opération sur le cheval , la force résultante est bien plus considérable que s'il n'y en a qu'une , parcequ'alors un grand nombre de muscles entrent en contraction , & que le cheval dressé & sensible distingue & obéit à toutes les puissances qui sont destinées à le déterminer. Le trop grand emploi de forces motrices est presque toujours le défaut de ceux qui travaillent des chevaux. L'animal obéit en raison de la quantité d'action qui lui est communiquée. Si elle est trop forte , on se plaint de son obéissance qui contredit quelquefois notre idée , & on se plaint à tort : on bat le cheval ; on a soi-même commis la faute.

Les muscles sont des cordes d'une force étonnante : mais , malgré l'attention la plus grande pour connoître leur valeur réelle & effective , on ne peut y parvenir. Borelli a donné des idées très bonnes sur cette matière , mais il n'a pas cavé au plus fort dans ses calculs ; car il n'a examiné les muscles qu'indépendamment les uns des autres , & n'a pas calculé



calculé l'augmentation de leur force , occasionnée par leur réunion.

Cette réunion même n'est pas le seul surcroît de nos forces effectives : la fermeté de l'appui que les os prennent les uns sur les autres , augmente de beaucoup la force musculaire. Un homme dont le rein est mou , n'emploie certainement pas autant de forces , que celui dont le rein est soutenu : cependant si ce dernier n'est disposé *mécaniquement* sur le cheval , il sera bien moins en force , & il aura sur l'animal beaucoup moins de puissance , que celui dont le rein est mou , mais dont la position seroit parfaite. C'est ce qui fait dire que l'affiette est le moyen le plus déterminant que l'on emploie à cheval. Effectivement , dans la véritable affiette , tout est en place , & tous les muscles sont disposés le plus convenablement possible , pour agir à propos. L'affiette même la plus belle , est bien plus active sur un cheval bien dressé , par la raison que la disposition de l'animal influe beaucoup sur les forces de l'homme : le cheval bien disposé est remué avec des forces moindres. On ne peut donc fixer la quantité des forces musculaires dont l'homme fait l'emploi : on ne peut que connoître leur rapport avec la disposition actuelle du cheval.

On connoît cependant l'état constant où doivent se trouver les muscles , pour être à



portée d'opérer & de contenir les parties en situation, sans donner un ébranlement sensible à l'animal, & le point où ils doivent être pour que l'on puisse raisonnablement agir.

Ce point est celui où tous les muscles sont étendus & se contrebalancent de manière que le membre soit disposé à tous les mouvements, sans en avoir aucun. Tous les antagonistes réciproquement doivent agir sans qu'aucun d'eux l'emporte : c'est là le vrai soutien ; car si l'un veut déterminer le mouvement malgré les autres, il y a de la roideur ; s'ils sont tous relâchés, les membres sont mous & sans situation. L'état que j'indique est donc mitoyen : le peu de force que les muscles emploient pour se contrebalancer, n'est pas pénible, & n'a sur le cheval d'autre puissance que celle que peut avoir la bonne position de l'homme auquel cet état contribue. Les membres & les muscles, ainsi disposés, passent successivement & insensiblement de cet état à celui de la force convenable pour opérer, en sorte que l'homme ne doit avoir aucune vitesse de mouvement : sans cela il s'exposeroit à une réaction à laquelle il ne résisteroit peut-être pas. Comme il lui est aisé d'augmenter progressivement le degré de ses forces, il rencontre celui qui a le plus de rapport avec la vitesse qu'il desire imprimer au cheval.

Une grande attention à avoir fera de n'employer que les membres indispensables à l'opération. Si les mouvements du poignet suffisent , pourquoi employer ceux de l'avant-bras ? Ce défaut de réflexion cause encore de grands désordres. Comme l'on doit partir de ce point d'étendue des muscles pour agir , de même c'est à lui que l'on revient ; enforte qu'il est une base & un principe dont il est dangereux de s'écarter.

Avec ces observations , la position sera constante & fixe : sans elles , les vrais moyens d'opérer juste seront difficilement connus , & on n'y pourra parvenir que par une longue étude que la réflexion abrégeroit.









D E

# L'EQUITATION.

LIVRE PREMIER.

---

SECONDE PARTIE.

P R A T I Q U E,

RELATIVEMENT A L'HOMME:

*Ou de ses opérations sur le cheval.*

---

## I N T R O D U C T I O N.

U N homme fût-il tous les principes que nous venons d'exposer, eût-il lu tous les livres de cavalerie, & connût-il les pensées des excellents écuyers, il prétendrait en vain exécuter, si on ne lui a montré à le faire, & si on ne lui a enseigné les procédés les plus propres à mettre en pratique les meilleures instructions.

Nos corps sont tellement construits , que malgré la possibilité physique de tous nos mouvements , nous ne les exécutons à propos que par habitude & par des études particulières : nos membres , pour acquérir la souplesse convenable, ont besoin d'être exercés ; & un bon maître doit nous diriger , même dans des travaux sur lesquels nous avons des connoissances. Le coup-d'œil & l'expérience du maître lui font choisir le procédé le plus prompt ; il remédie à des défauts dont nous ne nous doutons pas : un seul mot de sa bouche nous abrége des journées de peine.

Les articulations de nos membres sont renfermées dans des ligaments capsulaires qui bornent leurs mouvements : la répétition fréquente de ces mouvements , qui constitue vraiment l'habitude , les rend seule aisés & libres : l'homme subit donc une espèce de dislocation avant que de pouvoir être bien placé & opérer convenablement.

Les fibres de nos muscles se tiennent serrés & en faisceaux compacts & inhabiles à recevoir les esprits vitaux , si notre volonté , souvent agissante , ne porte ces esprits dans nos muscles , & n'accoutume ceux-ci à les recevoir sans peine & dans la quantité qu'il lui plait de les y envoyer. L'homme a donc

besoin d'acquérir cette liberté; & ce n'est que par la pratique même qu'il peut y parvenir. Nous sommes mal servis d'abord par nos membres; la sujétion dans laquelle nous les tenons, les rend plus souples & plus dociles.





## CHAPITRE PREMIER.

*Méthode de donner les premiers principes.*

UN jeune homme bien fait, d'une bonne constitution, d'un âge où les épiphyfes sont à peine devenues apophyses, bien élevé, ayant de la pénétration, & joignant à cela des idées sur les différentes sciences qui peuvent être avantageuses au cavalier, feroit assurément l'élève que je choisirois de préférence. Je me plairois à l'instruire en lui faisant comprendre les raisons des principes que je lui donneroie, leur usage, leur étendue; je réglerois ses mouvements; je lui ferois connoître leurs effets & la maniere de les former; en un mot, je travaillerois son intelligence au moins autant que son corps.


Cette méthode seroit, à ce que je crois, la plus courte. Mais, pour la mettre en usage, il ne faudroit qu'un petit nombre d'élèves. Elle ne peut donc convenir aux écoles publiques, où le grand nombre de sujets empêche qu'on ne les suive avec cette exactitude. On se borne à leur faire exécuter simplement des principes que le temps leur développe; & on attend que le raison-

nement naissent des sensations qu'ils ont éprouvées : on exige d'eux une obéissance entière. Heureux ceux que le fort fait tomber en bonne main , & qui ne s'égarent pas avant que d'avoir su marcher !

---

## ARTICLE PREMIER.

### *Première leçon des élèves.*

 N trouve dans *la Guerinière* la manière de s'y prendre pour monter à cheval : elle est bien décrite. Dans presque toutes les écoles on donne cette première leçon aux élèves ; on la leur fait répéter assez pour qu'ils la sachent bien. Elle n'est pas à négliger : dans beaucoup d'occasions la sûreté en dépend. Cela fait , on les impose assez ordinairement sur l'animal sans leur rien dire ; puis on les fait trotter à la longe , en les reprenant sur les fautes qu'ils commettent contre des principes qu'on ne leur a pas expliqués. Tantôt on les fait trotter sur des chevaux très durs ; tantôt on emploie des chevaux bien doux & très sages.

Je ne saurois blâmer la longe : c'est une bonne leçon assurément ; mais il y a bien des observations à faire. Le travail sur des cercles est très difficile pour l'homme &



pour le cheval ; l'accord entre les deux individus n'existe qu'avec peine : cependant c'est par là que l'on commence. Le cheval cherche toujours à fuivre la ligne droite , que fuit tout corps en mouvement ; on veut néanmoins le maintenir sans cesse sur le cercle : l'homme n'est pas assez habile pour l'y remettre ; le cheval est donc de travers , & l'homme aussi par conséquent. Ainsi on donne une leçon fautive , pour parvenir à mettre l'homme de travers. Si le cheval va vite , l'homme , roide & sans aucune teinture de l'art , craint de tomber , se roidit encore plus , & quelquefois tombe réellement , parceque la réaction est considérable dans deux corps élastiques. Lorsque l'élève est roide , il se roidit davantage ; s'il est mou , il ne sauroit résister à la quantité de mouvements qu'il reçoit. On lui crie en vain , *relâchez-vous , soutenez-vous*. Ce sont des termes inconnus pour lui ; il craint , & il cherche sa sûreté comme il peut. On a même poussé cette leçon plus loin : on a fait trotter des demi-heures entières à toutes jambes. Quelles douleurs n'occasionne-t-on pas à l'homme ! quelle incommodité ! La faiblesse , inséparable de la fatigue , l'oblige à se roidir ; la dureté du trot le fait sauter continuellement sur la selle ; les intestins même sont secoués avec violence ; les poumons



sont en souffrance ; l'homme éprouve de grands maux de tête ; il gagne quelquefois des descentes.

L'expérience malheureuse de ces accidents ne doit-elle pas faire choisir de préférence la leçon de longe donnée sur un cheval très sage, très bien dressé, & à une allure des plus tranquilles. On ne cause aucune inquiétude à l'élève, on lui parle, on l'instruit ; il comprend. On lui fait exécuter les opérations primitives : il peut l'entreprendre avec succès. La sagesse & l'obéissance du cheval le satisfont ; il prend goût ; il voit qu'il réussit ; il acquiert de l'émulation. On continueroit cette leçon très longtemps si l'on vouloit avancer un élève.

Après lui avoir appris sur le premier cheval ses opérations, lorsqu'il commenceroit à les comprendre, on lui donneroit un cheval un peu plus difficile, & par degré on le mettroit en état d'aller sans longe, après l'avoir mis sur des chevaux dont le liant & la sagesse sont proportionnés à sa roideur & à son inexpérience. On feroit bien encore de le mettre sur des piaffeurs entre les piliers ; là on chercheroit à accorder sa position, à le redresser, à lui faire sentir quand son cheval est droit. Insensiblement on le conduiroit à des mouvements un peu plus vifs ; il s'y feroit, & s'accoutumeroit à se tenir

d'aifance , & non de force : le corps animal s'affouplit plutôt & plus aifément en fe molliffant , qu'en fe roidiffant.

Plusieurs écuyers très habiles pratiquent cette méthode : elle avance l'écolier ; & à temps égal, celui qui a été travaillé ainfi à la longe eft plus avancé que celui qui a été fur le droit & en liberté. Les élèves mis ainfi à la longe pendant trois mois , font en état de fuivre une reprise au trot fans la déranger. J'en ai vu l'expérience affez fouvent pour affirmer les bons effets qui en réfultent.

L'on doit tenir long-temps l'écolier à la leçon de la pofition avant que de l'inſtruire fur les autres parties de l'art. La pofition eft bien difficile à acquérir. Si le plaifir de travailler l'emporte fur la patience néceffaire pour parvenir à bien faire , on fe gâte , & on s'éloigne du vrai travail. Que l'élève foit donc patient , & n'ambitionne pas des progrès incertains , s'ils font trop rapides. On oublie aifément ce que l'on apprend aifément : il faut de la peine & du temps pour bien favoir.



## ARTICLE II.

*Leçon de la position.*

**J**E me garderois bien d'attaquer en même temps tous les défauts de mon élève. Outre que son attention ne pourroit suffire à tout, son corps ne sauroit exécuter à la fois tout ce qu'il feroit à désirer qu'il pût faire.

Après avoir étudié la construction & les qualités du corps de l'écuyer, je me conduirois selon ce que j'y appercevrois, en cherchant avant tout à l'affouplir & à le disposer à recevoir une bonne position. S'il est roide, je l'avertirai de se mollir ; s'il est mou, je l'engagerai à se soutenir. Pour qu'il se mollisse, je lui ferai plier les articulations ; & pour qu'il se soutienne, ce sera le contraire. J'éviterai sur-tout que l'envie d'avancer ne lui rende comme absurdes les leçons contradictoires qu'il recevra chaque jour. Un sujet a besoin d'une leçon qui est dangereuse à un autre : si la manie de l'imitation prend à un élève, il se gâte & se dégoûte.

En suivant chacun de ses membres, on se servira de termes convenables, & qui



expriment vraiment l'action que l'homme doit faire. Il est dangereux de se servir de termes faux : il en résulte toujours des doutes & de l'équivoque. Nous allons indiquer les termes les plus usités & les plus convenables aux différentes actions.

### §. I.

#### *Termes convenables à la position.*

La tête des élèves est ordinairement basse ; ils tendent le menton , & penchent la tête de côté ou d'autre. On leur dit donc : *Levez la tête : la tête droite. Rentrez le menton. Ne penchez pas la tête : qu'elle soit portée également sur les deux épaules.* Le premier commandement s'exécute par une flexion en arrière ; le second , en se rengorgeant ; le troisième , par un mouvement de la tête vers le côté opposé à celui qu'elle penche.

Si le col est roide , on dit , *relâchez votre col ; point de roideur dans le col.*

Si les épaules sont hautes , on dit , *baïsez les épaules , relâchez les épaules , molliſſez les épaules.* Tout élève comprend & peut exécuter ces préceptes. *Mettez vos épaules en arrière , applatissez les épaules ,* signifie qu'elles sont trop rondes , & viennent trop en devant , qu'ainſi il faut faire le







contraire. Si l'élève ne concevoit pas, il feroit bon de lui placer soi-même les épaules. Et l'on suivra cette méthode avec fruit pour toutes les autres positions.

Souvent l'écolier roidit son bras & le serre contre le corps; on lui dit alors: *lâchez le bras; mollissez le bras; ne mettez point de dureté dans le bras; détachez le bras du corps; ne serrez pas les bras.* A-t-il l'avant-bras obliquement par rapport au bras, on lui dit, *soutenez l'avant-bras à la hauteur du coude.* A-t-il l'articulation étendue, *pliez les bras*, est le terme en usage.

Si le poignet se fléchit, on lui dit, *n'arrondissez pas le poignet: s'il s'étend trop, vous estropiez le poignet; mettez votre main sur la ligne du bras: s'il le baisse soutenez-le: s'il l'enleve trop, votre poignet est trop haut.*

Rarement la main conserve sa position. Les doigts s'estropient, sont à moitié ouverts; le pouce est raccroché; les rênes glissent des mains; on dit alors, *placez la main devant vous; fermez tous les doigts; sentez vos rênes; allongez le pouce dessus.* Quand la main est incertaine, on dit, *assurez la main; votre main en place: si elle est trop dure, mollissez le poignet, la main; point de dureté dans la main.*

Le rein est-il trop mou, le dos courbé, la

poitrine courbée, dites à l'élève, *soutenez votre rein; grandissez-vous du haut du corps; soutenez-vous.* Est-il au contraire roide, le rein creux, les fesses débordant la selle, on l'avertit par ces mots : *Mollissez-vous; poussez vos fesses sous vous; poussez la ceinture en avant; ne creusez pas les reins.* Si les fesses s'élèvent, & que le corps s'en aille en avant, on lui dit : *asseyez-vous; laissez-vous porter également sur les fesses; mettez le haut du corps en arriere.*

On le corrige de son incertitude en lui disant : *Rassurez-vous; employez plus de nerf.*

Lorsque la cuisse est trop en avant, qu'elle n'est pas étendue le plus qu'il est possible, l'écuyer doit être averti par ces mots : *Etendez-vous; laissez tomber vos cuisses.* Si elles sont dans un état de trop grande adduction, *relâchez vos cuisses, mollissez-les,* sont les termes usités.

Les genoux trop pliés, trop ouverts; la jambe en avant trop roide, trop écartée du cheval, sont des défauts dont on fait appercevoir l'élève, en lui disant : *Etendez vos genoux; tournez vos cuisses; lâchez vos jambes, laissez-les tomber naturellement, liez-les, servez-vous-en.*

Les pieds sont-ils mal placés, roides, & la pointe haute, on peut dire, *placez vos*  
pieds

*pieds, lâchez-les : sont-ils trop mous, on avertit de les rassûrer.*

L'assiette n'est-elle pas sur le centre, on dit, *jetez votre assiette en dehors ou en dedans*. Si le corps est mal tourné, on dit, *avancez le côté, à partir du bas des reins*.

*Portez le poids du corps en dedans*, avertit l'élève qu'il ait à contrebalancer l'action qui le porte en dehors par le poids de son corps en dedans.

Tels sont à-peu-près tous les termes de la leçon donnée conséquemment aux principes que nous avons adaptés à la construction du corps humain. Ils sont bientôt exposés ; il est aisé de les concevoir. Mais l'exécution de tous ces préceptes est longue, & l'élève travaille plusieurs années avant que sa position soit prise & bien formée. Lorsqu'enfin il aura acquis la facilité de se placer & d'accorder ses membres jusqu'à un certain point, on commencera à les faire agir, & à lui faire connoître ses opérations, toujours sur des chevaux mis.





---

## CHAPITRE II.

*Des opérations de l'homme dans l'équitation.*

**P**RESQUE toutes les opérations de l'homme dans l'équitation, sont composées ou mêlées du mouvement de plusieurs membres. Les principales sont celles des bras & des cuisses, & de toutes les parties qui les composent.

---

### ARTICLE PREMIER.

*Opérations des bras & des mains.*

**J**E suppose ici que l'on connoît les effets du mors & les propriétés de ce double levier. Quoique j'aie déjà parlé de cette machine dans mes ouvrages précédents, je me réserve cependant à en dire encore quelque chose dans la première partie du livre second de ce traité : il s'agit ici des mouvements du bras qui la fait agir.

La main de dedans plie le cheval : elle s'écarte du col du cheval ; s'élève pour enlever le pli ; se baisse pour le fixer, s'il est dif-

ficile à conserver. Ce sont là les actions les plus ordinaires de la main de dedans. Celle de dehors s'enleve, se reporte sur le col du cheval en dedans, élargit la rêne de dehors dans quelques occasions. Tel est l'usage des mains lorsque les rênes sont séparées. Si elles sont réunies dans une main, la main qui les tient se porte en dedans, quelquefois en dehors, s'enleve : on rend la main, on l'assure, on sent une rêne plus que l'autre. Entrons dans le détail.

La main de dedans plie le cheval & écarte la rêne du col. Pour exécuter cette action, l'épaule se baisse, parcequ'elle va un peu en arriere; le bras s'écarte du corps; l'articulation du bras & de l'avant-bras est tendue, ou du moins dans un état mixte; l'avant-bras, ainsi que la main, dans une attitude moyenne entre la pronation & la supination. La main, portée par ce mouvement de circonduction au point où elle est nécessitée d'agir pour s'éloigner du col du cheval & faire agir la rêne de dedans, saisit cette rêne, &, par la tension & le relâchement alternatif qu'elle lui occasionne, elle opere & produit le pli.

Quelquefois la main & le poignet suffisent; d'autres fois aussi il y a de petits mouvements de l'avant-bras : ce sont alors de petits mouvements de flexion & d'extension. L'action est très douce si le poignet seul

agit : si l'avant-bras travaille , elle fera plus forte ; de même lorsque le bras se mêle de cette action , elle a une puissance souvent trop grande. Mais on doit se méfier des secours que l'épaule pourroit donner ; son unique fonction est d'appuyer l'os du bras : ainsi toutes les fois que ses muscles entrent en contraction pour les mouvements de ce membre , il y a de la roideur ; & cette roideur augmente à proportion de la contraction des muscles qui , tenant à tout le haut du corps , lui communiquent leur force.

L'opération toute simple que nous venons de décrire , n'est pas toujours bien conçue par l'écolier. Ce qui lui coûte le plus est de détacher le haut du bras des côtés. Il se passe chez lui un débat entre cette action & celle qui éloigne la main : en sorte que le haut de son bras se tient collé au corps , tandis qu'il veut détacher la partie inférieure. On doit veiller avec soin à ce qu'il exécute ces mouvements sans gêne , sans roideur , & en employant le moins de force possible. La partie du membre qui en exige le plus , est celle par laquelle le bras est fixé dans son éloignement du corps : la partie supérieure & l'extérieure du deltoïde suffisent. Souvent l'homme emploie tous les autres muscles ; & alors il n'est pas rare que le cheval déso-béisse à une puissance qui lui occasionne de la



douleur : car il est utile de n'oublier jamais que plus l'animal souffre, moins il se prête au desir de l'homme. Il met en usage, pour éviter la douleur, le reste de ses forces, dont une partie est détruite par l'excessive puissance de l'homme.

La main agit-elle pour enlever le pli d'un cheval qui s'atterre & s'appuie sur le mors, elle donne de petites secousses légères à la rêne de dedans, en la prenant en dessous. Voici le mélange des mouvements nécessaires à cette opération. Après avoir pratiqué ce qui est dit ci-dessus, le pouce & le doigt index saisissent la rêne sans force, & le poignet s'élève & se baisse alternativement, sans que le reste du bras agisse. Alors le mouvement est opéré par une puissance petite. Si elle ne suffisoit pas, l'homme feroit agir l'avant-bras en le fléchissant & l'étendant alternativement, & répétant plusieurs fois cette action avec une vivacité plus ou moins grande. On agit ainsi par une traction qui certainement détermine le pli à la longue.

On observera ici que le bras doit se détacher du corps dans les petites secousses données à la rêne par l'avant-bras, afin de favoriser la direction que doit avoir cette puissance de traction ; car on doit se rappeler un axiome incontestable en cavalerie, qui est que le cheval obéit à une puissance de trac-

tion selon la direction de cette puissance.

Le cheval se plie quelquefois aisément ; mais son nez est au vent. Alors on se trouve obligé de baïsser tout le bras étendu , de le fixer en place , & de proportionner sa force & la tension de ses muscles à la résistance de l'animal & à sa difficulté à obéir. Dans cette opération , le bras étant disposé convenablement , l'assurance du poignet suffira pour vaincre les efforts de l'animal.

Dans les occasions où la rêne de dehors est enlevée , on exécute les mêmes actions que l'on emploie lorsqu'on enleve le pli ; avec cette différence que le bras ne fera pas détaché du corps. Après s'être porté à la hauteur convenable , il s'y maintient ; mais le poignet , ou l'avant-bras , agit pour retenir & rendre , par de petites flexions & de petites extensions alternatives. Pour reporter la rêne , il est nécessaire que l'épaule vienne un peu en avant , & que le bras se porte vers le milieu du corps : pour l'élargir au contraire , on exécute les actions opposées.

Lorsque la même main tient les deux rênes , cette main doit conserver sa position moyenne , ainsi que l'avant-bras ; & dans le cas où l'action des deux rênes est égale , elle se tient dans la position que nous avons indiquée. Mais s'il faut reporter les rênes en dedans , l'épaule vient en devant , le bras s'y



porte aussi , & l'avant-bras n'a point d'action particulière. Le bras n'éprouvera pas d'opposition à cette action par la contraction des muscles antagonistes ; car si cela arrivoit , il y auroit de la gêne , & on doit l'éviter surtout en ceci. Quelquefois on fait le mouvement contraire , & on porte les deux rênes en dehors ; on se contente de détacher le bras du corps & de le porter à l'endroit convenable , sans changer rien à la disposition de l'avant-bras & du poignet. Cette action qui en apparence paroît contraire aux vrais principes , ne l'est réellement que relativement aux circonstances. S'il s'agit de sentir un peu plus la rêne de dehors , l'avant-bras ( le bras & la main étant dans leur position primitive ) se mettra dans l'attitude de supination proportionnellement au degré de puissance que l'on veut employer , sans que le poignet ait aucun mouvement propre. L'on ne ressent guere la rêne de dedans lorsque la main seule tient les deux rênes. On suppose , lorsqu'on en est venu là , que le cheval se plie pour l'accord des mains & des jambes. Si cependant il étoit nécessaire de la sentir , il faudroit se servir de la main de dedans.

Dans toutes les actions du bras , une légère flexion dans son articulation avec l'avant-bras , donne du moëlleux & de l'aisance



à l'action. Des mouvements & des opérations insensibles sont d'accord avec la sensation du cheval : des actions brusques y sont opposées. Souvent le relâchement & la contraction successive des muscles sont un moyen suffisant pour opérer sur le cheval , sans déplacer ni faire agir aucune partie du bras. On s'en convaincra aisément lorsqu'on aura monté des chevaux bien mis.

Quels que soient les moyens employés pour réussir , n'oublions pas que la résultante des muscles mis en œuvre , est la ligne dans laquelle le cheval obéit ; & que le degré de force que ces muscles acquierent , est celui de l'obéissance de l'animal.

Toutes ces actions si composées ne sont comprises aisément d'un élève que par l'explication claire & précise , & sur-tout par l'exécution que le maître en fait devant lui. L'esprit prévenu s'appliquera plus aisément à discerner ce que le maître exécute , & l'écuyer saisira plus promptement. Sans cela on tâtonne long-temps , & la tardive expérience fait trouver sous la main ce qui ne s'en étoit jamais écarté , mais que l'on croyoit bien éloigné : tant il est vrai que les choses les plus faciles sont souvent celles dont on se doute le moins.



## ARTICLE II.

*Opérations des cuisses & des jambes.*

**L**ES cuisses une fois bien placées n'ont, ou du moins ne doivent avoir, aucun mouvement à cheval pour opérer, puisque l'on exige d'elles une grande immobilité. Tout leur effet est produit par la tension & la dureté plus ou moins grandes de leurs muscles. On ne peut fixer le point convenable à chaque opération : le tact seul peut l'apprendre par le moyen d'un long usage & d'essais réitérés. On doit consulter pour cela tout ce qui concerne les sensations du cheval, & le résultat des effets de l'attouchement sur les différentes parties de son corps.

La jambe étant placée, n'a d'autre action que celle de se porter un peu en arrière, pour exciter par son contact les mouvements des muscles qu'elle va toucher. C'est par une simple flexion du jarret, qu'elle agit alors. Opération unique qui n'a toute sa valeur que lorsqu'elle est employée à propos & dans les instants justes, comme on le verra dans la suite.

Le pied ne doit point avoir de mouvement , qui , par lui-même & tout seul , influe sur l'animal : cependant il concourt avec les jambes & les cuisses à former l'aide suivante.

§. I.

*De l'aide formée par l'accord des cuisses , des jambes & des pieds.*

Il est un accord de tous les mouvements des cuisses , des jambes & des pieds , qui produit la plus belle , la plus savante , & la plus active des aides : elle se donne ainsi.

Après avoir perfectionné son assiette & toute sa position , on lie moëlleusement les cuisses en les tournant ; on étend le jarret sans trop éloigner la jambe du corps du cheval ; on baisse insensiblement le talon en pesant sur l'étrier , & on se grandit un peu du haut du corps. Alors on sent que le cheval redouble de vigueur , & que le poids de son cavalier lui est moins pénible.

Cette aide savante ne peut être employée que par un homme bien exercé : ceux qui ne le sont pas suffisamment , se roidissent très aisément en voulant la donner ; & par là ils produisent un effet très faux.



D'après ce qui vient d'être dit , on concevra fans peine qu'il est facile de définir les actions des mains , & de les faire comprendre ; mais que celles des cuisses & des jambes s'apprennent seulement par la pratique.

*FIN du Livre Premier.*



D E  
L'EQUITATION.  
LIVRE SECOND.

---

T H É O R I E  
E T  
*P R A T I Q U E*  
RELATIVEMENT AU CHEVAL.

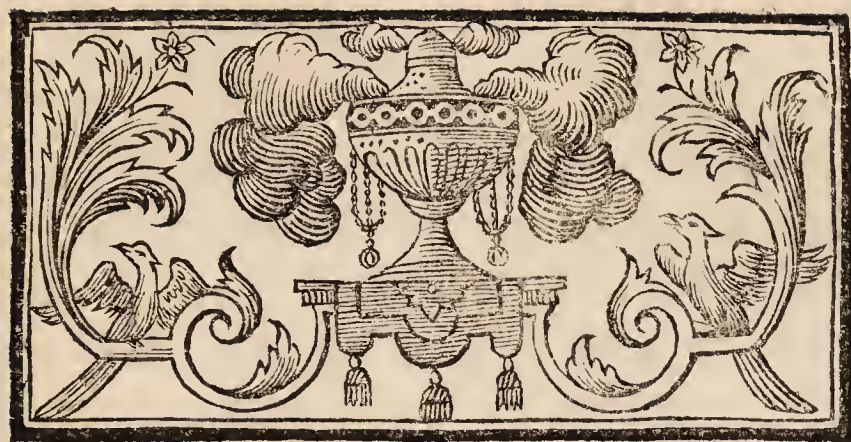


THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF NATURAL HISTORY  
AND  
ZOOLOGY

OF THE  
CITY OF LONDON

AND  
THE  
ZOOLOGICAL GARDENS

OF LONDON



D E  
L'EQUITATION.  
LIVRE SECOND.

---

PREMIERE PARTIE.  
THÉORIE,

RELATIVEMENT AU CHEVAL :

*Ou de la connoissance du cheval, du mécanisme de ses mouvements ; de sa conformation, de ses sensations, &c.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*De la beauté & de la bonté du cheval.*

**L**A beauté est le choix des formes agréables renfermées dans la nature. Chaque objet, chaque être a ses beautés & ses diffor-

mités. On en voit peu qui rassemblent toutes les perfections dont ils sont susceptibles.

Les animaux ont une beauté analogue à leur structure : la beauté du taureau ne ressemble en rien à celle du lion. Sans contredit le cheval est celui de tous dont les formes sont les plus belles, les contours les mieux arrondis, & l'ensemble le plus flatteur à l'œil. Si les hommes eussent consulté l'agrément d'un beau cheval, & son air noble & pacifique en même temps, ils n'eussent pas balancé à lui donner la prééminence sur la majesté terrible du lion. Cet animal n'a rien de séduisant dans sa forme ; tout y indique la pesanteur. Le cheval au contraire, élégamment formé, semble voler & s'échapper comme une nuée légère. Ces animaux si différents ont tous deux leurs beautés.

Le cheval doit la sienne à la perfection des proportions bien établies entre ses membres, au passage insensible de leurs formes adoucies les unes dans les autres, à l'arrondissement de ses muscles bien détachés & assez sensibles pour être distingués. C'est pour cela qu'un cheval maigre plaît moins, & qu'il n'est connu que des gens instruits. Le vrai connoisseur le juge par son ensemble ; & il présume que dans l'état d'embon-

point,



point, les formes détaillées seront d'accord avec la belle proportion.

La fierté du regard du cheval, la légèreté de sa course, les attitudes nobles & fieres sous lesquelles il se présente, sont encore des beautés. On estime sur-tout ce feu dans les yeux, & cette ardeur pour la course, qui embellit l'animal en animant tous ses membres. La souplesse de ses mouvements & l'adresse de ses jambes contribuent singulièrement à sa beauté.

C'est dans les plaines verdoyantes qu'il est satisfaisant de voir un jeune courfier bondir avec gaieté. C'est là qu'abandonné à la nature, il s'embellit lui-même en se livrant à l'ardeur qui le transporte. C'est au milieu des haras, que le cheval se montre dans toute sa parure naturelle, lorsque, près de la cavale, il s'empresse à l'envi de lui faire remarquer la beauté de son corsage, la noblesse de son port, & la souplesse de ses jarrets. C'est dans la nature, comme dans le meilleur livre, que nous devons aller prendre cette idée du beau, bien rétrécie dans nos villes & dans nos pompes publiques. C'est là que nous devons chercher les traits qui le forment. Tout le monde le sent, est pénétré, enthousiasmé à sa vue : mais qui peut le définir & le fixer ? Le goût, le goût seul nous dicte des regles auxquelles nous nous sou-

mettons par le plaisir qu'elles nous causent.

Outre la beauté générale de l'espece, chaque individu a la sienne particuliere. Il est bien rare que ces beautés se trouvent tellement réunies, qu'il ne s'y rencontre quelque défaut. Lorsque le vice est peu considérable, il ne sert qu'à relever les autres perfections; autrement il fait regretter la peine que la nature a prise. Comme toutes les beautés ne se rencontrent pas réunies, on appelle beau cheval, celui qui en a le plus.

On ne doit pas confondre les beautés de la nature pure & encore brute, avec les beautés factices de l'art. Un cheval, naturellement beau, a pour l'ordinaire encore plus de beauté lorsque l'art fait étaler & mettre au jour ses belles formes. Celui au contraire que l'art seul a façonné, n'a qu'une beauté d'emprunt qui se perd aisément, & qui porte une empreinte moins caractérisée. On vient à bout de donner de la grace au cheval, de le placer, de donner de l'air à sa tête: si la nature n'a fait les premiers frais, ce masque tombe aisément.

La vraie beauté, dans un cheval, est moins ce qui plaît & ce qui est agréable au premier coup-d'œil, que le résultat d'un bel ensemble. Les maquignons qui ont intérêt de séduire, donnent au cheval de l'inquiétude & non de la fierté; un contour forcé,



& non des formes bien d'accord entre elles. Celui que le clinquant éblouit, court risque d'acheter un cheval qui dégénérera lorsque la douceur & la sécurité le rendront à sa nature. Ce n'est donc pas dans l'instant de la fougue & de l'emportement, que l'on peut juger l'animal; c'est dans une situation calme & tranquille, dans laquelle chaque membre se déploie avec sagesse, & présente sans affectation les traits purs & coulants de la beauté. Méfiez-vous donc de cet appareil d'instruments apprêtés pour embellir le cheval: ce qu'il fait par crainte & sous les coups, n'est qu'une grimace arrachée par la douleur.

Si l'art s'unit à la nature pour embellir le cheval, il fera encore plus agréable à voir. Mais ce ne sera que par un ménagement continu des forces de l'animal, qu'on l'embellira. La colere & la fureur prennent aisément la place de la fierté & de la vigueur, si l'on excite des sensations douloureuses. L'animal n'est beau qu'autant que l'attitude factice du manege nous peint celle de la nature libre: & tel est l'objet de l'art; il se propose de rassembler en un sujet, dans un court espace de temps, les beautés éparées de la nature. Ces instants de beauté naturelle sont ceux où l'animal a de l'ardeur. Il se grandit alors; il rassemble ses forces; ses yeux sont animés; sa tête se leve avec fierté; ses mouvements



redoublent , leur cadence se presse & s'anime. Ce sont ces idées que l'écuyer doit employer dans son travail ; c'est là l'expression qu'il cherche : mais toutes les constructions de chevaux ne sont pas propres à la produire. La beauté sans la bonté ne satisfait l'œil qu'imparfaitement , & l'animal n'est plus alors qu'une belle statue.

La bonté d'un cheval ne séduit pas comme sa beauté : celle-ci est entièrement extérieure ; celle-là est le résultat de combinaisons difficiles à développer. Ce n'est qu'à l'aide de plusieurs connoissances & d'une expérience bien fondée , qu'on juge les qualités d'un cheval. L'harmonie & l'accord de toutes les parties de l'animal , constituent sa bonté ; comme celle d'une machine dépend de la proportion de toutes ses pièces mesurées par l'effet qu'on en attend. Tout corps organisé est une machine des plus compliquées : tout peut en être bon ; mais il peut aussi s'y trouver des parties moins bien construites.

Les parties solides & les parties molles , ou , si l'on veut , les os & les muscles , offrent ce qu'il y a de plus intéressant dans le mécanisme animal , relativement à ses actions. La bonté des os vient de leur solidité , de leur bonne configuration , & de la bonne fabrique de leurs articulations. Les os ne

doivent pas seulement être solides par leur nature , mais encore par leur disposition ; & cette disposition n'est estimable que par le ferme appui qu'ils se donnent les uns aux autres. Leur configuration la meilleure , est celle qui est la plus commune dans la nature ; & on la connoît à la simplicité de l'action qui en résulte. Un os tortueux , dans un membre où il est ordinairement droit , occasionne un mouvement compliqué & embarrassé.

La bonté de l'articulation vient du jeu facile des os les uns sur les autres , sans que rien arrête le mouvement auquel ils sont destinés. La fermeté des liens est encore essentielle ; & c'est souvent de-là que dépend la bonté d'un membre. Les muscles sont ordinairement bons lorsque leur force est supérieure de beaucoup au poids des os qu'ils ont à mouvoir , & lorsque leur action ne les fatigue pas. De gros ossements & de petits muscles sont des preuves de foiblesse ; au lieu que des os mus par de forts muscles , annoncent la vigueur & la légèreté.

Les perfections de ces différentes portions du corps , ne constituent pas seules la bonté. Elle consiste plus encore dans l'arrangement de tout le corps , dans le rapport de tous les membres entre eux , selon des loix que



nous espérons indiquer. Mais ce bel ensemble extérieur est souvent trompeur : car il arrive que la mauvaise organisation intérieure dément ces belles formes , ces belles proportions du corps. Il faut donc que les fonctions vitales se remplissent bien ; que les viscères soient bien constitués ; que l'estomac & tous les organes de la digestion soient en bon état. C'est sur - tout de ce viscère que dépend la force animale : si le chyle est mal fabriqué , un sang sans vivacité & sans consistance ne peut fournir de la vigueur ; la limphe viciée circule à peine , & ne répare pas les pertes occasionnées par le travail. En général on a éprouvé que les chevaux bien construits d'ailleurs, qui se nourrissent bien , qui ne perdent point l'appétit , qui sont gais après un long travail , & qui s'y prêtent volontiers , sont de bons chevaux.

Quelques tares ne détruisent pas cette qualité. Ceux qui , uniquement attachés à ces défauts , acceptent ou refusent des chevaux parcequ'ils ont quelque vice local , sont dans le cas de se tromper. C'est l'ensemble & l'usage harmonieux de tous les membres , qu'il faut considérer : souvent un cheval emploie très bien de mauvais jarrets , & un autre en emploie mal de bons.

On ne s'attachera donc pas simplement à l'extérieur des membres , si on veut bien



choisir le cheval ; on consultera ses mouvements & son ame : car l'ardeur & la bonne volonté ne sont point à mépriser dans le cheval ; elles suppléent à bien des choses. Je rejetterois un cheval méchant & bien conformé ; car il pourroit arriver qu'on fût obligé de le ruiner pour le mettre en état de servir. La douceur & la sagesse sont les plus belles qualités d'un bon cheval. Si ses mouvements sont brillants avec cela , on a trouvé un phénix.



## CHAPITRE PREMIER.

*Mécanisme général des mouvements du cheval dans sa démarche.*

**L**E cheval ne nous est utile que par ses actions. Le plus beau & le meilleur cheval destiné à un repos continuel , feroit dans une captivité odieuse pour lui , & infructueuse pour son maître. L'homme a su tourner à son profit la démarche du cheval : cet animal lui plaît par des services importants ; il l'amuse par sa légèreté ; il le récréé par sa souplesse ; il partage avec lui les dangers & la gloire des combats.

Mais tous les individus de cette espèce ne rendent pas le même service : la nature a tellement varié leur démarche , qu'on ne sauroit trouver deux chevaux dont les allures soient d'une égalité parfaite. Aussi est-ce en raison de la perfection de leurs mouvements , que l'homme les destine aux emplois plus ou moins distingués. Mais comment établir la vraie règle de ces mouvements parfaits , si rarement rassemblés dans le même sujet ? ce ne peut être que par le raisonnement fondé sur des observations réi-

térées, d'après lesquelles on pourra se former un composé qui servira de modele.

Je me garderai bien, pour définir ces mouvements, de prendre un cheval défectueux. Le plus beau & le meilleur sera toujours celui que je proposerai d'examiner : je lui supposerai toutes les perfections. C'est à l'écuyer à connoître la nuance des individus qu'il se propose de former.

A quelqu'usage qu'on destine un cheval, on doit l'inspecter mécaniquement : car si l'on ignore les ressorts & toutes les machines que la nature emploie pour la progression de cet animal, on sera sans cesse trompé. Le tact formé & entretenu par la routine, est incertain & aveugle, s'il n'est fondé sur des regles fixes & constamment proposées par la belle nature. C'est pour cela qu'il est si rare de trouver un bon connoisseur en chevaux. Les gens que l'intérêt attache à l'étude de cet animal, n'ont qu'un tact grossier & souvent trompeur. Ils ont vieilli dans les écuries & dans les haras : la nature a sans cesse frappé leurs yeux ; mais elle n'a jamais affecté leur raisonnement : un instinct d'habitude leur fait faire un choix capricieux d'un cheval dont les qualités leur sont inconnues. Le bon choix est donc le résultat d'un grand nombre de connoissances ; & le meilleur livre à étudier, seroit une pratique réfléchie



dans l'équitation. Si l'homme n'a long-temps senti les qualités des chevaux, il n'a qu'une idée confuse du bon & du mauvais. Aussi je suis persuadé que les connoissances en fait de chevaux, vont de pair avec les talents pour l'usage de ces animaux. La pratique manuelle donne de la sûreté : on combine les qualités d'un individu, par les produits de tous ceux que l'on a connus.

On doit donc donner un soin extrême à l'étude des mouvements du cheval. En traitant cette partie, je suppose le lecteur instruit dans l'équitation : plus il le fera, plus il sentira la vérité de mes assertions.

Avant que d'entrer en matière, nous devons prévenir que toutes les allures naturelles ont cela de commun, que les jambes se meuvent dans le même ordre : la célérité des mouvements produit seule la différence que notre oreille y remarque ; car par l'inspection attentive, les yeux s'assurent de cet axiôme physique. La nature, simple comme elle est, n'a pas employé plusieurs moyens pour le même effet. Il est plus important que l'on ne croit, de se convaincre, par l'examen, de ce que j'avance.

Une autre vérité, c'est que chaque animal marche le pas, ou quelque autre allure que ce soit, d'une manière différente. Une nuance imperceptible, qu'on apperçoit &

qu'on fent dans les individus , nous empêche d'établir des modeles fans défaut. Ainfi les calculs font trompeurs , fi on prétend les donner pour exacts. Nous nous bornons à décrire ce en quoi les chevaux fe reffemblent ordinairement.

---

## ARTICLE PREMIER.

### *Du repos formé par l'équilibre.*

DANS un précédent ouvrage fur l'équitation , j'ai donné une idée de l'équilibre du cheval (\*). Cet équilibre n'est réellement formé , que dans cette situation des jambes où elles partagent entre elles le poids de l'animal & du cavalier. Alors toutes les surfaces des os des jambes fe touchent & font placées les unes fur les autres dans l'état naturel , & de la maniere que la vue du squelette du cheval nous le fait connoître. Les mufcles de chaque extrémité font dans un état pareil dans les quatre jambes. Nous fupposons l'uniformité la plus complete : on ne voit aucune flexion quelconque ; & les lignes d'innixion de ces colonnes font

(\*) *Traité fur l'Equitation* , imprimé aux Deux-Ponts , & qui fe trouve chez Lacombe.

paralleles. Cet accord ne subsiste plus dès l'instant que l'animal pense à se mouvoir : l'action & le repos sont incompatibles ; il faut que la nature même trouble cet ordre , & qu'elle fixe à chaque jambe une fonction différente.

---

## A R T I C L E II.

*Fonction des jambes du cheval dans sa démarche ; répartition successive des poids sur chacune d'elles.*

**L**ES quatre jambes chargées également ne se remueroient pas , si l'une d'elles n'étoit foulagée aux dépens des autres ; & celle-ci n'est foulagée que par des actions visibles qui précèdent tout changement de lieu. Le mouvement étant une destruction du repos , il faut s'attendre que ce que nous venons d'observer ci-dessus fera anéanti ; & cela est nécessaire : l'égalité de poids sur les quatre jambes est un empêchement à leur motion. Celles qui seront déchargées ont la facilité de se mouvoir les premières ; celles sur lesquelles le poids est reporté , sont plus long-temps attachées à la terre : la



mobilité des corps est en raison de leur moindre poids.

Les jambes de devant n'ont d'autre fonction que de soutenir les poids dont elles sont chargées : elles ne peuvent les enlever. Les jambes de derriere peuvent au contraire recevoir un poids & le rejeter : leur construction leur donne cette faculté. Je développerai ce système & le mécanisme de cette action.

Les jambes de devant ne sont point destinées à servir d'appui principal dans les mouvements de l'animal ; celles de derriere sont employées à cet usage. L'appui principal ne peut être que sur les jambes de derriere, puisqu'elles seules peuvent se débarrasser de leurs poids ; celles de devant seront donc foulagées. C'est par là que l'équilibre commence à être dérangé.

Soit donc le poids de chaque jambe pendant cet équilibre 10 , les deux jambes de devant donneront 20 , & les deux de derriere aussi 20.

D'abord les deux jambes de devant sont foulagées ; supposons que ce soit de 4 chacune , ce qui ne donne plus que 12 au lieu de 20. Ce poids est reporté sur les deux jambes de derriere , ce qui , au lieu de 10 , donne 14 pour chacune de ces jambes.

Cela ne suffit pas ; car si les jambes de devant demeurent chargées également , elles doivent marcher également. Pour qu'il y en ait une qui soit plus libre que l'autre , elle doit encore être foulagée. Supposons donc que c'est la jambe droite de devant qui s'allège encore de 2 livres , reste 4 pour cette jambe. Que deviennent ces 2 livres que nous lui avons ôtées ? Elles ne peuvent pas se répartir également sur les deux jambes de derrière ; car alors il se passeroit une action inutile sur celle qui marche la première. Ces 2 livres sont donc uniquement pour la jambe qui sert d'appui , qui , dans notre supposition , est la droite de derrière. Celle-là aura donc 16 , sa voisine 14 , la gauche de devant 6 , & la droite de devant 4. Aussi verrons-nous que ces jambes agissent en raison de leurs poids : la plus légère partant la première. Considérons les actions de la nature , & prouvons la vérité de nos observations.

### §. I.

#### *Premier mouvement.*

Que l'on examine un cheval quelconque avant qu'il se dispose à marcher , il enlève son col & sa tête , & les porte un peu en arrière. Le cheval le plus vigoureux aura ce mouvement le plus sensible. Dans quelque

attitude que soit le cheval, ce mouvement de grandissement se fait toujours remarquer : dans l'état même du plus grand abandon, on l'observe, quoique très peu complet. Lorsque le cheval est animé & qu'il prend de l'ardeur, ce mouvement est dans toute sa valeur. Jamais un cheval qui est bien constitué, & qui travaille avec action, n'aura la tête basse : il la porte très haute ; & c'est ce qui lui donne de la fierté.

Ce mouvement dont je parle a des propriétés particulières. Pour les bien concevoir, on supposera que la tête, l'encolure, & le garot, forment un levier du second genre. L'appui sera au bas du garot : la résistance, qui est composée des épaules, des jambes, &c. correspondra au haut du garot : la puissance est au haut de la tête. La puissance seroit très foible, si la longueur de ce bras de levier ne surpasseoit de beaucoup celui que l'on prend de la résistance à l'appui : le garot étant très court, on voit que la longueur de la puissance est considérable. Ce levier ainsi défini, voici comme il agit.

Le haut de la tête de l'animal se porte en arrière. A la tête sont attachés plusieurs muscles considérables qui font mouvoir les épaules, les jambes, &c. Les moindres notions anatomiques suffisent pour attester



ces faits. Si la tête se porte en arriere, il ne peut pas se faire que des membres qui lui sont attachés, ne soient enlevés, parceque la construction du levier l'exige.

Il se présente ici une objection assez forte. Mais, dira-t-on, ce mouvement a-t-il à lui tout seul la force de charger le derriere, car vous ne pourrez décharger le devant sans que son poids soit reporté sur le derriere; par quel mécanisme cela se fait-il?

Je réponds que la propriété de l'appui du levier est la solidité; que si elle lui manque, la pesanteur du levier & celle de ses poids ajoutés, dérangeront cet appui jusqu'à ce qu'il se trouve un obstacle invincible: c'est ce qui arrive ici. Le garot est appuyé aux vertebres dorsales; ces vertebres sont flexibles: donc l'appui du levier les foulera successivement, & par-là l'appui sera reculé jusqu'aux hanches; donc la résistance du levier se trouvera portée jusques sur les jarrets du cheval. C'est ainsi que cette partie est chargée par un mécanisme simple, & qui dépend uniquement de la volonté du cheval de changer de lieu.

Ce fait existant, j'ai donc raison de prétendre que le premier acte de la volonté de l'animal produit, avant tout déplacement, un soulagement pour les jambes de devant.

§. II.

## §. II.

*Second mouvement*

Cette premiere action ayant eu lieu, on voit entrer en contraction les muscles qui élèvent & portent en arriere l'une des deux épaules. Il n'est pas possible que l'épaule s'élève sans que le poids dont elle est chargée, lui soit ôté. Je conclus donc que cette opération soulage encore cette jambe. Pendant que ceci se passe à une épaule, nous ne voyons aucun mouvement à l'autre. Ne suis-je pas autorisé à dire que la jambe, du côté de laquelle ceci s'opere, est la seule soulagée.

## §. III.

*Troisieme mouvement.*

Enfin, nous appercevons, quoiqu'avec peine, une petite action dans les vertebres dorsales & lombaires; & la hanche, du côté où l'épaule a été enlevée, baisse considérablement: les articulations de toute cette jambe de derriere fléchissent un peu; mais rien ne quitte terre. L'autre hanche a donc un degré d'élévation considerable de plus que la premiere. Qui pourra donc contester que cette premiere est la plus chargée, puisqu'elle semble fléchir sous le poids.

*Observations sur les mouvements précédents.*

Plus le cheval veut mettre de vitesse dans son pas , plus aussi l'action de la tête & du col est considérable & vite : plus l'épaule est libre , & moins elle est chargée ; plus aussi son mouvement est apparent , & plus son élévation est sensible. Un cheval pris dans les épaules , ou fatigué dans ses membres , fera à peine appercevoir cette contraction de muscles. Si la hanche ne baïssoit pas , on pourroit affûrer qu'elle n'est pas chargée du poids : plus elle baisse , plus elle est chargée. Aussi dans un cheval sur les épaules , les jambes de derriere semblent agir tout d'une piece , & sans aucune flexion.

Tels sont les actes qui précèdent le déplacement de la premiere jambe.

## §. IV.

*De l'appui sur les jambes.*

Cette démonstration nous prouve que le poids est reporté sur le derriere ; que par conséquent le devant ne donne qu'un soutien qui empêche les chûtes. Je dis de plus que l'appui de toute la masse ne se peut faire que sur une jambe de derriere , & que cette jambe est celle du côté de la jambe de devant qui part la premiere,



## §. V.

*Ordre des motions des jambes.*

L'ordre dans lequel se meuvent les jambes, prouve ma proposition. Le cheval agissant à droite, la jambe droite de devant s'avance la première; la jambe gauche de derrière se porte ensuite en avant; la gauche de devant fait son mouvement; enfin, la droite de derrière quitte la dernière le terrain, & marche à son tour.

Dans l'action, nous remarquons que la répartition des poids change, dès qu'une jambe a fait sa fonction & qu'elle est posée. Il est certain que cette jambe là est plus chargée que celle qui est en l'air, parce que la masse tend à s'appuyer dessus en partie. Je dis en partie, parce que tout cheval qui se soutient, ne s'abandonne pas sur cette jambe lorsqu'elle tombe; mais par l'effort de ses reins, il la ménage & ne s'appesantir pas dessus. Ainsi dans la démarche, quoique les jambes soutiennent alternativement le devant, & que cela varie la quantité de leurs poids, cependant cela ne change rien à l'ordre établi; parce que l'allure est formée d'un nombre de pas entrelacés qui n'ont qu'une même formation. Le cheval prend indifféremment l'une ou l'autre jambe de derrière pour son plus grand appui; ainsi

il part également à droite & à gauche. Peu de chose le détermine, s'il est sain & net partout. S'il est douloureux dans quelque partie, qu'il n'ait pas une force ou une souplesse égale dans les deux côtés, il aimera de préférence à partir du côté où il est le plus vigoureux. On n'oubliera pas qu'il s'agit ici du cheval dans l'état de nature.

Tant que la jambe de derrière est chargée, le reste est léger; & elle n'est déchargée que par le mouvement qui lui est propre: donc, tant qu'elle n'a pas remué, les autres n'ont d'autre masse que celle qui leur est restée après les mouvements qui précèdent la marche. Mais cette jambe, en partant la dernière, se décharge sur sa voisine, qui à son tour devient point d'appui dans la formation du second pas. Les deux jambes de derrière deviennent donc alternativement le principal appui du cheval dans la continuité de l'allure. Cependant on doit en excepter le galop, dans lequel le cheval conserve l'appui qu'il a choisi, jusqu'à ce que quelque cause intervertisse l'ordre de sa progression.

Le mécanisme de ce rejet de poids d'une jambe sur l'autre, est intéressant; & comme il peut fournir de grandes lumières pour l'usage du cheval dans l'équitation, je vais donc ici la théorie du ressort, par laquelle on

jugera plus sûrement des actions des jambes de derriere. Car je prétends que l'action par laquelle ces jambes portent la machine en avant, comme l'a pensé M. de Buffon, & d'accord avec lui, le plus grand nombre des écuyers, est exécutée par la compression & l'extension du ressort qui existe dans les jambes de derriere; & par une suite de ce principe, je nie qu'il y ait aucune élasticité dans les jambes de devant.

Ceci doit servir à refuter le système de ceux qui, entendant mal l'expression *mettre le cheval sur ses quatre jambes*, croient que, pour exécuter leur principe, les deux jambes de devant, dans l'action, doivent porter la moitié de la masse : système démenti par la nature & par l'usage du cheval, que notre propre instinct & notre sûreté nous font désirer très léger du devant.

### A R T I C L E III.

*Application de la théorie du ressort à la jambe de derriere du cheval.*

**L**E ressort, en tant qu'il est machine, est de toute forme & de toute matiere. Ses propriétés essentielles sont, de changer de



forme & de position par la compression de quelque force étrangere , & de tendre à se remettre dans son état naturel dès que les causes n'agissent plus.

Pour notre commodité , nous considérons ici la machine sous la figure d'un angle formé par la réunion de deux branches. Assûrément la jambe postérieure du cheval nous offre bien l'idée d'un ressort , sur-tout son jarret. Les ligaments & les tendons qui affermissent ses articulations , les rendent très élastiques. Pénétrons dans le mécanisme du ressort , & cherchons des motifs de le comparer au jarret du cheval.

Nous distinguons dans le ressort angulaire , son sommet , sa résistance , & sa puissance. J'entends par sommet , le point où les deux branches se réunissent ; par résistance , l'objet inébranlable qui appuie le ressort ; par puissance , le poids qui est destiné à le comprimer,

Le jarret est proprement le ressort renfermé dans la jambe de derriere ; les autres os qui l'accompagnent sont destinés à d'autres usages , & cependant concourent à former les branches du ressort ; la compression est faite par le poids du corps ; la terre est l'appui ferme qui le soutient.

Le corps placé à l'opposite de la résistance du ressort , tend par son poids à rap-

procher ses deux extrémités. Nous voyons dans le cheval que, dès l'instant qu'une de ses jambes de derriere est chargée de la masse de son corps, toutes les articulations se fléchissent, & notamment le jarret.

L'action ou la force avec laquelle un ressort est comprimé, est la mesure de celle avec laquelle il se détend. Ceux qui observeront la flexion des membres du cheval, reconnoîtront, que plus il y a de lenteur dans le chargement, plus il y en a dans la détente.

La direction dans laquelle la masse charge le ressort, est la même que celle dans laquelle il se détend. C'est pour cela que dans les allures les plus vîtes du cheval, la jambe qui sert d'appui tombe obliquement sous le ventre : & quoique dans les grandes courses, nous voyons les quatre jambes étendues & fort éloignées du centre de gravité, cependant dans le mouvement de la foulée, les jambes de derriere sont sous le ventre ; sans cela il seroit impossible que le cheval pût avancer. Nous voyons aussi que tout cheval dont les hanches traînent, n'avance pas, & que son appui se fait loin du centre de gravité.

La résistance du ressort doit être inébranlable : si elle ne l'est pas, le ressort perd de son action, parcequ'il déplace dans le choc

une quantité plus ou moins grande de matière. Ainsi le cheval a moins de facilité à courir dans le sable que sur un terrain ferme.

Il n'est pas nécessaire que toute l'élasticité du ressort soit employée, ni qu'il soit toujours bandé : on peut aisément varier ses effets & ménager ses facultés. La pratique nous apprend qu'on peut asséoir plus ou moins les chevaux. Il y a des degrés dans la compression : le bon sens, l'intérêt, & la conservation de l'animal, exigent que nous ne la poussions pas à l'extrême.

Si le corps qui comprime un ressort, retombe sur ce ressort après la première réaction, certainement le ressort agira comme à la première fois.

Lorsque le cheval a pris son appui sur une jambe de derrière, & que cette jambe ayant fait son action, vient à se replacer dans la même direction, je dis que la masse venant encore à la charger, le ressort se trouve comprimé de nouveau, & l'allure se perpétue.

L'égalité qui regne entre la détente & la nouvelle compression d'un ressort, produit la communication mutuelle d'un mouvement uniforme : le cheval a une cadence réglée lorsque l'action de ses jambes de derrière & celle de sa masse sont égales à tous les pas.



Plusieurs ressorts égaux & rangés à côté les uns des autres , n'agissent pas plus , à force égale , qu'un seul. C'est aussi pourquoi dans la jambe de derrière du cheval , il n'y a qu'un seul ressort , qui est le jarret , les autres articulations ne pouvant d'elles-mêmes s'étendre , les muscles extenseurs étant destinés à cette fonction.

La disposition des articulations des jambes postérieures du cheval , nous présente des angles externes opposés ; & cela étoit nécessaire pour la flexion des os de ces membres les uns sur les autres. Nous répétons que le seul ressort de ces articulations est le jarret ; aussi est-il composé tout différemment des autres. Car dans les articulations ordinaires , il n'y a que deux têtes d'os ; ici , il y en a sept , rangés en deux couches. Comme leurs figures ne sont point régulières , je pense qu'ils admettent un certain espace entre eux , & un interstice rempli par des matières qui cedent plus aisément que ces osselets qui sont extrêmement durs. Le centre de la compression est donc vraiment le jarret , parcequ'il est le centre de l'action occasionnée par le poids du corps & par la réaction du terrain. Ces deux puissances opposées font refluer vers le centre toutes les particules de matière qu'elles pressent des deux côtés ; & ces matières tendent à dé-

truire tout le vuide qui pourroit s'y trouver. La matiere entassée à un certain point, ne peut plus être contenue dans des bornes si étroites; & elle cherche à se mettre à l'aise, & à regagner les endroits d'où elle avoit été déplacée imperceptiblement. C'est l'effet de cette opération qui oblige la jambe de derriere à quitter terre, parceque le ressort étant détendu par en haut, toute la réaction du terrain revient sur lui & le fait sauter.

La construction du jarret favorise toute cette théorie. Une multitude de tendons & de ligaments le fortifient, & retiennent dans un ordre & un arrangement forcé tous ces os du jarret, qui, ne pouvant s'échapper, en deviennent encore plus élastiques. Les deux couches des os du jarret représentent un trapeze dont le petit côté est dans le pli du jarret. Malgré leur dureté, leur compression n'est cependant pas infinie, à cause des parties molles & des vaisseaux qui les accompagnent: d'ailleurs les ligaments & les tendons ont une quantité de cohérence qui n'est pas invincible.

Il faut savoir que pendant la compression des os du jarret, il se passe à sa pointe une action toute différente; car le poids & l'effort de toute la masse tendent à écarter les deux branches de l'angle, & à détruire leur union. Ainsi il est avantageux, pour la con-



servation de cet organe , que la compression ne l'emporte pas sur la cohérence : il s'en suivroit une destruction du ressort. Si au contraire le poids est modéré, le ressort se débande avec vigueur , & chasse le corps en avant.

La disposition, ou plutôt la direction dans laquelle le jarret & toute la jambe reçoivent le poids , est la même que celle dans laquelle il est rejeté. Connoissant cette ligne , on fait le chemin que décrit le cheval : s'il pèse perpendiculairement sur le ressort , il sera chassé de même. Dans les allures rassemblées, trides & raccourcies , le mouvement se fait de bas en haut , parceque le ressort & toutes les articulations ne se déploient pas entier : mais dans les allures plus étendues , il y a encore le mouvement d'arriere en avant , produit par la tête du fémur qui pousse sa cavité dans cette direction. Ainsi le cheval décrit une parabole avec tout son corps, si l'allure est vive, ou seulement avec la partie déplacée lorsqu'il marche lentement.

Je crois avoir démontré que la jambe de derriere agit comme un ressort , & par là jouit de la faculté de pousser toute la masse en avant. Je vais à présent démontrer que la jambe de devant a des usages différents.



# ARTICLE IV.

*Les jambes de devant destinées uniquement à soutenir la masse.*

**S**'IL y avoit ressort dans les jambes de devant, le centre de l'action devroit se passer dans le genou, par l'espece d'analogie qui se trouveroit entre ses osselets & ceux du jarret. Mais je dis que les genoux ne sont pas élastiques comme les jarrets, par l'ordre différent qu'ils conservent: car ils ne pourroient être comprimés que d'une manière très égale, moyennant quoi il n'y auroit pas de déplacement de matière; & dans le choc, faute de déplacement, il n'y a pas de rétablissement.

Je suppose que par leur construction les genoux soient élastiques: pour comprimer un ressort, il faut une puissance; & nous avons observé que l'action qui précède tout mouvement d'une jambe, est la contraction des muscles de l'épaule, qui, en foulageant, ôtent le poids & la puissance; en ôtant la puissance, ils anéantissent la résistance: & par là il est évident que la propriété du ressort est détruite. De plus, admettons qu'une grande partie de la masse porte sur le devant:

qu'en arrive-t-il ? que les jambes fléchissent & succombent sous le poids , parcequ'étant dans une position droite , & n'ayant aucun angle fixé & arrêté par des ligaments , il y a un dérangement dans leur situation, qu'elles ne peuvent rétablir d'elles-mêmes , parcequ'elles n'ont pas la cohérence des jarrets. Cet ordre étant une fois détruit , la jambe de devant ne sert plus à rien tant qu'elle est dans cet état , tandis que le jarret se rétablit de lui-même.

La plus grande différence que je trouve dans ces deux organes , c'est que la compression du genou est toujours la plus grande dans la station ; celle du jarret , au contraire, est la moindre possible : & que de plus toutes les actions tendent à soulager le genou, & à charger les jarrets. Je crois donc être fondé à croire que les jambes de devant ne portent pas , dans l'action , un poids égal à celui des jambes de derriere , & à prétendre qu'elles ne peuvent pas rejeter le poids dont elles sont chargées , mais qu'il leur est ôté par d'autres organes.

Il n'y auroit aucune sûreté à l'animal à porter sur son devant ; car il détruiroit l'organisation de ses jambes , & feroit sans cesse des efforts pour se préserver des chûtes : cela est bien évident dans les descentes. D'ailleurs comment pourroit-il ne pas détruire le mou-

vement de ses épaules : toute leur attache consiste dans des muscles que le poids continuel sur les jambes de devant étendrait & relâcherait même avec douleur : ces muscles perdroient leur jeu & leur mobilité , & l'épaule serait fixe & sans aucune action.

Pour être entièrement convaincu de cette assertion , appelons l'art à notre secours , & voyons la différence des chevaux abandonnés sur leurs jambes de devant. Leurs épaules sont immobiles ; leurs jambes sont arquées ; leur masse est sans appui solide , & leur démarche lente , incertaine , traînante , & sans aucune vivacité. Ceux au contraire qui sont accoutumés à se servir de leurs jarrets , ont des épaules brillantes , la marche sûre & noble , & une cadence harmonieuse. Enfin nous voyons que la plus grande partie des chevaux qui ont du service , sont ruinés dans leurs jarrets , quelles qu'aient été les fonctions auxquelles ils ont été destinés ; tandis que les genoux ne sont presque jamais attaqués : preuve incontestable qu'ils ne sont point faits pour soutenir des efforts.

Les jambes de devant sont donc uniquement destinées à soutenir le corps lorsqu'il retombe : mais elles ne le soutiennent que tant qu'elles sont sans flexion ; comme une canne n'est un appui ferme , que dans sa situation droite.



## ARTICLE V.

*Direction de la ligne d'innixion des jambes  
du cheval en mouvement.*

L'EXAMEN du squelette , & même sa connoissance parfaite , font d'une grande utilité pour celui qui veut connoître le cheval : comment pourroit-il autrement juger de la bonne ou de la mauvaise attitude des jambes de l'animal ? Ce n'est pas seulement la description de la charpente animale, qu'il lui importe de savoir de mémoire ou autrement ; ses yeux doivent encore être exercés à juger les jambes d'après un examen réfléchi.

Le cheval varie presque fans cesse la position de ses jambes ; mais nous le supposons absolument en repos. S'il porte également sur les quatre jambes , toutes les superficies des os seront logées , & leur appui sera bien formé. Cet appui n'a lieu que dans un point très petit , parceque les os , à leur extrémité , sont convexes , concaves , irréguliers , très polis & glissants ; & la pression de toutes les parties des os est nécessaire , afin que la ligne d'innixion les traverse tous ; par là il se forme une colonne très ferme.

Il est bien rare que dans l'état naturel , le cheval se place ainsi sur ses quatre jambes : ordinairement il y en a quelqu'une dont la ligne d'innixion n'est point perpendiculaire. Si c'est un désordre dans l'harmonie de ces organes, qui occasionne ce défaut, il est souvent difficile d'y remédier : quelquefois le cheval par négligence se campe mal ; alors la jambe mal postée contribue peu au soutien du corps.

Lorsque le cheval est en mouvement , la jambe qui reste à terre reçoit une inclinaison ; en sorte qu'elle s'éloigne insensiblement de la perpendiculaire de son appui : elle perd alors de sa force de soutien ; & cela doit être. Dans le poser du pied , si elle retomboit avec cette obliquité , elle seroit mal placée ; parceque son appui ne se faisant pas dans la perpendiculaire , elle ne serviroit à rien , toutes les têtes des os étant déplacées. Aussi lorsque le cheval est abandonné & poussé en avant sans observation de principe, il court de grands risques. Dans une allure soutenue , le terrain qu'il embrasse est moindre ; ainsi il peut placer ses jambes dans une ligne perpendiculaire d'innixion. C'est donc là la règle certaine pour juger de l'état d'équilibre du cheval.

Les jambes de derriere ne peuvent pas être considérées de même , mais relativement



ment à la propriété du ressort que nous leur avons attribué. Nous savons que plus un corps est en équilibre sur un appui , moins sa pesanteur se fait sentir sur cet appui. Ainsi plus il y aura de masse hors la perpendiculaire tirée de la cavité cotiloïde à la base de la jambe , plus la jambe fera en force. L'expérience nous le prouve. Qu'un cheval soit bien rassemblé & poussé en avant : dans cette attitude certainement il sautera , ce qu'il ne fera pas si la jambe n'est pas placée obliquement sous le ventre.

Les jambes de derriere ne sont pas situées sur une ligne perpendiculaire ; la nature a mieux ménagé ses ressources. Ces jambes se rapprochent à mesure qu'elles sont éloignées de la hanche du cheval ; elles sont cambrées : la seule vue peut en convaincre. En sorte que par là l'animal a moins d'efforts à faire, moins d'espace à parcourir , pour rejeter la masse d'une jambe sur l'autre ; & de plus leur appui est plus près de la ligne de direction du cheval.

Le cheval , en marchant , dénote sa vigueur & son soutien naturel par une position de jambes telle que nous l'avons expliquée. S'il est las , ou que quelque membre lui fasse sentir de la douleur , il le dénotera en dérangeant son attitude : la pesanteur de la masse entraînera les jambes , & il ne cher-



chera point à les disposer comme elles sont dans son état de vigueur & de gaieté.

Je recommande sur toutes choses d'observer les bonnes natures de chevaux, & de bien sentir toutes leurs attitudes. Elles doivent passer dans le travail de l'artiste. Si tous les chevaux étoient bons, il auroit peu à faire. Le contraire se trouve. Et afin qu'il puisse donner une bonne attitude à un mauvais cheval, il est important qu'il sache au vrai les fonctions de tous ses membres, & les raisons que la nature lui fournit de préférer les belles situations d'un bon cheval.

Si l'on a conçu & bien senti les principes précédents, on pourra, je pense, sur-tout si on a de l'habitude, juger sainement du mécanisme d'un cheval qu'on voudroit examiner.

---

## A R T I C L E VI.

### *Des allures du cheval.*

**L**ES allures du cheval ont des propriétés différentes les unes des autres, & cependant se réunissent en quelques points.

Le pas est estimé lorsqu'il est soutenu, allongé, bien cadencé, & noble.

Le soutien de cette allure vient de la bonne attitude du cheval , & de l'emploi de ses jambes conformément aux loix de la nature, lorsqu'aucun accident n'en dérange le bon ordre , & que la construction de l'animal est bonne. Dans le pas soutenu , la position de la tête du cheval ne varie point ; il la conserve long-temps parceque ses forces sont ménagées.

Le pas est allongé lorsque le terrain qu'embrasse le cheval dans le déplacement de ses jambes est considérable. Il n'est allongé avec grace , & même avec sûreté pour l'animal , qu'autant que son soutien n'est pas détruit : & pour cela le compas formé par les jambes de devant ne sera point trop ouvert ; car l'animal se rappetisseroit , perdrait de sa noblesse & de son soutien : il ne gagne en longueur qu'aux dépens de son élévation.

Le pas doit de plus être cadencé , parceque chaque battue , en se faisant entendre à des distances égales, forme une suite de sons égaux. Par cette égalité on juge que les membres sont bien d'accord entre eux pour la force & pour la mobilité. Une cadence hardie est préférable à celle qui résultera d'un pied posé mollement. Tout cheval qui marche mollement dénote de la foiblesse.

L'attitude des jambes, la position du pied, la régularité des mouvements sont à obser-



ver avec un soin particulier par celui qui cherche un beau pas. A cette allure chaque jambe fait entendre très distinctement sa battue, ce qui forme quatre temps.

Le trot, qui est plus vîte, ne fait entendre que deux temps si l'animal est bon & si ses membres sont d'accord. Les courts intervalles qui se trouvent entre la posée des deux jambes diagonalement opposées, ne se font sentir qu'à l'œil : l'oreille ne sauroit les distinguer si le cheval est soutenu & égal dans son devant & dans son derriere.

On desire que le trot soit soutenu, allongé, hardi, cadencé, & brillant.

Le soutien n'existe que par la bonne position des jambes dans leur innixion, & dans l'observation constante des loix de l'équilibre.

Le trot allongé aux dépens de son soutien, est défordonné; & ces deux propriétés doivent se trouver réunies pour former une bonne allure.

Il est hardi, si chaque pied dans sa battue pose avec fermeté & sans tâtonner. Dans le cas où cela arriveroit, on peut penser que l'animal craint la réaction de la part du terrain, & que le contre-coup le fait souffrir.

Le trot est cadencé, quand les battues qui se font entendre consécutivement, sont également espacées.



Il est brillant lorsque les membres se déploient avec vigueur, que la battue est preste, & que les temps sont ferrés & vifs. Un trot lent & traînant vient de la désunion & du peu d'harmonie des membres : il est défectueux,

Dans le galop à quatre tems, le mouvement des jambes est le même qu'au pas. Cette allure est harmonieuse & pleine de graces. Les chevaux liants & nerveux tout à la fois, & sur-tout les chevaux de race qui savent se soutenir, ont cette belle allure ; elle n'est pas vite, mais les membres s'y déploient bien. Les quatre battues y sont également espacées ; & plus elles sont vives, plus l'air est brillant.

Le galop ordinaire est à trois temps. Les deux jambes, la gauche de devant & la droite de derriere, se font entendre à la fois. Les mêmes conditions s'observent dans ce galop & dans le précédent, à l'exception du quatrième temps.

Dans le galop à deux temps, on n'entend que deux battues ; les deux jambes diagonalement opposées tombent ensemble. Je préférerois ce dernier air de galop, parcequ'il tient plus de la nature du saut, qu'il marque plus de liberté, d'aisance, de légèreté & de nerf dans le cheval, & qu'il paroît le plus propre à produire de la vitesse.

Dans ce galop , la détente du ressort est plus vive & plus preste : les deux jambes de derriere sont moins éloignées l'une de l'autre ; & le cheval est plus long-temps enlevé que dans les autres airs de galop, puisque les jambes partent toutes dans un espace de temps moindre que dans le galop à quatre temps.

Si le cheval , à cet air , traîne les hanches, & ne ramene pas les jambes de derriere près de la ligne du centre de gravité , son galop est découfu ; on entend deux battues trop éloignées l'une de l'autre , & mollement frappées : l'animal est sans ame. Mais si ses jambes agissent bien , ce galop sera tride & brillant. Plus les deux battues seront ferrées, plus il y aura de fierté dans la marche du cheval.

#### *Observation sur les allures.*

Dans les deux allures les plus lentes , le pas & le trot , le cheval ne quitte pas terre de ses quatre jambes à la fois , & il a toujours sur le terrain une de ses jambes de derriere. Cependant un auteur célèbre prétend qu'il y a un instant où aucune jambe de derriere ne pose à terre. Cela est mal vu : car si cela étoit , il n'y auroit aucune différence du trot & du galop. Or il est constant qu'il y en a une considérable ; & c'est une fausse



observation de la part de cet auteur , qui apparemment n'a vu que des chevaux sur les épaules , ou qui ne connoît pas au juste le mécanisme des actions du cheval.

Dans le galop , le cheval perd terre , il est un instant en l'air ; & la même jambe continue toujours la fonction d'appui & de ressort , tant que le cheval est uni à la même main. Le cheval commence sa progression par le pas ; il se met ensuite au trot ou au galop , selon qu'on le presse : mais il ne peut partir vivement & prestement au premier ébranlement : c'est une chose d'expérience. Celui qui est lent à rassembler ses forces pour partir au galop , est foible ; celui qui part aisément , nettement & sans précipitation du pas au galop , est au contraire vigoureux.





## CHAPITRE II.

*De la conformation du cheval, démontrée par l'usage de ses membres.*

**E**N VAIN a-t-on voulu assujettir à des regles fixes & invariables les belles proportions du cheval ; envain les a-t-on circonscrites dans des bornes arbitrairement posées : la nature , quoique constante , ne fait rien qui se ressemble également ; ainsi on chercheroit inutilement deux chevaux semblables : ce n'est donc pas avec la regle & le compas à la main , que l'on peut se flatter d'acheter de bons chevaux. L'examen raisonné des membres de l'animal , & la connoissance des proportions mécaniques qu'exigent leurs opérations , sont les seules regles à prescrire : c'est à la justesse du tact , à l'habitude instruite de l'acheteur , qu'il appartient de comparer tous les membres , & d'en juger le résultat.

Aucun de ceux qui ont traité jusqu'à présent de la connoissance des chevaux , n'a envisagé l'animal mécaniquement ; tous n'ont donné que des notions obscures , fruit de leur pratique, plutôt que de leurs connoissances physiques. Considérons l'usage des mem-

bres , en mécaniciens : les loix de la mécanique nous donneront des principes généraux d'une grande utilité dans le choix des chevaux.

Tout le monde fait que la taille des chevaux varie autant que les individus. Les mêmes proportions se trouvent ou peuvent se trouver dans un grand & dans un petit cheval. Comme il faut cependant choisir une nature qui puisse nous servir de modele , je crois que nous devons considérer le beau cheval de guerre comme celui qui peut remplir nos vues. La préférence que je lui donne , vient de ce qu'il doit avoir les trois allures naturelles les meilleures possibles , afin qu'il puisse servir utilement l'officier qui le monte. Les autres chevaux , destinés à des usages moins universels , ont une allure différente & d'adoption , qui résulte aussi de quelques variétés dans la conformation. Je parlerai donc en général du cheval d'escadron : c'est lui que je propose comme devant être le plus accompli dans ses mouvements naturels.

Le corsage du cheval bien proportionné , est d'un cinquième plus long qu'il n'est élevé (\*). Ainsi il ne pourra être considéré comme formant une figure parfaitement quarrée ; mais bien comme un quarré long.

(\*) Je suis en cela de l'avis de M. la Fosse.

Je partage ce quarré long en trois quarrés parfaits, ce qui me donnera une longueur de corps moyenne entre un corsage trop long & un corsage trop court. Le premier quarré contient les épaules , & est terminé par une perpendiculaire abaissée de l'extrémité inférieure du garot. Le tronc sera enfermé par cette ligne , & par une autre perpendiculaire abaissée à la dernière des côtes : c'est assez la proportion ordinaire. Cependant il y en a qui , sans être conformes à cette règle , ne sont ni moins belles ni moins bonnes ; mais celle-ci semble produire les plus beaux effets.

Quant aux proportions particulieres des autres membres , il est impossible de se fixer à aucune , parceque les bons chevaux sont si différenciés , que si l'on vouloit les réduire à une seule classe , on feroit bien souvent trompé. Il faut donc chercher le détail de chaque partie , connoître le rôle qu'elle joue dans la motion de l'animal ; ensuite laisser à l'écuyer le soin d'en former un total convenable à ses desseins. Je ne puis comprendre les raisons qu'on a d'adopter une tournure de cheval , & de fixer d'après elle les règles de la bonne proportion.



## §. I.

*De la tête & de ses différentes parties.*

Il est fort différent pour les mouvements de l'animal, que des organes extérieurs qui ornent sa tête soient, espacés & situés d'après un certain ordre fixe & constant; pourvu que ces organes soient bien constitués, & que leurs fonctions se remplissent bien, leur beauté ou leur l'aideur importe peu : c'est une affaire de convention. Telle tête est belle à Paris, qui à Naples fera très laide. Il n'en est pas de même de son volume.

Une tête trop considérable par rapport à la force des muscles destinés à la mouvoir, a une tendance continuelle à tomber, & se soutient difficilement : défaut bien contraire à l'action première de l'animal qui se dispose à marcher. L'excessif poids de la tête rend le cheval lourd dans sa démarche; ses jambes de devant en sont fatiguées; & il est peu en état de former l'équilibre artificiel de l'équitation.

Une tête trop petite seroit plus avantageuse pour faciliter les bons mouvements de l'animal. Le seul défaut qu'elle auroit, ne seroit que contre les règles du goût. Certainement sa légèreté la feroit rechercher sans le préjugé des proportions. Le seul rap-

port utile à considérer est celui de l'encolure & de la tête : une petite tête , & un gros col, feroient d'une bonne proportion sans être belle : une grosse tête , & une encolure mince, feroient ridicules & de mauvaise conformation.

Une tête courte & grosse est désagréable à voir , & peut ne pas nuire à l'harmonie des mouvements. Une tête longue , si elle est légère , ne nuit qu'aux yeux du spectateur.

Pour peu que l'on connoisse l'ostéologie du cheval , on verra qu'il est impossible que, dans la bonne construction de la tête & du col , la tête tombe perpendiculairement , & que l'on puisse abaisser une perpendiculaire du front au bout du nez. Cette ligne ne peut être qu'oblique ; j'en appelle à l'inspection du squelette. Il ne feroit pas à désirer que l'animal fût construit comme on l'a prétendu. Comment auroit-il été possible de perfectionner ses actions par l'art , si la nature nous avoit refusé le premier moyen , l'attitude oblique de la tête sur l'encolure ? Je fais que quelques chevaux ont cette direction perpendiculaire , mais c'est un défaut nuisible à l'art ; & elle ne part point de l'attache de la première vertèbre avec la tête , parcequ'elle est toujours la même , mais de l'attache de la première vertèbre avec la se-



conde nommée *axis*. Celle-ci est quelquefois plus haute que dans la belle conformation ; c'est ce qui donne l'attitude de la tête encapuchonnée. D'autres fois elle est plus basse , & cela force le cheval de porter au vent : du moins c'en est une cause naturelle ; car dans le travail , ce défaut , lorsqu'il arrive , provient d'ailleurs.

Le front un peu arrondi me semble le mieux fait ; les viscères du cerveau y ont un espace suffisant pour se loger ; & ils peuvent alors être dans la proportion requise par la nature. On a remarqué que les chevaux dont le front étoit plat , étoient quinteux.

La grandeur ou la petitesse des yeux n'est pas une raison d'exclusion , si d'ailleurs ils sont bons. Il faut être anatomiste pour les bien examiner. Je dirai seulement ici , que souvent un œil paroît bon , & cependant est sujet à des maux fâcheux. On aura soin , en le visitant , d'observer que les paupières se joignent bien si elles sont fermées ; quel-qu'intervalle entre elles , ou quelques rides qu'on y remarqueroit , feroient de mauvais signes. On verra si les yeux sont bien unis , & si l'on ne voit pas dessus quelques filets de mucosité , ce qui prouveroit une mauvaise vue. Il est bon aussi de faire attention si la paupière inférieure est mince & collée sur l'os , & si cet os est enfoncé ; cela dé-



figneroit un œil dépourvu de nourriture & sujet aux incommodités.

Les naseaux ne font rien aux mouvements : qu'ils soient larges ou petits , cela est peu important pour nous.

Quoique la bonté de la bouche du cheval dépende moins de la construction de cet organe , que de bien d'autres causes , il est cependant utile de ne pas négliger sa forme ; c'est quelquefois un accessoire dont on peut tirer bon parti. Une bouche trop fendue est difficile à emboucher ; la gourmette remonte toujours , & les plus grands soins suffisent à peine pour la faire tenir en son lieu. Une petite bouche est plus commode. Le milieu est désirable entre ces deux extrêmes.

Les barres font l'organe immédiat sur lequel l'homme travaille. Avec le temps & de bonnes leçons on peut donner de l'appui à toutes sortes de bouches. Mais celles qui sont bien construites sont plus traitables. Les barres font l'os de la mâchoire inférieure dans l'endroit où elle est dépourvue de dents. Elles sont couvertes du périoste & du prolongement des gencives. Il y a peu de sensibilité dans la partie charnue. L'expérience nous prouve que les chevaux dont la barre est recouverte avec trop d'épaisseur , sont durs à la main ; du moins à ne considérer pour rien dans ce cas , ce que l'équilibre & la souplesse

fournissent à son obéissance. La raison en est que le mors ne peut exciter de sensation au périoste qui par lui-même est si sensible. Les barres peu recouvertes ont une qualité contraire : le mors pressant sans cesse le périoste, l'affecte douloureusement. La rondeur de l'os, ainsi que son tranchant trop considérable, sont des vices de conformation qui tendent à produire ces deux effets.

Je crois donc qu'il est à propos de chercher des barres bien faites, & qui ne soient ni trop rondes ni trop tranchantes. Le mors pourra occasionner avec le secours de la main de l'homme une pression indifférente, mais susceptible d'occasionner du plaisir ou de la douleur au cheval.

La langue trop épaisse déborde les barres & intercepte toute l'action du mors. C'est un défaut considérable, & il est à souhaiter que cet inconvénient ne subsiste point dans un cheval destiné à être dressé à fond. La langue petite & mince laisse tout l'usage du mors.

La barbe est formée par la partie postérieure des os de la mâchoire inférieure : elle est recouverte d'une peau & de très peu de chair. Si elle est sèche, elle est facile à lacérer, & les gourmettes ordinaires la blessent ; mais il est possible d'approprier une gourmette convenable à cette sensibilité. Si la barbe étoit ronde & charnue, l'animal seroit



peu affecté de la pression de la gourmette , & elle rouleroit toujours ; ce qui nuiroit à la fixité de l'appui.

Les levres minces sont les plus avantageuses, parce qu'elles ne couvrent pas les barres & ne font pas un obstacle à sa pression.

Il est utile de connoître exactement la forme de la ganache : car on ne peut comparer sans avoir déjà long-temps observé. Une ganache ferrée est un grand obstacle à la belle attitude de la tête du cheval. La partie supérieure de son gosier se place dans le canal qui sépare les deux os de la mâchoire ; plus il est évidé, plus le cheval est aisé à placer, L'animal se fatigue lorsqu'il y a défaut d'ouverture : D'ailleurs que la ganache soit grosse , charnue , &c. c'est un petit défaut pour l'équitation : cependant la masse trop forte augmente le poids de la tête.

## §. II.

### *De l'encolure.*

L'encolure est le bras supérieur d'un levier , qui , comme nous l'avons dit , enlève par son jeu le poids du devant du cheval. L'encolure longue fera donc la meilleure , la longueur d'un bras de levier donnant de la valeur à sa puissance. Elle ne sera point trop épaisse , parce qu'elle feroit un  
poids



poids très lourd à porter pour les jambes , & que le cheval la soutiendrait plus difficilement. Si au contraire elle est mince & bien effilée , mais cependant en proportion avec la tête , elle fera légère , & son action tendra toujours à soulager le devant. L'encolure peut être ferme quoique mince : les muscles dépouillés de graisse sont plus fermes & plus légers , que lorsqu'ils sont enveloppés de cette matiere.

Il est à souhaiter que l'encolure parte bien du garot en s'élevant & en s'arrondissant un peu en montant , sans cependant être rouée , ce qui est une forme aussi peu estimée aujourd'hui , qu'elle étoit recherchée des anciens. Dans l'encolure rouée , la tête ne se porte point en arriere , & , sans cette action , le cheval ne peut se grandir & enlever le devant. L'encolure ainsi élevée naturellement est toujours prête à ébranler l'animal , & favorise sa progression ; car dans notre travail nous cherchons à placer la tête , de sorte que de l'oreille du cheval on puisse abaisser une perpendiculaire à la pince du pied qui est posé. Si cette attitude est naturelle , c'est une grande peine de moins.

L'encolure de cerf est celle qui , dans sa partie antérieure & inférieure , fait observer une saillie considérable , & à la partie postérieure , au-dessus du garot , un espece d'enfonce-

ment. Tout cheval construit ainsi est léger du devant, mais sans appui : & on a bien de la peine à le dresser, parceque l'encolure n'appuie pas sur le garot, & que les vertèbres, ne se touchant point dans toutes leurs surfaces, ne peuvent se soutenir les unes les autres; l'action du levier est interrompue : aussi ces fortes de chevaux ne sont bons qu'à courir.

L'encolure courte n'a pas un jeu assez étendu; elle enlève difficilement le devant; elle est ordinairement grosse, & est d'un poids considérable pour les jambes de devant.

Enfin on se rappellera qu'il est bon d'examiner si les formes des deux côtés de l'encolure se correspondent bien. Les muscles qui la composent, produisent des gonflements & des cavités. Si elles n'étoient pas pareilles des deux côtés, le col ne se plieroit pas également à droite comme à gauche. On ne trouve que trop de chevaux sujets à cette irrégularité.

§. III.

*Du garot.*

Un beau garot paroît uni au col & en être un prolongement; il est bien ressorti, peu de chair le recouvre; il surmonte de beaucoup l'angle supérieur de l'omoplate; enfin

il s'étend fort avant sur le dos. J'ai toujours observé que les chevaux qui ont de la légèreté, ont un garot très long. On se souvient que son extrémité inférieure est l'appui du levier que nous avons imaginé. Il est hors de doute que si cet appui avoisine le centre de gravité du cheval, le poids qu'il supportera sera plus aisé à enlever. J'ai vu aussi que ce point étoit à-peu-près le milieu du corps dans les chevaux de qualité : cependant cela n'est pas général ; mais j'augurerai toujours bien d'un cheval qui a cette proportion.

#### §. IV.

##### *Du poitrail.*

Le poitrail doit être assez large pour contenir des viscères bien constitués, & pas assez pour former un volume trop considérable pour les jambes de devant ; cela augmenteroit la difficulté de l'enlever du devant ; & il ne s'accompliroit que par l'effet d'un bon rein & de bonnes hanches.

#### §. V.

##### *Des épaules.*

L'épaule est une des parties de l'animal qu'il est le plus important de connoître. L'épaule, comme on doit le savoir, est compo-



fée de l'omoplate, dont le jeu est toujours accompagné de celui de l'humeurs qui lui est uni.

L'omoplate ne doit pas être trop longue ni trop volumineuse. Trop longue, son attache avec l'humerus feroit très basse, & ses mouvements feroient plus lents : d'ailleurs le volume trop considérable de cet os chargeroit les jambes de devant. Elle ne doit pas non plus être courte ; son mouvement feroit borné. Trop étroite, elle donneroit trop peu d'attache aux muscles qui la meuvent : trop grosse, elle feroit lourde & difficile à mouvoir par des muscles médiocres.

L'omoplate trop ferrée contre la poitrine ne peut se porter aisément en avant : ses muscles sont trop courts & trop comprimés.

Il est donc utile pour la bonne progression & pour l'accomplissement de tous les mouvements naturels, que l'omoplate ne soit point trop ferrée, que son volume soit médiocre, ses actions faciles & libres, & ses muscles médiocrement gros. Il en est de même de l'humerus ; s'il est trop ferré contre la poitrine, son jeu est gêné, & il ne fait qu'une partie des actes que son attache lui permet. Cet os ne fera point trop court si l'on veut des mouvements bien développés : plus les côtés d'un triangle sont grands, plus l'ouverture peut en être évasée. L'humerus & l'omo-

plate font un compas dont le centre du mouvement est dans l'articulation : si le compas est bien proportionné & que les forces motrices, les muscles, soient dans un bon rapport pour la grosseur & la longueur, il en résultera d'excellentes actions.

Le poids des épaules est considérable si elles sont fort charnues ; mais le vrai rapport de leur pesanteur est celui qu'elles ont avec la force des reins & des hanches. Des épaules très étoffées seront légères relativement au derrière, si celui-ci a une force de beaucoup supérieure.

Les mouvements bornés des épaules nuisent à la progression & à la souplesse de l'animal : elles le ruinent bientôt, & finissent par être immobiles & devenir un poids qui ne sert qu'à atterrer le cheval.

Le cheval dont l'articulation de l'humerus & de l'omoplate est haute & avancée, se déploie plus aisément, & pèse moins dans son devant. Cette disposition facilite la marche ; car le haut du col étant porté en arrière, l'articulation faille davantage ; & elle est plus à portée d'entamer le chemin. Dans un cheval bien léger, l'articulation est telle qu'une perpendiculaire tirée du bout du nez du cheval, la rencontre à sa partie la plus antérieure.

## §. VI.

*Du coude.*

Le coude trop ferré semble gêner le mouvement de rotation de l'humerus sur l'omoplate ; & effectivement cela doit être : cependant c'est un défaut aisé à corriger , & le mouvement se perfectionne , si le vice n'est pas trop grand. Alors il arrive que le pied & la jambe du cheval sont fort en dehors , & le cheval est plus ouvert à la partie inférieure de ses jambes qu'à leur partie supérieure ; & c'est le contraire dans la belle nature. Le coude trop détaché des côtes est un défaut de moindre conséquence , & plus aisé à détruire. Cherchons un juste milieu. L'inspection raisonnée de la nature formera notre coup-d'œil.

## §. VII.

*Des bras.*

Le bras trop court a des mouvements trop raccourcis ; un arc petit est moindre qu'un grand lorsqu'il est ouvert. Le bras trop mince fournit des muscles foibles & grêles pour les actions du genou. Le bras long & charnu , annonce la force & de grandes actions.



## §. VIII.

*Du genou.*

Le genou trop gros est lourd ; il diminue la sûreté de la jambe du cheval. Trop petit , il ne donne pas un appui naturel & commode au cheval : le genou construit ainsi forme la jambe de veau , jambe qui n'est jamais dans un bon à-plomb , & dont les actions sont défectueuses. Le genou bien fait est peu rond à sa partie intérieure , peu saillant vu latéralement , & sec de tous les côtés, enforte que l'on n'apperçoive rien de défectueux. Les genoux en avant ôtent de l'appui au cheval : son poids contribue à les faire fléchir. Si les genoux sont trop approchés , ils sortent encore de la ligne d'appui convenable. On doit donc chercher la construction dans laquelle le canon soutienne le plus perpendiculairement possible les os du genou.

## §. IX.

*Du canon.*

La nature a diminué le volume des os à mesure qu'ils approchent de la base du corps ; elle a suppléé à cette qualité par leur peu de longueur : ceci nous prouve qu'un canon trop long annonce de la foiblesse & présente

un appui chancelant ; s'il est court au contraire , il fera ferme & soutiendra bien le poids du corps. Le canon mince est léger ; mais si l'os n'est pas très compact & bien formé , il est foible & fragile. Si cet os est gros , il est lourd. La bonté des jambes vient plus de leur position & de l'état d'équilibre , que de toute autre chose. Car à l'aspect , elles sont bien minces en comparaison de toute la masse. Ainsi la nature nous indique que nous ne dresserons le cheval que par l'équilibre. Le canon doit être uni sans aucun sur-os.

Le tendon fort désigne une quantité de fibres musculaires , & par conséquent de grandes forces motrices : bien détaché , il augmente la force des muscles par leur éloignement du centre du mouvement. Un tendon mince & collé à l'os , est une preuve de foiblesse. Le tendon contribue à la beauté de la jambe s'il est bien égal & s'il n'est pas failli au-dessous du genou : il fera net & sans grosseurs quelconques , elles lui feroient étrangères & borneroient son jeu.

## §. X.

### *Du boulet.*

L'articulation du boulet est foible par elle-même & par la situation des os qui la forment ; car tout l'effort de la jambe se fait sur

le tendon, les os étant placés obliquement les uns sur les autres. Le travail continuel de cette partie la rend très susceptible de fatigue. Dans l'extension & la flexion, le boulet est toujours en mouvement. On desire qu'il soit sec, que tous les tendons en soient forts & bien apparents, que la tête du canon ne soit pas mince, & qu'il soit disposé de maniere à donner un appui naturel à l'os du canon.

Des boulets fatigués se reconnoissent à bien des marques, & les causes en sont multipliées. La plus commune est une forte extension dans les ligaments, & un épanchement de la synovie qui produit des tares que l'on ne négligera pas dans les commencements, si l'on veut éviter la claudication du cheval.

Un boulet foible peut servir si le reste de la jambe est bon; mais il est toujours plus prudent de s'attacher à des chevaux dont les articulations soient dans l'état de la belle nature.

## §. XI.

### *Du paturon.*

Le paturon est gros ou menu, court ou long. Son volume doit être proportionné à la jambe: trop gros, il est plus solide, mais il est très lourd; trop mince & trop



long, il est si flexible qu'il semble perdre toute solidité: le juste milieu est assez rare. Plus il long, plus la réaction de l'animal sur l'homme perd de sa dureté.

## § XII.

### *De la couronne.*

Elle doit accompagner la rondeur du pied sans le déborder. Trop élevée, elle dénoteroit quelque vice particulier à elle, ou la sécheresse du sabot.

## §. XIII.

### *Du pied.*

Le pied est la base du corps: c'est son appui sur le terrain. Il est plus important qu'on ne pense de bien le connoître, de savoir l'entretenir dans son état de bonté, & de lui approprier un fer qui le conserve, en augmentant la beauté de sa forme. Du bon ou du mauvais état du pied résulte souvent tout l'usage du cheval. Nous allons rendre compte de l'état dans lequel il doit être pour donner à l'animal une allure sûre & ferme.

La nature n'a rien fait d'inutile dans la formation des corps organisés: il n'y auroit donc aucune superfluité dans le pied, si nous nous soumettions aux loix de la na-

ture. Mais en admettant le cheval dans notre société, il a fallu remédier aux vices qu'occasionne le commerce. Le pavé de nos villes auroit bientôt usé la corne si nous ne la revêtions de fer. Mais ce fer ne doit pas s'appliquer arbitrairement : la construction du pied prescrit des règles au Maréchal qui ordonne sa ferrure. Tous les livres parlent de la ferrure ; tous traitent des maux du pied & des remèdes convenables : aucun, sans comparaison quelconque, n'a mieux connu le pied & son vrai traitement, que M. de la Fosse. Nous lui devons une méthode de ferrer que tout homme de cheval adoptera s'il la connoît. Elle prévient bien des maux, & garantit d'un plus grand nombre.

Le pied est enveloppé par le sabot ; le sabot est d'une substance pareille à celle de nos ongles & à la corne du bœuf. Les parties qu'elle contient, sont la chair cannelée, des os, des tendons & des vaisseaux qui ne sont point à l'aise dans un sabot trop petit & trop plat. Le pied doit donc être extérieurement haut & petit ; car s'il est trop gros, il fait un volume trop lourd, il embarrasse la démarche du cheval & fatigue la jambe. Les parties contenues ne doivent pas être comprimées ; leurs fonctions se rempliroient mal, & il s'enfuivroit de la douleur.

Le fabot se divise en pince & en deux quartiers. Ces trois parties s'arrondiront également, afin que rien dans le pied ne soit comprimé. La corne fera épaisse pour soutenir le choc des corps étrangers, & amortir leur action. Elle fera douce & liante, afin qu'elle n'éclate pas dans les heurts, & que les parties internes ne soient pas exposées à l'air par quelque fente.

Les talons sont la partie postérieure du pied ; ils posent sur la fourchette & s'unifient aux quartiers par les arcs-boutants. Leur composition est à-peu-près la même que celle du fabot ; ils sont plus mous & d'un tissu moins ferré. S'ils sont durs & trop rapprochés, ils compriment les tendons qui posent sur la fourchette, & arrêtent leur jeu : s'ils sont bien ouverts, relevés & gros, ils les mettent à l'aise. Ces talons sont appuyés sur la fourchette, comme tout le reste du pied est borné par la sole. La fourchette est spongieuse, épaisse, un peu humide, & impénétrable lorsqu'elle n'est pas amincie par le boutoir. La sole de corne a les mêmes propriétés.

La mauvaise coutume de parer le pied détruit tous ces avantages naturels ; & il en résulte que le pied étant creusé, le poids du corps est soutenu par les quartiers, & tend toujours à enfoncer le léger obstacle qui sé-



pare la terre , des parties contenues du pied. Les os , & sur-tout les tendons , sont suspendus sans appui , & sont rapprocher les quartiers qui , à leur tour , gênent les tendons & les vaisseaux. Si on évitoit au contraire de toucher au dedans du pied , toutes les parties internes poseroient à terre , & ne seroient pas sans cesse tiraillées : la fourchette étant assez molle , résisteroit à la réaction , & préserveroit les tendons de toute répercussion ; l'animal seroit ferme & se soutiendrait par-tout. C'est le vœu de la nature : pourquoi la priver des secours qu'elle s'est appropriés ? Loin de les conserver, nous chargeons encore les pieds des chevaux de fers lourds , glissants , & presque toujours si peu conformes au contour du pied , que nous le forçons de se placer dans une attitude qui le contraint. J'exhorte à lire , à étudier , & à bien mettre en pratique , les conseils que donne à ce sujet *M. de la Fosse*. Il n'est pas de mon objet d'entrer dans plus de détails sur le pied : c'est dans le livre de cet homme savant , que l'on doit aller s'instruire.

Nous nous contenterons de dire que pour le choix des pieds , il est important qu'ils soient bien faits , réguliers & petits. Jamais un grand pied n'a affermi la marche de l'animal : tout étant en équi-

libre, des épingles bien disposées le soutiendroient.

*Réflexions sur les jambes.*

Les jambes du cheval sont tantôt des appuis qui soutiennent & qui étayent toute la masse; tantôt elles sont un poids à transporter. Dans le premier cas, il faudroit que l'appui fût considérable; dans le second, que le poids fût léger. C'est à l'écuyer à chercher une proportion qui participe de ces deux propriétés. Il s'attachera à trouver des jambes dont les muscles soient assez forts pour les os, & des os durs, compactes & bien conformés. La grosseur des jambes est un défaut, loin d'être un mérite; & leur finesse est souvent une cause de foiblesse.

§. XIV.

*Du dos & des reins.*

Le dos & les reins doivent être aussi hauts vers le garot que vers la croupe, droits & sans aucune inflexion sensible: car une verge droite a plus de force qu'une verge pliée & courbée. Comme cette partie du levier réunit les deux extrémités du cheval, elle a besoin d'une grande force, & sa force consiste dans la grosseur & l'union de toutes les parties qui la composent. La force des ligaments & leur

peu de longueur, ainsi que l'épaisseur des muscles, augmentent la vigueur des reins. La flexibilité doit s'accorder avec la force; & il est assez rare de trouver ces deux qualités réunies. On demande que les reins soient larges, bien arrondis, très bien faits, & très bien proportionnés.

Des reins longs rendent cette partie du levier trop flexible; & comme elle est sujette à une réaction continuelle, son jeu se ralentit aisément si elle est longue. Il est vrai que le mouvement est plus doux pour le cavalier, parceque plus il y a de parties à déplacer, moins il lui reste d'action & de secousses à effuyer. D'ailleurs les reins longs rendent l'allure du cheval moins hardie & moins ferme. Le cheval court de reins est plus dur, plus vif, plus fort, & d'un plus long usage. La bonté des reins fait presque toujours le bon cheval; & pour les connoître il faut le monter. Souvent la belle conformation est démentie par les mauvaises qualités.

## §. XV.

### *Des côtes.*

Un cheval qui a la côte ronde, a ordinairement un bon tempérament. Les viscères qui sont contenus dans des cavités spacieuses & grandes, sont plus à leur aise, prennent



un bon accroissement, & fournissent par-là avec facilité aux fonctions vitales. Celui au contraire dont les côtes sont plates, doit avoir les parties internes moins bien constituées; il est moins vigoureux, a moins d'haleine, & nage plus difficilement. Il résulte d'ailleurs, de ces deux conformations, des effets contraires pour l'homme : la côte ronde présente plus de difficultés pour l'enfourchure; le cheval plat s'y prête plus facilement.

#### §. XVI.

##### *Du ventre.*

Le ventre trop gros fait un grand poids dans l'animal; de plus, il empêche que ses muscles n'agissent avec force, & que ses jambes de derriere ne se portent sous le point central. Le ventre retroussé dénote un mauvais tempérament, & des intestins peu considérables : il s'ensuit que le cheval prenant une petite quantité de nourriture, n'en conserve que peu, & qu'il ne résiste pas à de longues fatigues. Dans ces sortes d'animaux, les muscles du bas-ventre sont souvent minces & petits, & leurs fonctions s'en ressentent. Le ventre bien fait est celui qui ne tombe point plus bas que le dessous des côtes, & qui ne faille pas plus qu'elles sur les côtés.

Le flanc bien arrondi, fans creux, & uni, est très rare. Bien peu de chevaux sont dans cet état. Il dénote une bonne disposition entre la graisse & la maigreur. Ces chevaux sont ordinairement d'un bon entretien.

## §. XVII.

### *De la croupe.*

La croupe s'étend depuis les reins jusqu'au haut de la queue ; elle est principalement formée par les os des iles. La largeur ou la distance de la partie la plus supérieure de ces os, indique pour l'ordinaire de la vigueur. Un cheval dont la croupe est étroite, a peu de solidité, tant parceque les visceres sont mal logés, que par la ténuité des muscles. La croupe avalée des chevaux d'Espagne ne nuit pas à leur bonté. On préférera toujours une croupe bien charnue & bien construite, à moins que l'on ne soit dédommagé par des ressorts très élastiques. Plus la croupe est large, vue de profil, plus l'animal a de ressorts. La raison en est facile à comprendre : l'ouverture des angles formés par les os des cuisses, étant très grande, prête une extension & un écartement considérable aux branches formées par les os fémurs, du bassin, &c.

La croupe est dans la hauteur convena-  
*Livre II. I. Part.* L

ble au mécanisme le meilleur du cheval, lorsqu'elle est de niveau avec le bas du garot. Si elle est trop haute, l'action continuelle du cheval le précipite sur les épaules & l'atterre; l'animal a de plus grands efforts à faire pour former l'équilibre de l'équitation, & son allure n'est jamais si légère: le cavalier même éprouve du désagrément de cette structure. On voit peu de chevaux dont la croupe soit trop basse: ceux qui sont construits ainsi, sont légers, faciles à asséoir; mais les ressorts étant composés de branches trop courtes, n'ont pas un grand jeu. Il est à propos, dans cette partie comme dans les autres, de choisir un milieu qui renferme les bonnes qualités.

#### §. XVIII.

##### *Des cuisses.*

Les cuisses sont formées par le fémur qui est attaché fortement aux os du bassin. Il est à souhaiter que la cuisse soit large, charnue & composée de muscles très forts & bien élastiques. Dans l'homme, le fémur est le plus long des os: dans le cheval, il n'en est pas ainsi; mais il est très gros & assez court. S'il est long, il ouvrira avec le bassin un angle considérable, & aura beaucoup de jeu. La fesse doit être bien ar-



rondie & charnue , sur - tout dans le dedans de la cuisse.

### §. XIX.

#### *Des jambes de derriere.*

La premiere partie est ce qu'on appelloit improprement la cuisse : elle doit être plutôt courte que longue. L'os a plus de solidité , & l'action est plus vive. Elle est charnue & large dans le bon cheval. On y distingue tous les muscles lorsque le travail les a bien détachés. Le grasset sera attaché fortement & de maniere à éviter tout déplacement.

### §. XX.

#### *Des jarrets.*

Tout connoisseur , ou prétendu tel , s'attache à bien connoître les jarrets d'un cheval & à les choisir bons. On a raison assurément. Mais il est malheureux que souvent les bons jarrets que l'on a choisis deviennent bientôt mauvais ; car la construction de l'organe ne suffit pas pour son bon emploi , si l'homme ne donne à l'animal une disposition dans laquelle les membres soient foulagés , même en travaillant beaucoup.

Le jarret est composé de plusieurs os, de cartilages, de tendons & de vaisseaux ; mais

il ne s'y trouve aucun muscle. Toutes ces parties saines & bien conformées ne laissent aucun interstice , & alors le jarret est sec & bien évidé. Mais souvent , par la désunion qui résulte de quelque dérangement, on voit au jarret des parties accessoires : ce sont de vrais défauts qui arrêtent l'élasticité, le mouvement , & souvent toute action du jarret. Ce déplacement , occasionné par une compression violente , & par une extension forcée qui détruit le ressort des vaisseaux , donne lieu à quelques vuides dans lesquels la synovie s'épanche , séjourne & se durcit ; de-là ces tares qui s'ossifient à la longue , & qui diminuent la bonté des jarrets. Je ne parle point ici des tares occasionnées par des accidents : les livres élémentaires en font d'assez grands détails.

Ceux qui comprennent bien le mécanisme de la progression de l'animal , conçoivent combien les jarrets jouent un grand rôle. Quelques défauts particuliers ne détruisent pas uniquement le bon effet qu'on en desire ; leur union & leur attache avec les os supérieurs & inférieurs est quelquefois un vice incorrigible.

La bonne position du jarret est celle dans laquelle il appuie , dans le temps de la foulée , à plomb sur l'os du canon , en sorte que l'effort se fasse dans la perpendiculaire , afin

de repousser le poids perpendiculairement. Des jarrets clos, ou qui se touchent par la pointe, n'ont pas cet avantage ; & l'on voit pourquoi ils ont de plus l'inconvénient de s'embarrasser dans la marche. S'ils sont trop écartés, l'animal se berce, se balance dans son derriere, & n'est jamais ferme & décidé dans son allure. Les jarrets doivent être assez pliés en dedans : s'ils sont droits, ils ont peu de ressort.

Quelques tares ne doivent pas faire rejeter un cheval : c'est son ensemble qu'il est à propos de rechercher. Son mécanisme total, s'il est bon, dédommage quelquefois des légères imperfections d'un membre. Le vrai connoisseur differe en cela du maquignon : l'un consulte les qualités du cheval, & l'autre l'exemption de certains défauts extérieurs.

## §. XXI.

### *Des boulets de derriere, & du paturon.*

Les boulets de derriere souffrent plus d'efforts que ceux de devant, ils donnent appui à une plus grande masse ; & si cette masse est considérable, la trop grande extension relâche le tendon. De-là les expansions de lymphe, qui, avec le temps, font boîter l'animal, parceque le jeu du tendon est arrêté.



Le boulet doit être net & bien sec , sans aucune grosseur quelconque: lorsqu'il a cette condition, on juge qu'il est sain & conservé.

Le paturon long est délicat , peu vigoureux , d'un ressort lent & inactif. Cette partie étant courte , soutiendra plus aisément le poids du corps & la réaction du terrain.

Nous renvoyons aux Hippiatres qui ont traité en détail de toutes les parties du cheval ; nous n'avons pas cru devoir répéter ce qu'ils ont écrit : il nous suffisoit de joindre , à ce que tout le monde fait , des motifs raisonnés qui pussent démontrer la bonté d'une conformation , préférablement à une autre.



## CHAPITRE III.

*Du choix des chevaux , relativement à l'usage auquel on les destine.*

**C**E que nous venons de voir sur la conformation des parties du cheval , nous conduit naturellement à rechercher en quoi & pourquoi tel ou tel cheval est bon à un service plutôt qu'à un autre. Il est certain , par une expérience journaliere , que le même cheval n'est pas propre à tous les travaux : il en est un qui lui plaît davantage , & qui lui convient plus particulièrement. En effet une machine composée n'a qu'une destination : le cheval ne peut se mouvoir que conformément à son mécanisme ; & rien ne peut amener à un usage ce qui y est diamétralement opposé.

### ARTICLE PREMIER.

*Du cheval de chasse.*

**L**E cheval destiné à courir a besoin de légèreté : c'est une de ses plus belles qualités. On tire parti de tout cheval qui est léger :

souvent même la légèreté dédommage de quelques médiocres qualités qui se rencontrent dans l'animal. La légèreté dans le cheval est relative à la pesanteur & à la lenteur ordinaire de l'espèce : car tel cheval aura réellement de la légèreté, qui, comparé à tel autre, se trouveroit pesant.

En général la légèreté du cheval lui vient des rapports qui se trouvent entre le devant & le derrière, entre les parties qui sont destinées à être enlevées, & celles qui sont ressort. C'est donc ici une affaire de construction. Un cheval de course est vraiment léger, lorsque son devant étant peu étoffé & facile à enlever, ses reins, ses hanches & ses jarrets ont une grande propriété de ressort, & peuvent chasser aisément en avant toute la masse du cheval.

Il est à propos de se rappeler ce que nous avons dit sur la progression & la construction de l'animal. Si la tête, l'encolure & les épaules sont légères, elles formeront un moindre poids, & par conséquent chargeront moins le derrière.

La tête d'un coureur sera donc petite & peu chargée de chair, & sur-tout bien attachée : l'encolure sera mince, peu fournie ; & les reins seront bien conformés, afin que les mouvements se fassent dans la direction la plus naturelle,



Les épaules du coureur ne doivent pas être étoffées, elles seroient lourdes; & il est rare qu'étant plates, elles soient mouvantes & bien actives: c'est cependant un point bien important. Presque tous les chevaux qui ont couru quelque temps, remuent peu l'omoplate, & certainement l'action étant plus bornée, la vitesse est moindre. Néanmoins si un tel cheval tomboit entre les mains d'un homme sage & instruit, qui lui remît les épaules par un travail doux, l'animal pourroit encore s'étendre,

Les jambes un peu longues font à désirer pour un cheval de course; car elles embrassent un plus grand terrain, & procurent de la vitesse. Pour la grosseur du corsage, il est à souhaiter qu'il soit bien fait, mais fluët: car en général les coureurs minces ont un branle plus agréable, plus vite & d'une plus longue haleine. D'ailleurs un corps trop gros avec des jambes minces & longues, seroit disproportionné, & les jambes ne le soutiendroient pas. Les jambes grosses font un poids qui ralentit la vitesse: les pieds gros ont aussi ce défaut. Il est essentiel que les articulations soient bien faites & bien attachées; car c'est dans une allure vite, que leurs ligaments sont aisément forcés.

Le dos & les reins d'un coureur sont durs à l'homme, s'il sont courts; mais l'animal

en a plus de force, par la raison qu'une verge courte est moins flexible en raison de sa brièveté. L'épine du dos doit être flexible néanmoins pour que l'homme n'éprouve pas une réaction douloureuse. Les articulations qui forment les hanches doivent être assouplies, afin que leur flexion & leur extension se fassent dans le grand degré possible.

Les jarrets les meilleurs & pleins de ressorts, ne sont pas trop bons pour un coureur. Car, comme ce ressort est chargé & se détend avec précipitation & promptitude, il ne peut se faire qu'ils n'aient souvent des commotions violentes qui en dérangeant la bonne économie. Enfin ils seront bien espacés, bien formés & bien attachés.

Une croupe & des cuisses charnues dénotent de la vigueur & des ressources bien essentielles au coureur; des pieds foibles & douloureux sont un grand vice pour lui; chaque fois qu'ils posent à terre ils le font souffrir, & lui ôtent cette gaieté sans laquelle un cheval de course n'a pas la même vitesse.

Si l'on trouvoit un cheval conformé ainsi, qui eût d'ailleurs un bon tempérament, sûrement il courroit vite; mais les chevaux sont rarement suivis dans tous les points. Un cheval de petite taille & ragoté a rarement une grande vitesse. Ceux qui sont très élevés & très peu corsés, ont des muscles trop



foibles. On ne trouve que dans les chevaux de races primitives les qualités nécessaires ; ils ont une force de contraction dans leurs muscles, & des proportions si parfaites, qu'ils sont très propres à la course. Les arabes, les barbes, les turcs ont supérieurement cette grande vitesse ; ils la communiquent jusqu'à un certain point aux métis qui sortent d'eux.

Presque toute la force d'un coureur est dans ses reins & dans ses jarrets. Ceux qui courent aisément & d'habitude, le font avec une sorte de négligence s'ils ne sont bien étendus ; ils traînent les hanches, sont découfus, & rasent le tapis : ils semblent dédaigner une allure lente. Dans le grand train, le bon cheval ne multiplie pas ses fauts, mais il embrasse plus de terrain.

Les chevaux d'une vitesse extrême, ne sont pas toujours des chevaux propres à la chasse. Ces fins coureurs ont un trot très médiocre pour l'ordinaire, & comme ils sont minces & d'une conformation délicate, ils ne supporteroient pas une fatigue qui durerait long-temps. D'ailleurs, ils ne feroient bons que dans un pays plat & dans des bois bien percés ; dans tout autre terrain, dans les pays coupés, dans les taillis, on est obligé de trotter, de sauter des haies & des fossés, & de donner beaucoup de fatigue à son



cheval. On ne va pas toujours grand train, sur-tout aux chasses ordinaires. On doit donc s'attacher à avoir des chevaux d'une construction différente des coureurs.

Les qualités d'un cheval de chasse propre à tous les particuliers qui n'ont pas d'équipage en règle, sont une construction solide de tous les membres ; un bon trot alongé & doux ; un galop étendu & un peu enlevé de terre, afin que le cheval ne bute pas ; & sur-tout de l'haleine & de la sagesse.

Un cheval destiné à cet usage seroit donc construit ainsi. La tête & l'encolure seront toujours constituées conformément aux idées que nous avons données dans ce traité. Les épaules seront bien libres & médiocrement étoffées, afin de ne pas former trop de poids : leur liberté facilite la progression prompte du cheval. La jambe sera un peu fournie, sans trop de grosseur, afin que l'animal puisse soutenir le fardeau de son corps, & ne pas chanceler dans les terrains difficiles & raboteux. Le corsage un peu étoffé convient assez à un cheval de chasse : comme il a quelquefois à pénétrer dans le fort, il se fait jour plus hardiment, & tire son homme des taillis où il est obligé de faire plier les branches & les jeunes arbres. La croupe large & de bonnes hanches seront bien en proportion avec le devant ; le cheval en aura plus de lé-


géreté ; car malgré son étoffe , il doit se remuer avec activité. De bons jarrets lui sont utiles pour sauter & même pour courir : car plus le cheval a de corps , plus les jarrets ont d'ouvrage pour le porter. Si le cheval étoit destiné uniquement à trotter , des jarrets médiocres pourroient lui servir ; mais il seroit plutôt ruiné. Enfin un bon cheval de chasse devroit avoir les mêmes qualités qu'un coureur , à l'exception de l'étoffe qui est plus considérable : car d'ailleurs il doit être propre à galoper.

Il se trouve souvent des chevaux étoffés qui ont un bon branle de galop , & qui tiennent long-temps. On recherche nos chevaux normands pour la chasse ; ils réunissent , quand ils sont bien choisis , les propriétés que je desirerois. La figure , & la commodité de l'allure , sont les regles du choix que l'on fait des chevaux de chasse pour les maîtres ou pour les piqueurs. Les véritables véneurs desirent d'être montés solidement : un cheval trop fin ne peut pas être propre à suivre les chiens dans un pays coupé.



## ARTICLE II.

*Du cheval de manège.*

 N trouve plus aisément un bon coureur qu'un cheval propre au manège ; c'est pour lui que les belles proportions sont à désirer : je m'en tiendrai à ce que j'ai dit sur la belle construction du cheval.

C'est en Espagne, que l'on trouve la plus belle espèce de chevaux pour le manège ; ils ont des épaules brillantes, des hanches & des jarrets pleins de ressorts, une vigueur & une générosité que l'on trouve rarement dans les autres espèces.

Presque tous les mouvements des chevaux de manège se font en hauteur. Il seroit difficile de pénétrer assez avant dans la nature, pour expliquer ce qui donne du tride à l'allure du cheval destiné au manège ; car il doit en avoir de lui-même. Je ne prétends pas en développer les causes ; je dirai seulement que ces chevaux ont les mouvements plus soutenus, plus harmonieux & plus d'accord, que les coureurs.

La beauté est un mérite pour un cheval de manège. Elle ajoute beaucoup aux attitudes dans lesquelles on le place. Tout che-



val qui a un vice essentiel dans sa conformation, est peu propre aux exercices du manege, pour lesquels la nature & l'art doivent se trouver d'accord & se réunir. Il n'est pas ordinaire que l'on ait des chevaux de manege à dresser; le genre le plus commun à tous les amateurs est celui des coureurs: néanmoins il est avantageux que l'on sache les connoître.

---

### A R T I C L E III.

#### *Du cheval de guerre.*

**L**E cheval de guerre doit être bien conformed, solide par sa construction, libre dans ses membres autant qu'il est possible, sage, obéissant, léger à la main, & sur-tout aguerri contre les bruits ordinaires de la guerre. Il y a des chevaux naturellement peureux, que la meilleure éducation ne guérit pas. Ceux là sont à rejeter. Il n'est pas nécessaire, il est même incommode, que les mouvements d'un cheval d'escadron soient trop brillants. On sera très heureux si toutes ses allures sont franches, quoiqu'il n'en ait aucune de bien brillante.

La sûreté de l'officier dépend souvent de

la bonté de son cheval. Il n'y a rien à négliger dans le choix. Toutes les perfections de la construction se trouveront donc dans un tel cheval. Il doit être un peu étoffé ; il fera plus propre à soutenir la fatigue : d'ailleurs un cheval mince est bien mal placé dans un escadron , & les chevaux hauts montés & étroits de boyaux font d'un mauvais service. Il seroit à souhaiter que l'on employât pour les escadrons beaucoup de chevaux normands ; ils réunissent les meilleurs qualités ; & ils sont incomparablement meilleurs pour la fatigue que les danois , les allemands , &c. L'espece la plus propre au cavalier est le petit carossier normand de dix pouces. Il s'en trouve même dans cette classe qui sont légers malgré leur étoffe.



## CHAPITRE IV.

### *Des sens du cheval.*

**L**ES sens sont certaines facultés des corps animés , par lesquelles ils entrent en commerce avec les objets extérieurs. Ce sont autant de moyens que l'on doit ménager pour mettre le cheval en état d'obéir. L'exercice des sens est une fonction purement animale ; mais la sensation qui en résulte se passe dans l'espece d'intellect de l'animal , selon le sens dans lequel le sentiment est excité ; car autre est la sensation résultante de l'organe de l'ouïe affectée , autre est la sensation qui vient de la vision. Il est bien étonnant que l'on attribue à la matiere tant de sensations diverses , elle qui est la même par-tout. Quelle différence en effet remarque-t-on dans les nerfs qui occasionnent le sentiment dans tous les organes ? Ne doit-on pas conclure de la ressemblance de leur composition & de la variété de leurs usages , que c'est l'ame ou l'instinct de l'animal qui distingue & qui est averti.

C'est par le canal des sens , & par l'usage que nous en faisons , que l'homme instruit le cheval & le dispose à lui rendre des servi-



ces que l'instruction seule peut procurer. La nature n'a point formé les sens du cheval imparfaits en eux-mêmes, quoiqu'ils le soient quelquefois relativement à l'usage de l'animal : mais l'art les perfectionne, ou du moins les approprie davantage à nos besoins.

Je n'entre point dans les détails anatomiques des organes des sens ; je me borne aux observations que l'on fait sur chacun d'eux.

### §. I.

#### *De l'œil.*

L'œil du cheval, ainsi que celui de tous les animaux, perçoit les objets extérieurs avec une grande promptitude. Souvent ces objets font sur lui une impression douloureuse, & qu'il cherche à éviter autant qu'il lui est possible. Sans doute le nerf optique reçoit alors un ébranlement trop considérable qui porte l'animal à fuir un corps qu'il croit lui occasionner de la douleur.

Le cheval a l'instinct de considérer avec attention & inquiétude l'objet qui lui est désagréable ; il y porte la tête, arrondit tout son corps, éloigne la croupe ; & si la peur continue, il se précipite de côté, ou fait une pirouette après laquelle il s'enfuit s'il peut. Les corps blancs sur-tout, ou d'une couleur très frappante, effraient les chevaux : quel-

quefois aussi la forme & la grosseur des corps leur en imposent. On doit croire que cette crainte provient d'un vice dans la conformation de l'œil, ou de la faiblesse des nerfs. Il faut accoutumer l'animal peureux, en l'approchant peu à peu des objets, & en le caressant. Les gens instruits évitent sur-tout de le battre lorsqu'il a peur ; ils le portent avec patience sur l'objet jusqu'à ce que le cheval l'ayant bien examiné, & ayant vu qu'il ne lui occasionne aucune douleur, prenne l'habitude de passer à côté sans appréhension.

Il est bon dans le commencement de détourner leurs yeux des corps qu'ils craignent d'approcher, en les pliant du côté opposé, jusqu'à ce qu'ils aient une certaine confiance dans l'homme, & qu'ils se laissent conduire volontiers. La seule perfection à laquelle on doit tendre à cet égard, est de faire passer le cheval franchement dans tous les endroits & auprès de tous les objets possibles.

La douceur, la patience & l'usage diminuent l'ombrage des chevaux ; mais il en est que rien ne peut corriger entièrement : il faut alors être sur ses gardes & se méfier de tout.

## §. II.

### *De l'ouïe.*

Le son excite dans tout le genre nerveux

de l'animal un trémouffement plus ou moins confidérable , felon fon étendue & fon volume. Ce trémouffement , lorsqu'il eft fort, excite l'ardeur & la vivacité du cheval ; il bondit, & il femble perdre la tête. L'homme a de la peine à le maintenir , à le faire refter en place , & à le conduire où il veut. Ce n'eft que par l'ufage & l'habitude , qu'il vient à bout d'émouffer le fentiment trop vif que les fons lui font éprouver , & qu'il le rend fage & tranquille. Il y a des chevaux naturellement calmes , tandis que d'autres font très difficiles à rendre infenfibles. Tous les bruits de guerre & de chaffe animent les chevaux , & alors ils s'agitent d'une maniere prompte & brillante.

### §. III.

#### *De l'odorat.*

On connoît peu le degré de fenfibilité de l'organe de l'odorat du cheval , & les odeurs qui l'affectent agréablement ou défagréablement. Car il ne s'en fert d'une maniere diftincte que lorsqu'il a peur & qu'il regarde l'objet qui l'inquiete. Alors il renacle & flaire très fortement.

On ne fait aucun ufage de ces fens pour dresser le cheval , non plus que de celui du goût.



## §. I V.

*Du toucher.*

Le toucher est le plus général de tous les sens : il s'étend par-tout le corps ; & il renferme pour ainsi dire les autres , puisque leurs fonctions se font par un attouchement. L'organe du toucher est la peau qui couvre toutes les parties du corps. C'est un tissu de fibres , de nerfs & de vaisseaux , dont l'entrelacement en tous sens forme une étoffe semblable à des semelles de souliers faites d'un cuir épais & mou.

La sensation du toucher se fait à la surface extérieure de la peau. Les extrémités des artères & des veines capillaires , après avoir concouru à former le tissu de la peau , se dépouillent de la première paroi que leur fournit la dure mere , se partagent en plusieurs lambeaux , se collent à la surface de la peau , & forment ainsi une espèce de rézeau qu'on nomme corps réticulaire. C'est entre les mailles de ce rézeau , que s'épanouissent les extrémités des petits rameaux nerveux dépouillés de leur première tunique ; elles s'élèvent & dominent un peu au-dessus en forme de petites houppes ; elles sont abreuvées d'une lymphe spiritueuse qui leur donne la souplesse & le ressort.

Par-tout où il y a des nerfs , là se trouve le sens du toucher ; & il y en a par-tout : mais ils ne sont pas en aussi grande quantité dans toutes les parties du corps , & par conséquent le sens du toucher n'y est pas aussi parfait. Sa perfection même dépend de la tension des nerfs & de l'état actuel de l'animal. Un cheval fatigué & malade a le sens du toucher moins délicat que dans l'état de santé & d'un exercice modéré.

L'irritabilité trop grande du sens du toucher , rend l'animal chatouilleux. Le chatouillement tient du plaisir dont il est l'extrême , & de la douleur dont il est comme le premier degré. En toute occasion , dans l'équitation , il est très incommode au cheval ; & souvent même lorsqu'on ne fait que frotter sa peau au lieu d'y porter une aide bien franche & bien décidée , il se défend & devient rétif par l'incommode qu'il ressent. Le chatouillement au reste n'est tel que lorsqu'il y a de l'intervalle entre les petits contacts des corps sur la peau ; car si ce tact est continu , quoique léger , il n'est point incommode. Cela est bien essentiel à remarquer pour bien connoître la valeur des opérations des jambes à cheval. Si le contact est assez dur pour léser les houpes nerveuses de la peau , il en résulte une douleur plus ou moins considérable , que l'animal cherche



à éviter en fuyant ou en cédant au corps qui le touche. Un attouchement doux & modéré le flatte & lui fait plaisir.

C'est en employant , selon les circonstances ou le besoin , ces deux sensations opposées , que l'on vient à bout de dresser le cheval ; car il est toujours guidé par le sentiment : c'est à nous à le rendre parfait par l'exercice ; mais de manière qu'il n'y ait pas d'excès : car alors le cheval est incommodé & presque toujours inquiet.

Les ébranlements que les nerfs éprouvent sont agréables au cheval , selon qu'ils sont conformes ou contraires à la nature. Les différentes impressions que reçoit le cheval , sont transmises à son cerveau qui en est comme le dépositaire , & ils y subsistent plus long-temps que dans les sens ; en sorte que l'animal se rappelle ces différentes sensations très aisément , dès que le plus petit objet les lui retrace. Mais la durée de l'existence de ces impressions est proportionnée à celle de l'ébranlement & à sa vivacité. Ainsi les aides les plus décidées rendent le cheval prompt dans son obéissance , & fixent son attention , parceque le cerveau est ébranlé fortement. Un ébranlement trop vif le fait souffrir ; il craint de l'éprouver , & il obéit par à-coup , croyant par là éviter la douleur : de là tant de désordres que l'on pourroit épar-



gner à l'animal en le flattant avec douceur & tranquillité.

La répétition d'un même ébranlement fortifie la mémoire du cheval , parceque les traces deviennent plus profondes dans son cerveau : & travailler sur son entendement n'est autre chose que répéter les actes qui le conduisent à faire les mouvements que nous désirons , jusqu'à ce que l'ébranlement ait assez affecté le sens intérieur ou le cerveau , pour que l'impression se renouvelle au moindre signal.

La capacité du cerveau & l'étendue des nerfs font que l'animal peut recevoir successivement & conserver diverses sensations qu'on lui fait éprouver ; & , lorsque le cerveau est plein de ces sensations , l'animal opere machinalement les actions que chacune d'elles excite. C'est donc à nous à les opérer comme nous le jugeons à propos , mais de manière que jamais nous n'excitions une sensation pour obtenir par elle un mouvement qu'elle ne peut produire ; & que nous ne mêlions pas des sensations qui produiroient des actions opposées entre elles , & qui ruineroient l'animal.

La persévérance dans les mêmes sensations confirme les chevaux ; la variété trouble leur tête. Lorsque nous apprenons quelque chose de nouveau au cheval , l'ébranle-

ment doit être répété long-temps avant qu'il ait pénétré fortement le cerveau ; & ce n'est qu'alors que l'animal obéit librement. Il est même quelquefois nécessaire de lui faire sentir de la douleur , afin de l'obliger à faire attention, & à se rappeler la leçon précédente au lieu de celle dont il s'agit.

Ces différentes assertions sont autant d'axiômes que l'on doit toujours avoir présents lorsque l'on travaille le cheval ; ils sont comme la base de nos aides : on ne peut travailler sur la nature, si l'on ignore ses procédés.

La bouche & les flancs du cheval sont les parties sur lesquelles nous agissons le plus immédiatement pour exciter le sens du toucher : c'est donc en cherchant les moyens de les employer convenablement , que nous abrègerons nos travaux , & que nous accélérerons son instruction.

## ARTICLE PREMIER.

*De la bouche du cheval , & de la sensibilité des barres.*

**T**OUTES les parties de notre art sont liées entre elles ; & nul n'en peut comprendre une , s'il n'a une connoissance suffisante des autres ; c'est pour cela qu'il est si diffi-



cile de bien raisonner sur la bouche des chevaux. Il y a peu de gens en effet qui aient senti par l'expérience ce que devient la bouche du cheval entre les mains de l'écuyer, & moins encore qui soumettent leur pratique aux principes d'une bonne physique.

L'effet du mors ne se détermine pas uniquement par la construction de la bouche du cheval & par sa sensibilité ; mais bien plus, par le rapport de ses membres entre eux, par le mécanisme de ses actions, & par l'équilibre que le derrière & le devant ont acquis dans l'exercice d'une bonne école.

Je suis persuadé, vu la composition des parties qui forment la bouche du cheval, que les barres sont d'une sensibilité extrême, & que la moindre pression sur cet endroit y cause une vive douleur. La barre est composée, comme on l'a déjà dit, d'un os, d'un périoste, & d'un prolongement des gencives. Je compare la sensibilité de la barre à celle de nos jambes : si la moindre chose frappe la partie antérieure du tibia, quelle douleur n'éprouvons-nous pas ! il est clair que le périoste étant peu revêtu, le choc des corps étrangers l'affecte plus fortement. Il en est de même du périoste de la barre du cheval, & sans doute la sensation est la même.

Comme la nature a mis des nuances & des variations dans les formes de tous les corps



de la même classe, les barres de tous les chevaux ne se ressemblent point; & quoique composées également, la sensibilité varie comme les formes, parceque l'accès est plus difficile à la douleur dans les unes, & que les autres sont affectées plus promptement. Si la barre est tranchante, élevée, & peu couverte de chair, alors le périoste n'étant pas défendu, une légère pression du mors y excite une sensation suffisante: si au contraire elle est ronde, enfoncée & charnue, on parvient avec peine à opérer sur elle la sensation requise. La partie sensible de la barre n'a pas toujours la même direction, sa conformation varie: mais c'est toujours le tranchant qui renferme la portion la plus délicate.

Les jeunes chevaux n'ont pas la bouche plus sensible que dans l'âge plus avancé: s'ils refusent le mors en commençant, & s'ils le goûtent dans la suite, cela ne vient nullement du fond de la bouche. C'est par la douleur singulière que l'on fait éprouver au cheval au moyen de la pression du mors, que l'on parvient à le dresser: mais il faut savoir employer à propos cette sensation. Si pour arrêter la fougue d'un poulain on se servoit de cet instrument, la douleur seroit si vive, que l'animal, ne pouvant la supporter, se jetteroit, pour l'éviter, dans de très grands désordres: aussi se garde-t-on de l'assujettir

avec le mors. Devenu plus fort & plus souple, il le reçoit avec moins de peine; parcequ'il peut éviter la douleur par l'obéissance. Enfin lorsqu'il est bien dressé, il le goûte & se plaît à le mâcher, parcequ'il n'en éprouve aucune peine: en voici la raison.

L'animal encore brut veut éviter la douleur, & pour cela il fait des efforts & se rejette sur une partie éloignée & opposée à cette douleur. S'il a la force & la faculté de se tenir dans l'attitude où la sensation l'oblige de se mettre, il s'y tient, & alors il ne souffre pas: mais ce n'est que par art que l'on parvient à l'y disposer. Si au contraire, par ignorance ou par faiblesse, il ne peut fuir la pression du mors, il se désespère, & fait tout ce qu'il peut pour forcer l'homme à lâcher prise. Ainsi, pourvu que la barre soit sensible, on peut tirer d'elle tous les secours qu'elle peut fournir pour dresser le cheval.

Cependant, si la barre étoit trop aiguë, la sensibilité seroit alors trop grande, & elle deviendroît incommode à l'homme, par la difficulté d'avoir la main assez légère pour soulager le cheval. Si, par un excès opposé, la barre est insensible, il en coûte trop pour y exciter de la douleur, & pour guider l'animal. On peut remédier au premier vice par le travail: car une pression continue amortit le sentiment, ou du moins rend le cheval



plus disposé à supporter la douleur. Dans le second cas on y remédie par la force du mors. Mais on doit chercher des bouches qui tiennent un milieu entre ces deux qualités ; en sorte que par l'usage elles deviennent veloutées & agréables à la main de l'homme.

### §. I.

#### *De la position du mors.*

Le mors excite de la douleur lorsqu'il est mis en action par l'homme : l'animal évite cette douleur s'il le peut ; & il le peut toujours lorsque le cavalier travaille doucement & sans précipitation en passant par les degrés de pression les plus imperceptibles : c'est ce qu'on appelle avoir la main douce.

Si le mors en lui-même & dans l'état de repos, excitoit de la douleur, le cheval ne le recevrait pas, & se désespérerait, même avant que de travailler. Pour l'engager à le supporter, il faut donc que le mors soit le plus léger possible, afin qu'il charge moins la barre ; qu'il pose également, en sorte qu'un côté ne soit pas chargé plus que l'autre ; qu'il soit assuré, mais sans trop de justesse, afin de ne point contraindre les parties ; & qu'il ne vacille pas, ce qui feroit varier les effets, & donneroit de l'incertitude au cheval : enfin le point d'appui du mors doit porter juste



sur la partie la plus sensible de la bouche ; ce sera un moyen de s'affûrer de son effet & de le rendre prompt & d'une grande valeur.

Cette regle souffrira des exceptions : dans les bouches trop délicates , en épargnant le tranchant de leurs barres , on pourra venir à bout de leur donner de l'appui. On dit qu'une bouche a de l'appui , lorsqu'elle supporte l'assuré de la main de l'homme , & conséquemment une pression assez forte du mors sur les barres. L'habitude , & l'exercice bien entendu , donnent cette perfection aux bons chevaux.

Il ne s'agit pas d'ajuster seulement le canon du mors selon nos principes , on doit aussi penser à la gourmette. Elle sera posée en bon lieu , c'est-à-dire sur la barbe , assez juste pour ne point balotter , & pas trop pour écorcher le cheval. Si la barbe est trop sensible , on couvre la gourmette d'un feutre ou d'un cuir. Souvent la barbe étant écorchée , le cheval se désole , & n'obéit pas avec précision : car cette partie a quelquefois une grande sensibilité.

## §. II.

### *Des effets du mors.*

Le cheval éprouve de la douleur au point où le mors comprime ses barres , & la force

de la compression est la mesure de cette douleur, qu'il fuit avec une promptitude proportionnée à son intensité, & dans la direction du point de contact qui lui est douloureux. Dans le cas où plusieurs points éprouvent de la douleur, il fuit le plus grand mal, sans cependant résister au moindre; en sorte que s'il est libre, c'est-à-dire mené avec art, il obéit à toutes les impressions, selon le degré de chacune: car il se peut faire, & il arrive souvent, qu'une barre soit plus comprimée que l'autre.

Quoique les barres soient l'organe immédiat sur lequel agit le mors, cependant il opere aussi sur tous les autres membres, parce que son effet change la disposition que ces membres ont entre eux dans l'état naturel du cheval; disposition qu'il ne peut conserver lorsque son équilibre doit se combiner avec le poids de l'homme qui monte.

Le mors dans la bouche d'un jeune cheval lui occasionneroit une douleur insupportable qu'il ne pourroit éviter que par des défordres, si l'on s'en servoit indiscrettement avant qu'il ait acquis la force, l'adresse & l'intelligence qui lui sont nécessaires. Quand la vigueur lui sera venue, alors des leçons méthodiques, fondées sur le mécanisme de ses actions, & données avec discrétion, le conduiront, par une progression insensible, au



point de souffrir & même de goûter le mors. Dans les commencements la douleur violente l'oblige à rejeter la masse sur des membres trop foibles pour la supporter en entier, & trop peu élastiques pour la pousser en avant : alors les efforts qu'il fait troublent leur position naturelle ; & le mécanisme animal , dérangé dès l'enfance , nous laisse un mauvais cheval , au lieu d'un bon que nous aurions conservé , si nous eussions employé la douceur. C'est donc sur un cheval vraiment bon & assoupli , que l'on peut connoître les effets du mors.

Supposons un bon cheval d'un âge fait, & capable de recevoir un mors. Ajustez-le selon les principes ci-dessus ; en sorte qu'il y ait peu d'intervalle entre l'état de repos du canon & le mouvement de compression par lequel il excite de la douleur. Sentez les deux rênes autant également qu'il est possible, afin qu'une barre ne soit pas plus affectée que l'autre , & commencez par une pression insensible , que vous augmenterez par degré. Dès que le cheval la sentira , il retirera la tête. Augmentez la pression , & que la douleur aille chercher l'animal dans l'endroit où sa tête s'est arrêtée ; alors, pour éviter la sensation douloureuse , il l'élèvera. Continuez de sentir le mors sur les barres ; la tête du cheval se portera en arrière : & si  
vous



vous ne cessez, il reculera jusqu'à ce qu'ayant fatigué ses jarrets & ses reins, il fasse enfin une pointe, & finisse par se renverser.

Dans tous les chevaux, le mors produiroit successivement ces effets un peu plutôt, ou un peu plus tard : ainsi, quelque doux qu'il soit, il ne peut servir, seul, à l'équitation. Pour en tirer toute l'utilité possible, il faut donc en modérer l'action, & la proportionner à la sensibilité & aux forces du cheval ; il faut, en outre, que l'animal connoisse l'épéron, & qu'il se porte en avant pour les jambes.

Un cheval qui se décide franchement pour les jambes de l'homme, ne se désordonne point pour la pression du mors. Il commence, à l'approche de la douleur, par ralentir son allure : si la pression augmente, il enlève sa tête, son col, ses épaules, & rejette une partie de leur poids sur les hanches. Celles-ci accoutumées à porter la masse en avant, font leur fonction si elles ne trouvent pas dans la main de l'homme une résistance, qui ne seroit autre qu'une douleur nouvelle & plus forte. Le cheval alors, entre deux douleurs, cédera à la plus violente : il forcera la main, si l'épéron le chasse trop, ou se cabrera, si la main le retient avec excès.

Il est rare, & même assez difficile, que le mors agisse également sur les deux barres

du cheval. Si une seule barre ressent la douleur, voici l'effet qui s'ensuit : le cheval, pour éviter la sensation, baisse ordinairement le côté qui est comprimé, en sorte que l'os de la ganache appuie sur le haut du gosier, tandis que l'os de la ganache de l'autre côté s'en éloigne. Si la douleur continue, le haut du col se plie, ensuite les épaules, ou du moins les vertèbres dorsales ; & enfin le cheval tourne, parceque toute cette moitié de sa masse ayant successivement reflué jusques sur la jambe de derrière de ce côté, cette jambe lui sert de point d'appui. Il est nécessaire qu'elle se décharge de son poids qui la fatigue ; & cela ne peut se faire qu'en tournant, supposé cependant que le cheval soit assez souple pour le faire ; car sans cela l'animal est dans le désordre.

Si après avoir plié le cheval avec un seul côté du mors, on lui fait sentir de la douleur de l'autre côté, sans diminuer le premier effet ; alors le côté qui auroit tourné est arrêté, parceque l'effet nouveau du mors met obstacle à la progression de cette partie, & tout le corps se plie & s'arrondit. C'est par les combinaisons différentes de ces sensations, que l'on donne à la tête & au col du cheval des attitudes & des directions variées.

L'attitude du cheval, sa vigueur, sa sou-



pleffe, influent beaucoup sur les sensations que le mors opere en lui : mais ces rapports ne peuvent être connus qu'après un long travail & par un tact bien exercé. La théorie embrasse peu d'objets : la pratique offre des variétés infinies, qu'il est impossible de décrire.

### §. III.

*Des propriétés du mors, & de sa proportion avec la sensibilité des barres.*

Puisque c'est par la sensation d'une douleur modifiée & dirigée à propos, que nous disposons à notre gré les différentes parties du corps du cheval, il est nécessaire d'avoir une machine qui fixe le sentiment à un endroit déterminé, afin que la netteté & la simplicité des opérations produisent des effets précis que l'on puisse connoître. C'est pour cela que les écuyers se servent du mors tel que nous l'avons, préféralement à tous les autres instruments. Les anciens, & peut-être encore bien des modernes, accorderoient une grande propriété au mors : aussi en ont-ils fabriqué de bien des especes.

Pour moi, je crois que ce n'est qu'un moyen secondaire, & que les véritables propriétés du mors se trouvent dans l'assiette, dans la main, dans les jambes d'un bon écuyer. Pourvu que le mors pose bien ; que



les parties soient bien appropriées à la conformation de la bouche, & que son effet ne varie point, je suis persuadé qu'un habile homme tirera parti de tout mors en l'employant à propos. Le mors le mieux ordonné ne communique pas l'art de bien assouplir le cheval, & de le placer dans des attitudes qui ne répugnent point à la nature. Ainsi l'art d'emboucher le cheval est vraiment celui de le dresser.

Il n'y a personne, pour peu qu'il soit versé dans la cavalerie, qui ne connoisse toutes les parties du mors, & les procédés vulgairement employés pour l'ajuster. Il est donc inutile d'entrer dans des détails que l'on trouve par-tout ; j'y renvoie le lecteur : je me contente de lui dire ici que, dès qu'il aura trouvé le point de sensibilité de la bouche de son cheval, tout mors lui fera bon, pourvu qu'il sache travailler proportionnellement à cette sensibilité. S'il n'excite pas de douleurs excessives, & s'il se conduit selon les bonnes regles, il donnera un bel appui à son cheval : c'est ce que l'on desire sur-tout, & ce qui rend l'animal agréable à monter.

Un bon cheval est bien embouché avec tous les mors qui ne sont pas durs. Mais si l'on est obligé d'avoir recours à un mors dur pour asséoir un cheval dont le fond de la

bouche est bon & sensible , c'est une preuve de la foiblesse de ses reins , & un avis de ne point excéder leur pouvoir.

Je conseille cependant de proportionner la force du mors à la sensibilité primitive de la bouche ; car si elle est dure par elle-même , on ne réussiroit pas avec un mors doux. Ainsi , pour regle générale , on doit regarder comme base de tout la douleur modérée que le mors excite sur les barres lorsqu'on le fait agir.

L'usage du bridon est universel pour les jeunes chevaux. Comme son appui n'est point fixe , & qu'il porte sur les lèvres plus que sur les barres , il a un effet moins grand & plus proportionné au peu de force & de souplesse de ces jeunes animaux. Mais aussi il n'y a jamais d'appui ni d'assurance dans les chevaux qui n'ont été dressés qu'avec son secours. Certains cavaliers croient , en l'employant à tous propos , même avec de vieux chevaux , ménager la bouche ; ils se trompent : en craignant de la gâter ils ne la forment pas.

On doit éviter sur-tout de se servir du mors & du bridon tout à la fois ; leurs effets sont bien différents : ils se contredisent même ; car le bridon enleve le bout du nez , & le mors , avec de l'appui , le fait baisser. Les écuyers , qui s'en servent , retiennent un

temps de l'un , & rendent l'autre , & ainfi alternativement. Mais je n'oserois approuver ce travail : il vaut mieux employer l'un des deux tout feul.

Plusieurs auteurs ont écrit sur l'embouchure : celui de tous qui raisonne le plus conformément aux loix de la nature , est M. le baron *de Sind*. On fera très bien de le lire : il dit beaucoup de choses qui ont échappé aux autres écrivains. Il m'a dispensé d'entrer dans des définitions qu'il a très bien données ; & l'on voit par son ouvrage qu'il a un grand talent pour la cavalerie.

J'exhorte auffi à lire ce que dit M. *Bourgelat* à l'article de la *Bouche* , dans son premier volume des *Eléments d'Hippiatrique* : il explique bien des choses utiles à favoir. Je recommande en général , à ceux qui ont du goût & du jugement , de ne point négliger la lecture : un livre enseigne ce qu'un autre n'a point dit.

#### §. IV.

##### *De l'appui du mors.*

L'exercice modéré & donné selon les regles augmente les forces de l'animal, comme les bonnes leçons augmentent sa souplesse & son adresse. Dès qu'il est arrivé au point de ne plus peiner dans son travail , d'obéir



librement, & de se soutenir tout seul dans l'équilibre qui lui convient, le mors qui lui avoit occasionné tant de souffrances lui devient agréable, parcequ'il peut éviter la douleur en obéissant, & qu'il est assez vigoureux pour pouvoir le faire. Alors le mors ne fait plus que poser sur les barres; son poids seul s'y fait sentir; & il ne les comprime plus avec douleur. Tant que l'animal est bien mené & soumis à des ordres raisonnables, une bouche ainsi formée, a un appui léger sur le mors, & la main du cavalier ne porte que le poids des rênes: le moindre mouvement suffit pour avertir le cheval qui obéit sans désordre. Tel est ordinairement l'appui des chevaux de légère taille, & qui ont de la gentillesse. Mais tout agréable qu'est cet appui, il a l'incommodité d'exiger une grande attention & une grande légèreté dans la main du cavalier, qui sans cela pourroit donner des à-coups qui nuiroient à la bouche. C'est pourquoi nous préférons un appui ferme & doux.

Une bouche bonne & loyale ne s'étonne point d'une pression forte, pourvu qu'elle soit suivie par progression: mais elle ne se rencontre que dans un bon cheval, & surtout dans celui qui est bien rassemblé. Le cavalier qui monte un cheval doué de cette perfection, éprouve la même sensation que

s'il se posoit sur du velours , il est affecté agréablement ; & le cheval qui a cet appui , quoique sensible à la douleur , n'en est point atteint promptement , mais seulement par des à-coups ou par des contre-temps. Le cavalier peut assurer la main , il n'a point de désordre à craindre ; au contraire le cheval se rassemble très bien , & se trouve plus en force. Sa bouche écume ; il casse la noisette , comme on dit , & témoigne par la beauté de son attitude qu'il se plaît sous son cavalier.

Au contraire lorsque le cheval pèse sur le mors , de sorte que le cavalier ait peine à lui placer la tête où il le desire , c'est un appui ferme & dur. Si le cheval est bon par lui-même , on pourra le rendre plus léger , & avec le temps plus agréable. Mais s'il manque de reins & de jarrets , il fera toujours très pesant & sans gentillesse.

Il y a peu de bouches auxquelles on ne donne de l'appui , si le cheval est bon , pourvu qu'on le mette dans le degré d'équilibre qui lui convient. En de-çà & en de-là de ce point , l'appui vrai & agréable n'existe plus. Formez donc l'équilibre du cheval , & confirmez-le dans les leçons d'une bonne école , alors vous formerez son appui.

Il y a des hommes qui n'enfoncent jamais leurs chevaux , & qui , ne les réduisant pas à l'obéissance la plus exacte , ne font , pour



ainfi dire , qu'effleurer leurs fenfations. Ces fortes de chevaux n'ont jamais d'appui , & font toujours prêts à fe défendre dès qu'on leur demande quelque chofe de nouveau. Ils n'ont qu'une petite routine , & point de fouplesse ni d'à-plomb : on ne fauroit les dire dressés ni dans la main. Sous prétexte de les ménager on ne leur apprend rien.

On doit s'attendre que l'on ne conduira le cheval à l'appui qui lui convient fous l'homme , que par la douleur. Ainfi il faut fe résoudre à lui en occasionner , en prenant les tempéraments néceffaires pour qu'il ne fe défefpere pas. On y parvient en relâchant fon travail dès qu'on s'apperçoit que la douleur devient difficile à fupporter : infensiblement & par degré on gagne le cheval bien plus sûrement que par un travail brusque & forcé. En proportionnant l'effet du mors à la tenue de la main , au degré d'enlevé que le cheval peut fupporter , on lui donnera de l'appui , pourvu qu'il n'y ait rien de rude dans la main : car un à-coup qui exciteroit une douleur vive, détruiroit l'appui.





## ARTICLE II.

*Des flancs du cheval , & de leur sensibilité.*

**T**OUTE la peau de l'animal est sensible , mais elle l'est bien davantage dans les endroits où elle est plus mince , & où elle couvre des parties aponévrotiques. La peau des flancs est ainsi constituée , & elle est tellement sensible dans certains chevaux, qu'ils ne peuvent supporter l'approche d'aucuns corps étrangers , & qu'ils font tous leurs efforts pour les repousser. Cette sensibilité varie de degré dans tous les sujets : les maladies , la fatigue , amortissent le sentiment , comme la santé & la vigueur l'augmentent. En général cette sensibilité est bien moindre que celle de la bouche ; & on peut dire que le cheval ne sent point de douleur , à moins que l'on n'entame les téguments avec l'épéon. Si l'animal a quelquefois été pincé vigoureusement , la moindre approche d'un corps étranger lui fait appréhender la douleur qu'il a ressentie précédemment : sans cela il supporte patiemment ce qui le touche. La répétition fréquente du châtiment rend le cheval si sensible , qu'il devient difficile à calmer : aussi a-t-on soin de le ménager.

C'est par le moyen des jambes & par leur approche des flancs, que le cavalier fait naître ce sentiment dans le cheval. La vivacité avec laquelle l'homme le touche, & la fermeté plus ou moins grande de ses aides, produisent des sensations différentes. Une jambe qui s'approche mollement sans assurance & sans position, ne fait que chatouiller le cheval, elle l'inquiète & l'incommode ; alors il ne répond pas avec exactitude & précision à ce qu'on lui demande. Ceux qui ont toujours la jambe molle & relâchée, viennent difficilement à bout d'enfoncer leurs chevaux & de les réduire à une obéissance complète, parceque l'aide varie & est elle-même incomplète. D'ailleurs avec de telles aides il est à présumer que l'homme n'a pas une grande fixité de position. Ceux au contraire qui, avec le même vice dans leur attitude, laissent échapper par à-coup des jambes dures & mal dirigées sur le flanc du cheval, le surprenant par une sensation & une douleur subites, ne peuvent communiquer aucune aide suivie, & même sont repoussés avec vivacité, parcequ'un corps très élastique est repoussé plus vivement qu'un autre s'il choque une masse considérable ; & assurément la jambe roide de l'homme est plus élastique dans cet état que lorsqu'elle est molle.

Il faut donc, pour produire des effets cer-



tains, chercher un milieu entre la disposition molle & inactive de la jambe, qui, en se collant au corps, s'applatit & n'a plus d'action à elle, & la roideur qui l'en éloigne à proportion qu'elle s'en approche. Pour cela, la cuisse & la jambe doivent avoir acquis par un long travail une position assurée : cette assurance vient moins de l'action des muscles qui touchent le cheval & font approcher les cuisses l'une de l'autre, que de leur propre poids & d'une attitude qui provienne d'une bonne assiette.

La belle assiette, en fixant le bas du corps, laisse à l'homme la faculté d'employer ses jambes à son gré : alors son goût & ses connoissances le décident. Toutes ces aides qui se donnent en étendant la cuisse & la jambe, & en baissant le talon, si d'ailleurs la position est bonne, ces aides, dis-je, sont meilleures que celles qui proviennent d'une jambe fléchie & molle. Dans le premier cas, la jambe étant ferme fait céder le cheval qui, sentant une pression forte, craint le châtiment, & fuit avec promptitude & sans résister. Dans le second cas, il résiste au contraire, parcequ'il n'est touché que par un corps mou, dont l'action se confond avec la réaction, & ne lui fait rien craindre de fâcheux. Cherchez donc dans les muscles de la jambe & de la cuisse, un degré de tension qui soit tel que



le cheval ne réagisse pas contre, & qu'il cede à son approche : son obéissance vous charmera alors. Arrivé une fois à cette maniere de faire , vous goûterez les vrais plaisirs de l'équitation. On parvient par-là à donner au cheval une sensibilité qui se perfectionne singulièrement , au point que la pression la plus légère de la cuisse ou du genou est suffisante pour le faire agir.

La jambe de l'homme , employée seule , n'a que trois effets. Par son attouchement léger, elle fait entrer en contraction les muscles qu'elle a approchés , & elle accélère leur mouvement. La pression devenue un peu plus forte range un peu les hanches, ou plie le cheval s'il est souple. La pression encore augmentée fait tourner la croupe & la jette en dehors. Combinez ces actions , faites-les succéder les unes aux autres ; mélangez-les avec le travail de la main & de l'assiette , & vous aurez toute l'équitation.

Si vous approchez les deux jambes bien égales , vous accélérerez la marche de la croupe , en faisant contracter vivement tous les muscles du bas-ventre ; & alors l'animal portera ses jambes sous le ventre plus qu' auparavant. La main déterminera ensuite ce que l'animal fera ; car celle-ci doit précéder & accompagner les actions des jambes.

Tous les travaux de l'équitation dépen-

dent de la combinaison de ces quatre opérations , sur lesquelles nous nous étendrons plus amplement dans la deuxième partie de ce second livre , parceque la pratique fera connoître , plus facilement que la théorie , leur usage & l'emploi qu'on en doit faire.



## CHAPITRE V.

*De la bonne attitude des parties du cheval ,  
démontrée par leur structure anatomique.*

**L**E cheval ne sert réellement à l'homme qu'autant qu'il est obéissant à ses moindres ordres. Mais pour cela il faut qu'il soit souple & dispos ; & il ne le deviendra jamais si on le met dans des attitudes contraires à sa construction , ou dans lesquelles il soit gêné.

L'attitude & l'affouplissement du cheval dépendent l'une de l'autre & marchent ensemble. Par le choix de la bonne attitude , nous le mettons en force ; & par l'affouplissement , nous donnons à ses membres tout le degré de mouvement que la nature leur a accordé , mais qu'elle laisse à l'art & à l'industrie à développer. Chaque articulation joue plus ou moins selon la longueur ou la brièveté de ses ligaments , ou bien encore selon le peu de jeu des muscles que l'exercice n'a point encore développés , ou que la nature a mal conformés.

En cherchant à développer ces mouvements , on doit craindre de disloquer les membres. C'est ce qui arriveroit certaine-



ment si on vouloit étendre leur jeu avant que d'avoir placé le cheval. Ceux qui trotent vivement les jeunes chevaux avant que de les avoir disposés par la bonne attitude, les ruinent & les énervent en peu de temps. Ceux au contraire qui ne pressent leur allure qu'en raison de leurs forces & de leur équilibre, parviennent à les dresser, à les rendre agréables, & à conserver leurs membres bien sains. Il est vrai que cela n'est point aisé, & que c'est le fruit d'un tact bien sûr & des connoissances les plus certaines. La bonne attitude est déterminée par la construction & le rapport des membres du cheval entre eux; & l'assouplissement est fondé sur l'usage suivi qu'il fait de toutes ses articulations, selon les loix de leur mécanisme.

Les détails que nous avons donnés sur les allures du cheval, fournissent des motifs qui reglent le travail. Notre but actuel est de démontrer que la nature bien entendue nous sert toujours de guide, & que nous la consultons plutôt que le caprice & la fantaisie.

Celui qui connoit & emploie les attitudes convenables au cheval, qui fait lui faire exécuter tous les mouvements possibles dans toute leur étendue, & qui ajoute à cela la grace dans son attitude & dans celle qu'il donne à l'animal, est véritablement un homme de cheval. Mais s'il n'a que de l'habitude,

, un

un travail embrouillé & peu réfléchi , s'il ne s'occupe qu'à faire des choses extraordinaires & éloignées de cette belle simplicité de la nature , il ne mérite certainement pas ce titre. Le vrai talent consiste à faire de belles choses , mais avec discernement & avec raison : celui donc qui , pour quelques beaux instants propres à surprendre des spectateurs peu instruits, sacrifiera les forces & la bonne volonté du cheval , bien loin d'acquérir de la réputation, la perdra dans l'esprit des vrais connoisseurs.

---

## ARTICLE PREMIER.

*Précis anatomique du cheval , relativement à l'équitation.*

**N**OUS ne donnerons ici qu'un précis anatomique du cheval , relativement à l'équitation. Ceux qui voudront s'instruire à fond de l'anatomie de cet animal , pourront consulter avec fruit le *cours d'hippiatrique* de M. Lafosse , où nous avons puisé nous-même. Cet auteur nous paroît avoir supérieurement traité cette partie trop négligée par les écuyers.

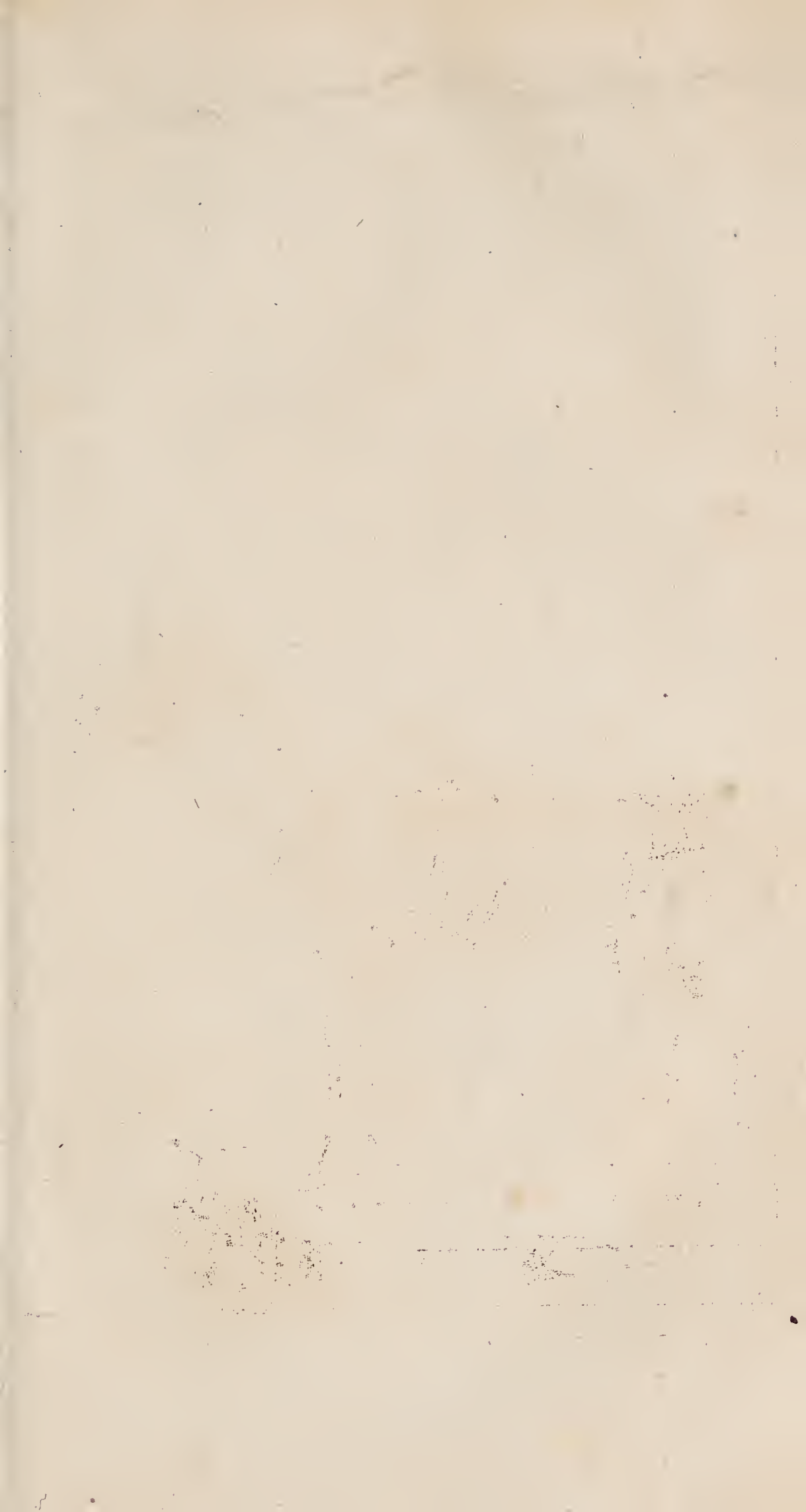
## §. I.

*De la tête.*

La tête est une boîte osseuse considérable, composée d'une multitude d'os, dont nous renvoyons le détail à ce qu'en dit M. *Lafosse*. Elle s'articule avec la première vertèbre par les deux condyles de son occipital, qui sont reçus dans la cavité formée par cette même vertèbre; & il en résulte un mouvement de rotation imparfait. La tête du cheval peut donc s'abaisser, se relever, se porter d'un côté & d'un autre. Toutes ces actions s'exécutent par le moyen de dix-huit muscles, cinq pour l'extension, le commun ou splénus, le grand & le petit complexus, le grand & le petit droits: ces muscles relevent la tête. Elle est fléchie par trois muscles, le long, le court, & le petit fléchisseurs: elle est portée sur un côté par l'oblique, & quelquefois par le splénus.

Nous nous servons dans l'équitation de tous ces mouvements, & notre travail consiste à les perfectionner. Pour placer la tête bien également & sans aucun pli, il faut que les muscles conservent un juste équilibre de force; car celui qui se contracte le plus, donne nécessairement le pli. Comme le juste équilibre entre les releveurs & les







abaisseurs maintient la position vraie & naturelle de la tête , cet équilibre se perd lorsqu'il y a un excès de fatigue dans les uns ou dans les autres , ou une foiblesse naturelle.

## §. II.

### *Du col , & des vertebres cervicales.*

Sept vertebres , dites cervicales , composent les os du col. Il se fléchit , s'étend , & se plie sur les côtés. Des vingt-sept muscles qui remplissent ces mouvements, douze sont extérieurs : ils sont divisés en communs de la tête & du col , en propres à la première vertebre , & en communs aux autres vertebres. Les muscles communs de la tête & du col , sont le splénus , le grand complexus , & le commun. Les trois autres sont le gros , le long , & le court extenseurs. Par leur action ces muscles portent le haut de l'encolure vers les vertebres du dos , & le court extenseur seul plie le col sur les mêmes vertebres. Le long & le court fléchisseurs sont pour les deux premières vertebres : le scalene & le fléchisseur interne sont destinés aux autres vertebres cervicales. Quatre petits muscles intertransversaires portent le col sur les côtés.

Tous ces mouvements naturels sont employés par l'écuyer , mais ils ne se manifestent



tent pas aussi promptement les uns que les autres. Celui de tous qui est le plus lent à se perfectionner, est la flexion commune aux deux vertebres supérieures. Lorsqu'elle a lieu, les écuyers disent que le cheval donne dans la main, & c'est alors qu'il est vraiment souple, pourvu que le reste du col se soutienne bien, car sa flexion ne doit pas avoir lieu dans le bon travail.

On plie autant que l'on peut toutes les vertebres à droite & à gauche, afin d'augmenter cette souplesse. Mais il se trouve quelquefois des natures si dures à fléchir, que l'on réussit difficilement à perfectionner ces actions sans lesquelles il n'y a pas de cheval vraiment assoupli. Le défaut de jeu des différents muscles du col & de la tête y contribue autant, que le manque d'équilibre de la masse totale; car le cheval ne roidit & ne tend le col que pour ces deux causes, & en le roidissant il emploie une force extrême dans les muscles, ce qui détruit l'harmonie & la succession d'action de ces mêmes muscles qui, pour produire la souplesse, ne doivent pas agir ensemble.

### §. III.

*Des vertebres dorsales & lombaires.*

Le nombre des vertebres dorsales est de

dix-huit , unies l'une à l'autre par un cartilage flexible & compressible : celui des vertèbres lombaires est de fix , unies de la même manière. Leurs mouvements sont la flexion du devant sur le derrière , comme dans l'enlever du devant ; la flexion du derrière sur le devant , comme dans la ruade ; la flexion sur les côtés , comme dans l'action du pli total de toutes les vertèbres. Trois muscles de chaque côté accomplissent ces mouvements ; le long dorsal , le court & le long épineux.

On emploie ces mouvements dans l'art du manege. Et l'on observera que dans l'action de l'enlever , les muscles seront occupés dans leur entier ; car si une partie seulement entroit en contraction , il n'y auroit pas d'accord entre le devant & le derrière , ce que l'on voit lorsque le devant étant élevé , les hanches ne se mettent pas dessous. Il est aussi très utile à un parfait assouplissement que tous les cartilages des vertèbres soient conduits à la compression & à l'extension la plus grande , afin que rien ne se roidisse dans la main de l'écuyer.

L'union trop immédiate des vertèbres donne de la dureté aux reins du cheval , comme leur trop d'éloignement ôte leur ressort.



## §. IV.

*Des côtes.*

Il y a a trente-six côtes vraies & fausses ; elles se meuvent en se repliant les unes sur les autres par l'action des muscles inspireurs. On pense bien que ce mouvement participe, en cavalerie, de celui de la flexion de toutes les vertebres. On a soin qu'elles se prêtent facilement à ce mouvement.

## §. V.

*De l'épaule.*

L'épaule est un os plat & ressemblant en quelque sorte à un triangle situé d'arriere en avant obliquement sur le thorax. Il est suspendu par une partie du trapeze, par le rhomboïde & le releveur propre de l'omoplate. Cet os s'élève, s'abaisse, se porte en avant & en arriere, mu par différents muscles ; le triangulaire, le rhomboïde, le lombaire, le releveur de l'omoplate, le trapeze, le large dentelé, & le petit pectoral. Il s'en faut de beaucoup que ces mouvements soient parfaits dans tous les individus. Ils ne sauroient être trop étendus. Ils sont bornés lorsque l'os ferre trop les côtes, & que les muscles sont grêles, foibles & courts.



On s'en apperçoit aux chevaux étroits de poitrail, & peu charnus dans les épaules. Une autre cause encore qui nuit aux mouvements des épaules, vient de leur appesantissement sur les jambes de devant. L'art peut corriger ce défaut plus aisément que les autres.

## §. VI.

### *Du bras.*

Le bras est formé d'un seul os long, arrondi, situé le long de la partie inférieure du thorax, décrivant une ligne oblique, se portant de devant en arriere, & articulé par genou dans la cavité glenoïde de l'omoplate, enforte que ces deux os forment les deux côtés d'un triangle dont le sommet est en avant.

Les mouvement du bras se font en tous sens, en avant, en arriere, en dedans & en dehors. Le muscle fus-épineux, le commun, le releveur propre, sont ses releveurs. L'abaisseur, le large dorsal, le grand pectoral, sont ses abaisseurs. Il a pour adducteurs le scapulaire, l'adducteur, & le large pectoral. Le sous-épineux, le long & le court abducteurs l'éloignent de la poitrine.

Il seroit à désirer que ces mouvements fussent bien complets dans le cheval que l'on dresse; on auroit bien de la peine de moins :

mais il est rare de rencontrer la perfection. Souvent le contraire dépend de l'immobilité de l'omoplate ; d'autres fois l'humerus a par lui-même des mouvements trop courts : on les étend par l'usage ; & l'adresse du cheval contribue à les rendre brillants. Lorsque la nature refuse les premières avances, l'écuyer n'est pas dédommagé de ses peines : néanmoins ces mouvements sont si essentiels dans l'usage du cheval, que l'on est obligé d'y donner tous ses soins.

## §. VII.

### *De l'avant-bras.*

L'avant-bras est formé par le radius & le cubitus articulés par gôûtiere avec l'humerus. Le radius forme l'avant-bras ; & le cubitus, le coude. Leurs mouvements se bornent à la flexion & à l'extension. Le premier s'opere par le long & le court fléchisseurs : le second se fait par le long, le gros le moyen, le court, & le petit extenseurs. Si ces mouvements sont bornés dans le cheval, il embrasse peu de terrain dans son allure ; & il est sujet à buter. Lorsque l'animal est gêné dans ces mouvements, on doit juger qu'il est usé, ou du moins très fatigué.

## §. VIII.

*Du genou.*

Le genou est composé de sept os disposés sur deux rangs, trois à chaque côté, & un derriere. Le genou est fléchi par les fléchisseurs externes & internes : il est étendu par un extenseur. C'est un grand mal que l'inflexibilité du genou ; elle ôte toute sûreté à l'animal.

## §. IX.

*Du canon.*

Le canon n'a qu'un os dont l'articulation se fléchit & s'étend : il se fléchit par le fléchisseur & les deux canoniers, & s'étend par un seul extenseur.

## §. X.

*Du paturon, de la couronné, & du pied.*

Le paturon est formé d'un seul os, qui est articulé avec le canon par une charniere parfaite : il s'étend & se fléchit. Comme cette articulation fatigue beaucoup, elle se ruine promptement. Si ses mouvements sont viciés, l'animal boite, ce qui n'est pas rare.

A la couronne se trouve l'os coronnaire, fléchi & étendu par deux muscles différents.



Le pied a deux os , l'os de la noix & l'os du pied. Ces os sont portés en avant & en arriere par cinq fléchisseurs & un extenseur.

---

## ARTICLE II.

### *Observations sur les extrémités antérieures du cheval.*

**J**E viens d'indiquer les mouvements naturels de la jambe de devant du cheval , tels que l'anatomie nous les fait connoître. Il est visible qu'ils sont communs lorsqu'ils suivent les actions de l'articulation par genou , qui est , à l'humerus , la seule qui puisse changer de situation & de disposition. Les autres articulations sont toujours les mêmes , & les différentes motions de la jambe de dedans chevale sur celle de dehors , soit que celle de dehors chevale sur celle de dedans. C'est donc sur-tout son articulation que l'on doit perfectionner pour exécuter les leçons de l'équitation. Nous prouverons que ses principaux mouvements s'operent par différents moyens qui reviennent toujours à-peu-près aux mêmes ; car tous les muscles qui meuvent une articulation par genou , deviennent successivement congeneres les uns

aux autres. Dans toutes les actions sans nombre que peuvent produire les articulations par genou, les mêmes muscles travaillent, mais dans un ordre & avec des degrés de tension qui varient à l'infini.

Les mouvements ne se ressemblent pas toujours, quoiqu'ils se passent dans des membres destinés aux mêmes fonctions. Une jambe peut avoir une motion différente de l'autre, comme un cheval remue une articulation dans un autre sens qu'un autre cheval : c'est une affaire de conformation, & ce sont des exceptions aux loix générales de la nature.

*FIN de la premiere Partie du Livre II.*

Handwritten text in a cursive script, likely a letter or a page from a manuscript. The text is written in a dark ink on aged, slightly discolored paper. The handwriting is fluid and characteristic of the 17th or 18th century. The text is arranged in several lines, with some words appearing to be in a different script or language, possibly Latin or French, interspersed with English words. The overall appearance is that of a historical document.

Printed text at the bottom of the page, possibly a title or a footer. The text is in a serif font and appears to be a formal statement or a signature block.





D E

# L'EQUITATION.

LIVRE SECOND.

SECONDE PARTIE.

---

P R A T I Q U E,

RELATIVEMENT AU CHEVAL :

*ou de son instruction dans le manege,*

---

**L**A souplesse du cheval est une suite de son obéissance ; & cette obéissance dépend beaucoup des bons ou des mauvais traitements qu'il a éprouvés dans sa jeunesse & dans le temps où les hommes commencent à l'approcher. On ne sauroit alors agir avec trop de douceur pour l'accoutumer à se laisser toucher & manier de toute façon, & pour l'empêcher de s'effrayer de ce qui

Penvironne. Comme on a beaucoup écrit sur les préparatifs qui conduisent le cheval à se familiariser avec l'homme, je n'en parlerai point ici; je supposerai que l'on a affaire à un cheval doux, d'une bonne nature, & disposé à recevoir les instructions de l'art.

Quoique l'équilibre du cheval soit la première des leçons dont il ait besoin, cependant on ne peut parvenir à former cet équilibre qu'après des opérations préliminaires, parceque cet équilibre, qui consiste, comme on l'a déjà vu, dans la juste répartition de la masse du devant du cheval sur les ressorts des jarrets que cette masse doit comprimer, est subordonné à la souplesse que ses reins acquièrent par l'âge, à la force de ses muscles augmentée par l'exercice, & à sa bonne volonté que l'on excite par la douceur & par des leçons peu fatigantes & qui se succèdent dans l'ordre le plus naturel.

Le cheval en liberté, & à tout âge, prend de lui-même, il est vrai, l'équilibre qui lui convient; & cela ne lui occasionne aucune peine. Mais il ne fauroit en être de même lorsqu'il porte l'homme, dont le poids augmente la charge sur ses jarrets: pour qu'il puisse parvenir à cet équilibre, il faut que les muscles acquièrent plus de force & d'adresse.



## CHAPITRE PREMIER.

### L E Ç O N S

#### DE LA PREMIERE CLASSE,

*ou premiers éléments à donner au jeune cheval.*

**O**N est assez dans l'usage de commencer dans l'enceinte de quatre murs les poulains que l'on projette de former pour l'école. Cependant je crois qu'il seroit plus avantageux de leur donner dehors les premières instructions. On doit demander d'abord au jeune cheval qu'il supporte patiemment les harnois de toute espèce , & le poids de l'homme : parvenu là, qu'il marche en avant sans se défendre & sans trop de gaieté. Je donnerai les moyens convenables pour l'engager à aller en avant.

Le premier instrument est le bridon, dont il est bon de se servir très long-temps pour le jeune cheval. Comme son effet est doux, il n'occasionne point de vives douleurs à l'animal, & il ne le contraint pas trop, ce qui est bien essentiel : car dans les commen-



cements, le cheval, dépourvu d'adresse & d'intelligence, emploie beaucoup plus de force qu'il ne faudroit; & si on lui oppose de grandes résistances, il agit avec le plus de vigueur qu'il peut, il s'exténue, se roidit, & se défend.

Néanmoins comme il est à propos de le contenir, enforte qu'il commence de bonne heure à se placer & à se contraindre, on se sert de la martingale. Son effet est celui d'un cavesson très doux, qui empêche le cheval de porter la tête trop au vent. On la tient aisée dans les commencements, afin de ne pas forcer les muscles du col ni les ligaments. A mesure que le cheval prend de l'adresse, on la raccourcit, & on lui baisse ainsi le nez peu à peu, au point qu'on le desire. Il ne faut pas que la martingale soit trop courte, car la tête seroit obligée de baisser, & le col ne pourroit s'enlever & se placer.

L'adresse du cheval est une qualité qu'il a reçue de la nature, ou qu'il acquiert par la souplesse; & la souplesse est l'emploi des forces musculaires relativement aux mouvements qu'ils doivent exécuter, joint à la liberté des articulations: car un jeune cheval se roidit dans les commencements, parceque ses muscles agissent avec trop de force; & cet emploi de force est nécessité en lui pour prévenir les chûtes qui pourroient être occasionnées

sionnées par le défaut d'équilibre, l'usage n'ayant point encore donné à ses articulations toute l'étendue de mouvements que la nature leur a accordée selon leur conformation.

---

## ARTICLE PREMIER.

### *Leçon du trot à la longe.*

**L**E cheval équipé convenablement, je crois qu'il faudroit d'abord le trotter à la longe pour abattre une partie de sa gaieté, & pour le dégourdir. Mais cette leçon, que tout le monde se mêle de donner & croit bien connoître, n'est pas si facile à exécuter qu'on se l'imagine.

Après avoir mis le cavesson comme il convient, on ajuste les rênes du bridon, en sorte qu'elles soient assurées des deux côtés, mais sans être trop tendues. La rêne de dehors fera un peu plus sentie que celle de dedans, afin de contrebalancer l'effet de la longe, & d'empêcher le cheval de porter trop le col dans la volte, comme cela arrive souvent. Lorsque le cheval se place de lui-même, on peut tenir les rênes fort égales, en sorte qu'il soit droit, & que la longe seule lui donne le pli: il me semble que cette manière



est préférable ; le cheval est mieux aligné.

Le cheval auquel on a donné un peu de liberté, prend de la gaieté, saute, galope, & veut fortir de la volte ; c'est ce qu'il faut éviter, non par de grands coups de cavesson, & moins encore en tirant la longe, car plus on la tireroit, plus le cheval résisteroit & tendroit à s'échapper. Voici comme on s'y prendra.

Commencez par faire connoître le terrain à l'animal, en le promenant à la main sur le cercle qu'il doit parcourir en liberté. Pour cet effet, prenez la longe à un pied environ de son attache au cavesson, & étendez le bras ; éloignez-vous de la longueur du cheval que vous conduirez ; marchez à la hauteur de son épaule, en sorte qu'il aille un peu avant vous : faites lui faire ainsi le tour du cercle ; peu à peu allongez la corde ; enfin vous arriverez au bout, & alors votre cheval pourra trotter sur le cercle, si vous le voulez.

Si le cheval va à droite, ou s'il est à droite, c'est votre main gauche qui tiendra la longe, afin que vos yeux soient tournés du même côté que ceux du cheval : par là votre regard ne l'effraiera point, & vous ne vous trouverez point devant lui. Si le cheval veut fortir de son terrain, secouez légèrement la longe : le coup de cavesson qu'il recevra lui causera



quelque douleur ; & dès qu'il aura compris que ces coups augmentent lorsqu'il s'enfuit, il cessera de résister , & il suivra sa piste. Si le cheval veut galoper , laissez-le faire : lassé du galop , il prendra le trot de lui-même. S'il s'arrête , ou s'il veut retourner , aidez-le avec la chambrière , & déterminez le en avant en le frappant sur la croupe.

Si on desire arrêter le cheval & le faire changer de main , on raccourcit insensiblement la longe , & le cheval se rapproche de l'homme. Là , on le caresse , on le laisse reprendre. On le met ensuite à l'autre main , & on travaille comme je viens de dire. A mesure que le cheval s'affouplit , & prend de la force , tenez les rênes du bridon plus courtes , il se placera alors & se soutiendra bien mieux.

Lorsque je m'apperçois que l'animal commence à se bien décider dans son trot , je lui fais faire tout près de moi quelques tours au pas , ayant attention à ce qu'il range un peu les hanches. Ensuite tenant la longe d'une main , je la secoue un peu , & en même temps je le touche légèrement de la gaule au défaut de l'épaule , afin qu'il aille de côté en chevalant. Dès qu'il a compris ce que je demande , il le fait. Je tiens la main légère , & je le suis. De cette manière il va sur une ligne oblique , en passant la jambe de dedans sur

celle de dehors. Lorsqu'il a fait cinq ou six pas, je m'arrête & l'appelle de la langue : l'animal se porte en avant devant lui, & je recommence si je le juge à propos.

Quand il exécute bien cette leçon, je lui gagne des temps de côté en le menant sur le cercle par les mêmes procédés, avec cette différence que je range un peu les hanches, & que je le maintiens plus en avant. Enfin je le ramène à moi, & je me fais suivre par le cheval, afin qu'il s'accoutume à l'homme. Ensuite je finis par le faire reculer, en secouant le cavesson, & en baissant la corde de manière qu'il la sente entre les deux narines. Puis je le tire à moi, & le conduis en avant. Ainsi finit ma leçon de longe.

Par cette leçon donnée avec une grande douceur, on parvient aisément à procurer aux jeunes chevaux une première souplesse, & on les dispose ainsi plutôt & plus facilement à obéir en liberté.

Je ne suis pas d'avis de faire monter les jeunes chevaux à la longe : il leur en coûte beaucoup lorsqu'ils sont sous leur homme. Quelle fatigue ne doivent-ils pas éprouver si on les oblige de se captiver à son poids & à ses opérations ? Pourquoi d'ailleurs commencer par ce qu'il y a de plus pénible ?







## ARTICLE II.

*Première leçon sur le droit, sous l'homme.*

**L**E cheval étant une fois affagi par la leçon de longe, je conseille de le monter & de le mener dehors sur le droit, sans lui demander autre chose que d'aller en avant & de trotter le mieux qu'il pourra, & sans prescrire à sa tête & à son col une attitude trop gênante. Menez-le le plus droit possible, enforte qu'il sente les deux rênes. Donnez-lui de la liberté, & qu'il soit porté en avant par vos jambes bien égales. A mesure qu'il obéira, raccourcissez les rênes & enlevez sa tête & son col, non pas en mettant de la force dans les mains, comme quelques-uns, mais en badinant avec les rênes & en jouant avec elles. Comme ces petits à-coups pourroient ralentir le cheval, sentez davantage les jambes, mais sans force.

Evitez sur-tout de chagriner l'animal ou par des à-coups trop forts, ou par des châtimens déplacés, ou même en voulant exiger de lui au-delà de ses forces. On doit savoir que le cheval a bien peu de moyens d'obéir dans les commencemens, & qu'il faut lui demander le moins possible. Je ne



faurois approuver ceux qui, dès les premiers jours, tiennent les rênes du bridon très tendues, & ferment les jambes avec force, prétendant par là décider le cheval. C'est une grande erreur : car comment comprendra-t-il qu'on lui demande d'aller en avant, si on le retient avec force ? & comment soutiendra-t-il avec son peu de vigueur ces deux opérations contradictoires ?

On ne doit jamais oublier que la main doit être très légère dans les commencements surtout, & qu'elle ne doit faire qu'aviser la tête. Les jambes de l'homme venant ensuite à travailler, portent l'animal en avant. C'est avec le temps & la douceur, que l'on placera la tête & le col : il ne faut pas tenter de le faire trop tôt, on ruine le cheval. La grande leçon à lui donner est de le porter bien en avant : non pas qu'il faille le trotter très vite & très alongé, au contraire on ne doit pas le presser dans les commencements ; mais il faut qu'il n'arrête pas de lui-même, & qu'il sente les jambes de l'homme en les fuyant sans leur résister.

Les jeunes chevaux ont ordinairement une allure qui n'est ni le pas ni le trot. Si on les presse d'aller trop vite, leur allure ne prend aucun caractère, parcequ'elle ne se forme qu'autant que les forces & l'équilibre se perfectionnent. C'est donc mal fait de les



trotter très vite, ils se disloquent sans s'affouplir, ils s'énervent & se ruinent. Par un trot alongé, les muscles souffrent une distension trop grande, ainsi que les ligaments qui s'étendent trop, ce qui fait que les os sortent de leur place plus ou moins; & il arrive que les muscles affoiblis ne peuvent remuer que lentement des os incertains & variants sur leur appui. Je ne presse donc mon cheval qu'à mesure qu'il place son col & sa tête, parceque, lorsqu'il est ainsi préparé, tout son corps s'ajuste sur l'attitude du col, & il se soutient de lui-même. Lorsqu'il a de la vigueur, je le trotte franchement, en sorte que son allure soit nette, bien unie & bien cadencée; c'est-à-dire que chaque temps de trot soit marqué par une battue régulière. Si l'animal cesse d'être d'accord, je ralentis, car c'est une marque qu'il n'y a plus ni équilibre ni union; & je perdrais tout si je continuois cette allure défordonnée.

Lorsque le cheval a fait un temps de trot, je le fais reposer en le laissant aller au pas. Cette allure se forme, comme le trot, par l'équilibre & la bonne disposition de la tête & du col. Je laisse d'abord le cheval entièrement à sa liberté: fatigué de la leçon du trot, il prend un pas qui lui convient, & j'étudie de quelle nature il est. Je raccourcis insensiblement mes rênes en plaçant sa tête & en

enlevant ; & dès l'instant que je sens qu'il veut prendre le trot , j'en conclus qu'il est trop enlevé pour aller au pas , je lui rends la main , & je le remets au pas franc & uni , dont les quatre temps doivent être bien marqués & également espacés.

Telle est la première leçon que je donne au cheval , sans exiger de lui autre chose. Lorsqu'il l'exécute bien , & qu'il va bien devant lui , on peut lui faire connoître d'autres travaux.

Je ne fixe aucun temps au cheval pour pouvoir me satisfaire ; cela dépend de ses forces & de son âge. Mais plus on le tiendra à cette leçon sur le droit , plus il acquerra de franchise , & mieux il se décidera en avanr.

---

### ARTICLE III.

#### *Première connoissance des rênes.*

J USQU'ICI j'ai tourné mon cheval comme il pouvoit , & sans le contraindre , parcequ'il ne distinguoit pas assez bien les deux rênes : mais il faut enfin les lui faire connoître suffisamment pour qu'on puisse s'en servir.

Je commence par lui faire sentir la rêne



de dedans un peu plus que celle de dehors, que je relâche même s'il faut, afin que l'animal comprenne mieux. Averti par la sensation sur une seule barre, il donne la tête, & plie un peu le col. Cette opération se fait en trotant toujours sur le droit. Les deux jambes de l'homme le portent toujours en avant dans le même train. Lorsqu'il a fait quelque pas ainsi à une main, je le mets à l'autre de la même manière, & je tâche qu'il réponde également des deux côtés, ce qui est difficile & rare. Aussi est il à propos de travailler davantage le côté qui se prête le moins à cette leçon.

Parvenu à se plier volontiers pour la rêne de dedans, qui, dans ce travail, doit primer, on commencera à sentir un peu la rêne de dehors, afin que le cheval puisse être ensemble : il n'y feroit jamais ; si une seule rêne agissoit. A mesure qu'il obéit aux deux rênes, selon leur valeur, je le redresse, & je tâche de lui fixer la tête sans force, en l'alignant autant qu'il se peut avec le bridon, & en lui demandant un petit pli.

On pourroit à la rigueur tourner le cheval avec une seule rêne ; mais ce feroit un travail sans goût, sans justesse, & qui fatigueroit le cheval sur la partie de dedans. En effet cette partie auroit bien des efforts à faire pour soutenir la masse qui se porte-



roit toute sur les jambes de dedans : il est donc à propos que nos jambes viennent au secours.

---

#### A R T I C L E IV.

##### *Première connoissance des jambes.*

**A** PRES avoir plié le cheval, de la rêne de dedans, avoir arrêté le degré de pli qu'on veut lui laisser, il faut ranger un peu les hanches en dehors, en lui faisant sentir la jambe de dedans un peu plus que celle de dehors.

Quand il commencera à répondre facilement à ce travail, on pourra penser à le tourner, & on n'aura autre chose à faire qu'à sentir la jambe de dehors & la rêne de dedans : mais on ne lâchera pas les opérations opposées qui doivent contenir le cheval ; la jambe de dedans empêche le cheval de trop céder à l'action de celle de dehors, & le porte en avant ; & la rêne de dehors l'empêche de se jeter sur l'épaule de dedans.

Lorsque le cheval a plus d'instruction, on tourne d'une manière plus analogue au vrai droit ; mais dans les commencements on ne peut pas exiger tant de justesse.

Il y a des chevaux qui ont une grande difficulté pour tourner , & qui même refusent de tourner à une main : c'est qu'ils ne sont pas encore assez souples. Il faut les remettre aux leçons précédentes , & les y tenir long-temps.

Quelquefois aussi on veut les tourner pour la rêne de dedans , & la jambe du même côté ; alors il leur en coûte trop d'obéir , parcequ'ils ne peuvent conserver de force après avoir dérangé la direction naturelle des vertebres des reins & du dos. Il est à propos de leur faire sentir beaucoup la jambe de dehors qui fixe les hanches , & donne par là les moyens au cheval de se mettre en force.

Il y a d'autres chevaux qui , au lieu de se plier du côté où il s'agit de tourner , se plient de l'autre , & tournent en se jettant sur la jambe de dedans. A ceux-là il faut éviter de leur faire sentir cette jambe ; mais on doit leur bien faire connoître & craindre la jambe opposée , & ne les tourner que lorsqu'ils se plient & rangent les hanches convenablement.

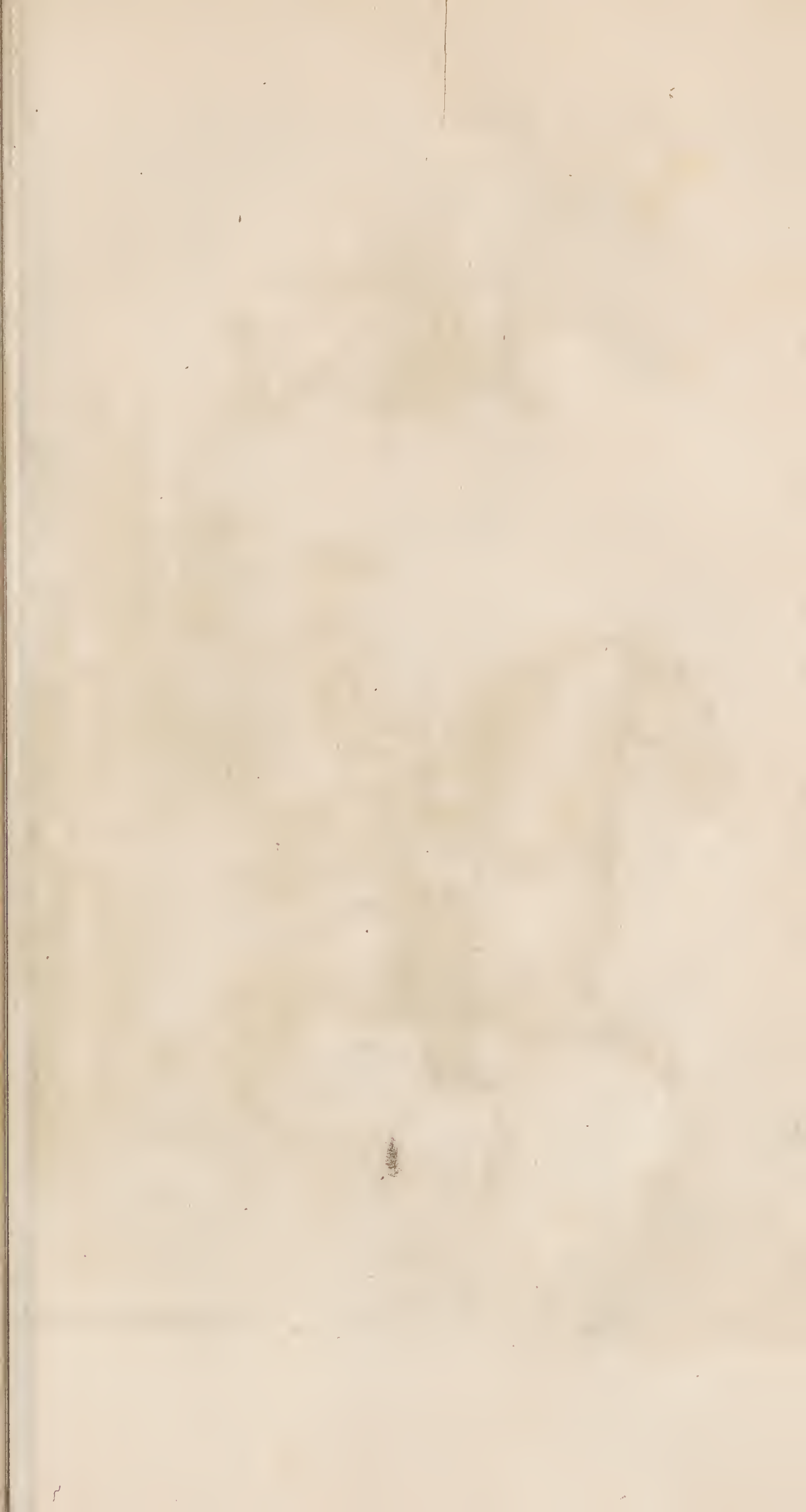
Si l'on s'appercevoit que le cheval refusât de tourner par malice , comme cela arrive quelquefois , & qu'il reculât pour éviter la sujétion qu'exige cette action , il faudroit alors le pincer vertement & le jeter en

avant : par ce moyen , on le corrigera de ses caprices , & on le décidera à faire docilement ce qu'on exige de lui.

En général, c'est une excellente méthode, lorsqu'un cheval refuse à une leçon, de reprendre la précédente ; car c'est une preuve que l'animal n'y est pas encore bien confirmé , & qu'il a besoin qu'on l'y remette.











---

## CHAPITRE II.

---

### L E Ç O N S

DE LA SECONDE CLASSE,

*Tendantes à donner de l'équilibre au cheval.*

**L**ORSQUE le cheval commence à tourner librement aux deux mains, je crois très à propos de le mener alors au manège, & de l'y travailler d'une manière plus suivie, sur-tout si c'est un cheval destiné pour l'école. Comme le terrain dans un manège est moins vaste, l'allure du cheval doit être plus raccourcie, & le travail plus exact.

---

### A R T I C L E I.

*Leçon du pas & du trot, sur le droit.*

**I**L est bon, lorsqu'on commence à exercer un cheval, de lui faire une reprise au pas, afin qu'il se dégourdisse, se rappelle



ce qu'il a déjà appris , & se place sous l'homme. Cette reprise doit se faire à un pas franc , & le cheval étant à son aise : il fera alors bien plus en état de commencer sa reprise au trot.

Cette reprise se fera en tenant les deux rênes égales autant qu'il est possible , & en sentant la jambe de dedans plus que celle de dehors , afin d'accoutumer de bonne heure le cheval à se plier pour la jambe de dedans. On trottera un peu plus raccourci que dans le dehors , & on enlèvera souvent les deux rênes ensemble , en sorte que le cheval s'affaïsse & se grandisse davantage.

Il est bon de temps en temps , lorsque le cheval se soutient bien , de le chasser dans les deux jambes un temps ou deux , sans lâcher les rênes , & en maintenant la tête & le col dans leur degré d'élévation. On doit sentir , dans ce temps de chasse , que l'action des hanches s'accélère sans que le cheval retombe sur le devant. En effet , c'est ce qui doit résulter de la pression un peu plus forte des jambes ; car elles excitent une contraction plus subite & plus entière dans les muscles abdominaux , & par là il arrive que les jambes de derrière se portent promptement sous le centre de gravité.

En pratiquant ce que je viens de dire , on donne plus de franchise au cheval à se por-

ter en avant : l'exercice que l'on donne avec discrétion augmente les ressorts du cheval ; & la crainte qu'il a des jambes , fait qu'il ne s'y endort pas , & qu'il se décide sans tâtonner.

Quand on arrive aux coins , il faut bien se garder de vouloir les prendre avec exactitude ; mon usage est au contraire de les arrondir beaucoup , afin de soulager le cheval. Pour cela , portez un peu les deux mains en dedans , & fentez vos deux jambes comme si vous vouliez tourner : pour peu que le cheval se ralentisse , un appel de langue le ranimera , & un peu plus de jambes le portera en avant.

On trottera ainsi le cheval aux deux mains , & ensuite on finira par lui donner une reprise au pas.

Rien n'est meilleur que le trot pratiqué ainsi sur le droit : mais on ne doit pas négliger le trot sur le cercle ; car lorsque cette leçon , dont nous allons parler , est bien donnée , de manière que le cheval ne se couche point , & se tienne le plus en équilibre qu'il est possible , il est certain qu'elle assouplit les reins de l'animal , & l'achemine à une obéissance plus complète.

## ARTICLE II.

*Leçon du pas & du trot sur le cercle.*

**S**I l'on veut que la colonne vertébrale du cheval s'affouplisse par la leçon du pas & du trot sur le cercle, il faut de toute nécessité que son corps s'arrondisse & se mette ainsi à chaque pas sur une portion du cercle qu'il décrit. Supposons une ligne qui partage également le corps du cheval en passant entre les deux oreilles, & qu'elle vienne aboutir au milieu des os des îles ; si le cheval va bien droit devant lui, cette ligne fera droite : mais supposons-la flexible, elle s'arrondira si le cheval va sur le cercle, & elle partagera toujours également le corps du cheval. Je dis que cette ligne, si l'on veut affouplir le cheval, doit correspondre à une ligne pareille que l'on traceroit sur le terrain pour y promener le cheval.

On doit observer que la partie du corps du cheval, qui est en dedans du cercle, est plus raccourcie que celle de dehors, & que par conséquent elle est plus comprimée, tandis que la partie de dehors a plus de jeu. Il y a donc une grande disproportion dans les poids



poids que les jambes de dedans & celles de dehors supportent, ainsi que dans la compression des ressorts : le ressort, ou la jambe de derriere, de dehors, étant plus à son aise, a plus d'activité, & rejette promptement la masse sur celui de dedans, qui alors n'a pas une égale élasticité, parceque sa charge est plus considérable. De plus l'épaule de dehors est plus avancée que celle de dedans, ainsi que la cuisse de ce côté là ; & si l'on n'y prenoit garde, l'action plus forte de la partie de dehors chargeroit tellement celle de dedans, que l'animal se coucheroit en dedans, & que ses jambes seroient trop gênées, & son équilibre détruit.

D'après ces observations, il est évident qu'il faut employer des aides qui rétablissent cet équilibre autant que cela est possible, afin que l'animal se soutienne. Un cheval qui veut changer de direction, étant en liberté, ou malgré l'homme qui le conduit, met les hanches du côté opposé à celui des épaules ; si celles-ci vont à droite, celles-là vont à gauche, & ainsi il n'est pas arrondi. Pour qu'il le soit, il faut que les hanches suivent régulièrement le chemin que parcourent les épaules, & cela est très difficile à faire exactement. Ce sont nos opérations bien combinées qui captivent toutes les parties du

cheval , & qui le rendent obéissant. Voici celles que je crois les plus sûres pour le mener sur le cercle.

Après avoir placé mon cheval & l'avoir enlevé autant que cela est nécessaire , je sens la rêne droite un peu plus que la gauche ( je suppose le cheval à droite ) , pour ramener un peu la tête , le col & les épaules en dedans ; je lui fais sentir ma jambe droite, elle achève de le plier , & porte en avant tout ce côté là , qui est retardé dans sa marche : puis j'approche ma jambe gauche qui fixe les hanches , & même les jette un peu en dedans pour arrondir la colonne vertébrale du cheval ; enfin je soutiens un peu de la rêne gauche , afin que les épaules n'aillent pas trop en dedans , & que l'épaule de dedans du cheval ne soit pas trop gênée.

Ces opérations ne sauroient être égales entre elles ; la rêne de dedans doit primer ainsi que la jambe de dehors : néanmoins dans certains instants on doit faire primer les aides contraires ; ces instants sont ceux où l'on sent que la marche du côté de dedans est ralentie.

Lorsqu'un cheval se plie difficilement à une main , il faut faire primer les aides de ce côté , jusqu'à ce qu'il soit gagné ; alors on reviendra au travail ordinaire pour la leçon sur le cercle.



C'est ainsi que l'on doit, au pas & au trot, mélanger ses opérations pour assouplir & arrondir le cheval, en le menant sur le cercle. Si, après l'avoir bien préparé, on veut, avec la bride & les deux rênes égales dans une seule main, le mener sur le cercle, il fera à propos de se rappeler ce que j'ai dit au sujet des changements de direction dans la théorie de l'équitation (\*).

Il y a des écuyers qui prétendent que le cheval doit se coucher sur le côté de dedans dans le cercle. Je conviens que l'animal se place ainsi, si l'on néglige de le plier & de le soutenir de la jambe de dedans, en sorte qu'il s'arrondisse. Mais si on a soin de le travailler comme il faut, il ne se couchera pas : les temps de chasse de la jambe de dedans accéléreront l'activité de la jambe de derrière du même côté du cheval ; elle se portera sous le centre de gravité, & aura assez de force pour rejeter la masse sur l'autre jambe, lorsque son tour de le faire sera venu.

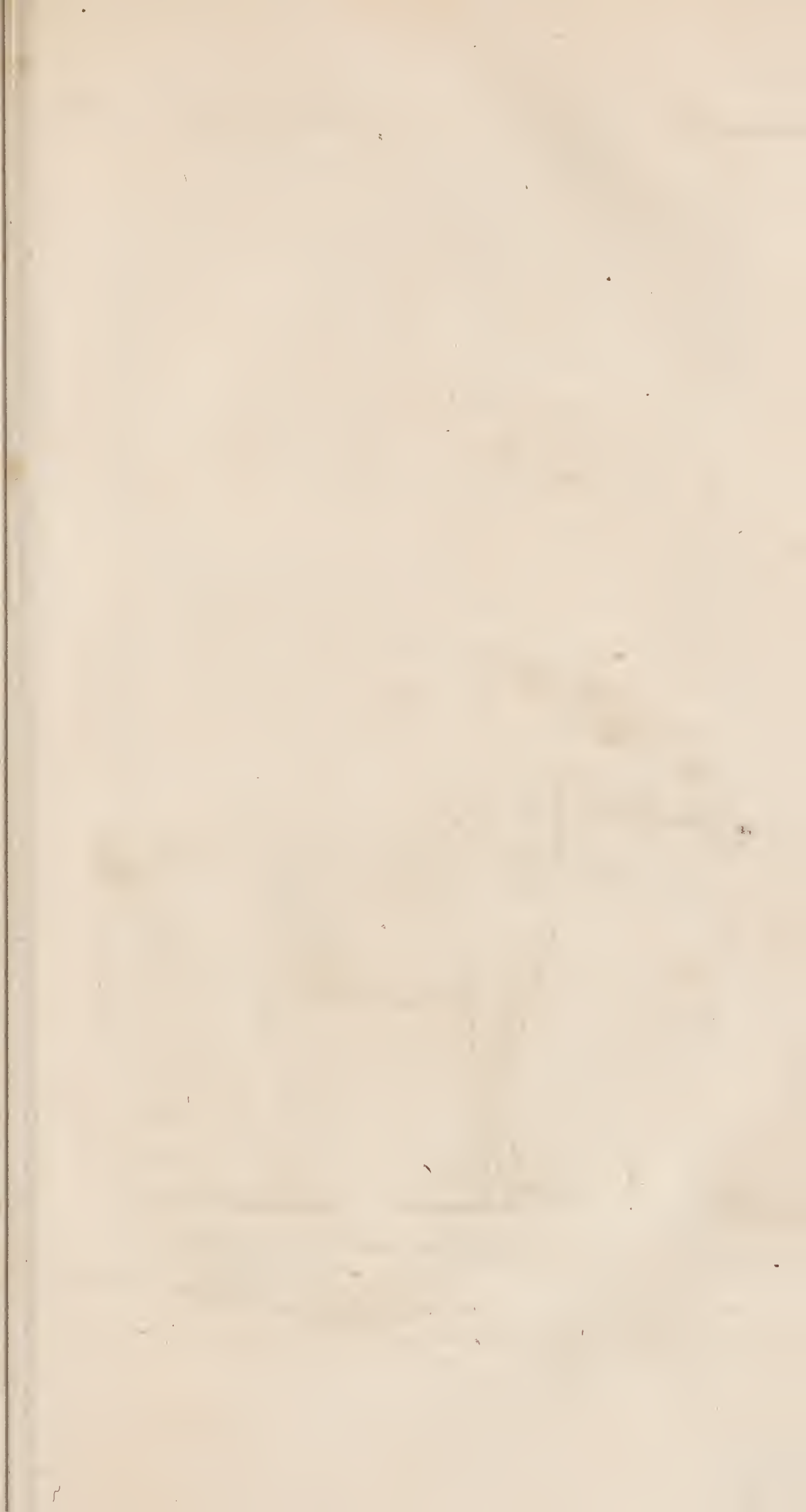
(\*) Essai sur la théorie de l'équitation, précédé d'un Traité de la cavalerie, traduit de Xénophon, vol. in-8°. chez Lacombe, 1771.

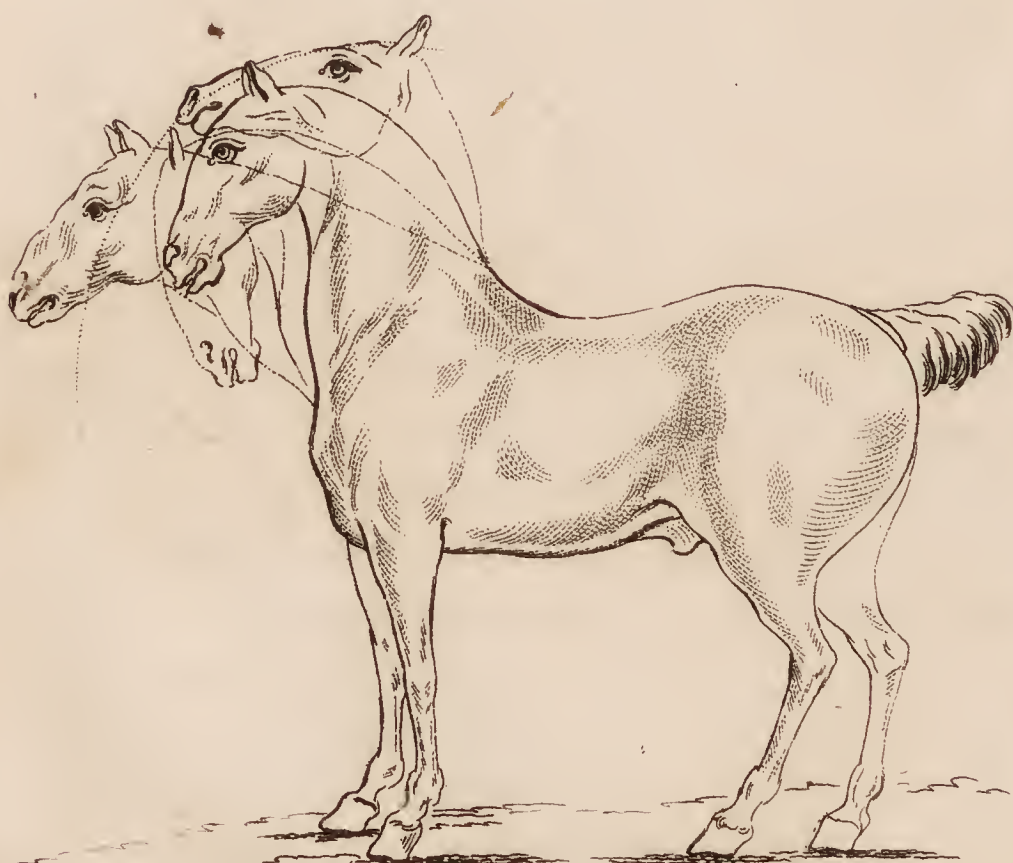


## ARTICLE III.

*Temps de mettre le mors au cheval.*

**J**USQU'ICI nous nous sommes uniquement servis du bridon. Si l'animal, au pas & au trot, se porte bien en avant sur le droit, & s'arrondit sur le cercle, aux deux mains, assez pour qu'on puisse le mener en rond, quelque imparfait que soit le cercle qu'il décrit, je pense qu'il est temps alors de l'emboucher, pour commencer à le placer correctement, & pour lui donner des leçons plus strictes. J'ai déjà dit que ses forces, sa souplesse, & son adresse, décidoient de cet instant. Si on l'embouche à propos, il ne refusera pas le mors, & il obéira d'abord comme il faisoit au bridon, cependant avec plus de réserve, parceque cet instrument nouveau lui cause plus de douleur, & qu'il est obligé de se soutenir de lui-même pour l'éviter. C'est pourquoi il faut le contenir moins, afin qu'il jouisse de plus de liberté dans les premiers jours, & qu'il se familiarise avec le mors : si l'on vouloit l'assujettir, il se retiendrait, ne se porteroit pas si bien en avant, & finiroit par se défendre. C'est pour cela que je conseille







de relâcher les premiers jours ; ensuite de le reprendre peu à peu & par des degrés insensibles , toujours en lui faisant sentir les jambes , afin qu'il ne retarde pas son allure lorsqu'il sentira le mors opérer un peu plus sur ses barres. On se servira d'abord des rênes séparées , en en mettant une dans chaque main, & on exécutera simplement les leçons que j'ai prescrites pour le travail du bridon.

Après chaque reprise il est bon d'agiter légèrement chaque rêne de la bride , en détachant la rêne du col du cheval , & en l'enlevant. Ce travail , que l'on doit faire très délicatement , amène la tête du cheval jusqu'au genou de l'homme , lui plie le col , & l'accoutume à obéir à l'action de chaque rêne. Il faut en cela beaucoup de prudence ; car il y a des chevaux si sensibles, que ce travail les désespéreroit si on ne prenoit bien des précautions. On doit travailler à rendre également souples & obéissants les deux côtés du cheval : ainsi ce que l'on fait à une main , on le fera aussi à l'autre.

Puisque nous commençons à nous servir de la bride , il est temps de parler de l'attitude du cheval, & d'indiquer celle que nous regardons comme la meilleure & la plus sûre pour les deux individus.

## ARTICLE IV.

*De la belle attitude du cheval.*

**N**OUS avons déjà dit un mot de l'attitude du cheval, en parlant de sa démarche ; mais nous n'avons pas donné les procédés de l'art pour y amener le cheval. Il est dans sa nature de chercher toujours à soulager ses parties foibles & douloureuses, & par là il détruit l'accord si nécessaire pour l'équilibre & pour l'obéissance aux volontés de l'homme.

C'est ici qu'on doit se rappeler ce que nous avons dit sur l'anatomie ; car c'est d'après la construction de chaque individu, qu'on doit le placer.

Le cheval se place relativement à l'attitude de sa tête : c'est donc par la belle disposition de cette partie, que nous devons commencer celle de tout le corps. Nous ne devons pas avoir pour objet unique la grace & le coup-d'œil : il faut s'occuper des moyens les plus propres à faire agir tous les membres conformément à leur destination naturelle.

Nous réduirons à quatre principales ce



grand nombre d'attitudes que prend la tête du cheval. La première est celle de l'animal en liberté, & lorsque n'étant gêné par rien il s'abandonne sur les épaules, & tend le col sans le soutenir. La seconde est celle où il porte au vent, lorsque, cherchant à se cabrer, ou se roidissant sous l'homme, il jette le haut de sa tête fort en arrière. La troisième est celle où il s'encapuchonne; c'est l'attitude de tous les chevaux dessinés dans les auteurs, excepté dans *la Guérinière* : le cheval au lieu de se soutenir & d'être sur les hanches, arrondit son col, mais en baissant la partie supérieure ainsi que la tête, en sorte que le menton s'appuie presque sur le poitrail. La quatrième est celle que tout cheval bien placé doit avoir, celle qu'il prend en liberté lorsqu'il s'anime de lui même & qu'il étale toute sa beauté, celle que l'art adopte, parceque la nature la favorise, & parcequ'elle contribue à l'équilibre du cheval : c'est aussi celle que j'ai donnée aux chevaux dans les estampes de ce livre, n'en ayant jamais vu d'autres aux chevaux dressés par d'habiles maîtres, au moins en France.

D'après l'examen réfléchi du squelette du cheval, d'après une étude exacte de toutes ses articulations, & de la tournure naturelle de chaque membre, il sera facile de juger, que si les os des jambes sont hors de la direc-



tion qu'ils doivent avoir , nécessairement l'animal est prêt à tomber : or cette direction est incontestablement celle dans laquelle toutes les surfaces des os se touchent autant qu'il est possible. On sera de plus convaincu que cette loi n'est point observée dans un cheval en repos dont le col est alongé , ou la tête encapuchonnée.

En effet si l'on élève une perpendiculaire qui passe exactement par le centre des os de la jambe de devant du cheval , & que cette ligne soit celle de son innixion , le col étant alongé forme un poids trop éloigné de cette jambe pour ne la point surcharger. Plus le poids de la tête est éloigné de cette ligne perpendiculaire , plus il est grand , parcequ'il est plus éloigné de son appui. Aussi arrive-t-il que les jambes ne sont point placées lorsque la tête a une si mauvaise attitude ; au lieu de s'appuyer perpendiculairement , elles forment une ligne oblique , & vont sous le ventre du cheval ; en sorte que le poitrail , les épaules , le col & la tête , sont hors de la ligne d'appui. Il ne faut que des yeux pour juger de la défecuosité de cette attitude & de son peu de grace : elle déplaît même aux gens les moins instruits.

L'attitude de la tête encapuchonnée a des défauts & des inconvénients d'un autre genre. Ordinairement ces chevaux pesent à la main ;

& comme leur tête & leur col débordent encore extérieurement la ligne d'appui des jambes, ils les fatiguent, quoiqu'elles soient bien placées pour l'ordinaire. Comme les poids sont très mal répartis, les hanches sont fort à leur aise, & poussent la masse sur les jambes de devant, ce qui augmente la pesanteur naturelle du devant. Lorsque le cheval ayant vaincu les forces de l'homme, appuie sur son poitrail sa tête mal placée, il se livre à ses caprices sans que l'homme puisse aisément s'y opposer : d'ailleurs il court risque de s'abattre à chaque instant.

Cette position de tête a de plus l'inconvénient, que le cheval ne voit pas son chemin, parceque la conformation de l'œil ne lui permet de voir que les objets qui sont dans la direction du rayon visuel. Outre cela, jamais le mors n'a de véritables effets, parceque rien n'est disposé selon les loix de la nature. Le cheval ne sauroit être libre ni vraiment assoupli ; il travaille toujours sur les épaules, & n'est point tenu par le cavalier.

Quoique l'attitude opposée, celle où le cheval porte le nez au vent, ne paroisse pas devoir charger les épaules & les jambes de devant, elle ne laisse pas de les fatiguer, parceque la position de son col & de sa tête ne contribue point à les soulager & à les enlever. Expliquons ceci.



Les vertebres du col font au nombre de sept ; elles font emmanchées l'une dans l'autre , de maniere qu'elles forment assez bien la figure d'une s. Les deux premieres forment une courbure , ou s'arrondissent ; les deux dernieres en font autant , & vont s'appuyer à la premiere des vertebres du garrot. Si je veux enlever la tête du cheval , de maniere qu'elle soit trop haute , & qu'elle se porte trop en arriere , nécessairement je déplie le haut de l'encolure , en obligeant les deux vertebres supérieures à quitter la position qui leur est la plus commode. Si je continue à tirer la tête en arriere , il se formera dans l'encolure un faux pli ; les deux extrémités de l'encolure chercheront à se joindre comme l'on voit dans les encolures de cerf ; & la derniere des vertebres cherchera à se séparer de la premiere du garrot. C'est précisément tout le contraire que nous devons desirer : car plus il y aura d'union entre les vertebres du col , plus nous serons sûrs d'enlever toute la machine. Il faut tellement disposer la colonne des vertebres de tout le corps, qu'en la prenant par le bout , c'est-à-dire par la tête du cheval , nous puissions l'enlever toute sans aucune interruption , & qu'en enlevant la premiere , notre action se communique jusqu'à la derniere. Or , pour arriver là , l'expérience , l'inspection du squelette ,



& la raison , nous apprennent que ce ne sera jamais en laissant le cheval porter au vent ; car dans ce cas il n'y a que le col & la tête d'enlevés , & jamais le garrot & le dos ne le feront : moyennant cela le cheval se fatigue & s'use , comme on le voit tous les jours,

Je suis cependant d'avis qu'on emploie quelquefois cette attitude lorsqu'un cheval a la tête attachée un peu trop bas. Il faut diminuer un peu la rondeur du haut de l'encolure , & faire prendre , s'il se peut avec le temps, une autre attitude à la tête : pour cela, on enleve le bout du nez du cheval. De plus, lorsque le cheval s'encapuchonne , ce travail y remédie à la longue.

Si le cheval porte de lui-même le nez au vent sans vouloir le baisser , c'est une preuve de roideur ou de foiblesse. Dans l'un & l'autre cas , on emploie en France avec succès la martingale ; elle oblige le cheval de baisser un peu le nez ; & peu à peu on lui fait courber la tête.

L'usage de la martingale est très bon ; mais il ne faut pas prétendre trop captiver le cheval : retenu par la muferole , il déploie difficilement son col , & il n'est jamais à son aise. Il est à propos de la tenir un peu aisée , sur-tout lorsque le cheval commence à se bien placer. La martingale , en assujettissant la tête du poulain dans les premières

leçons , donne à l'homme une grande facilité pour le contenir , & pour lui faire sentir l'effet de sa main. Il est constant que dès qu'un cheval a le nez au vent , il peut emporter son homme impunément. Nous obvions à ces inconvéniens par la martingale ajustée avec discernement.

Si je donne quelquefois la leçon de la tête haute au cheval pour l'accoutumer à se grandir , je reviens bientôt à l'attitude qui lui est la plus naturelle & la plus belle. Il la prend de lui-même à mesure qu'il acquiert de la force & de l'appui dans la main. Mais pour le conduire là , il faut de l'assiette & l'emploi des jambes du cavalier. Car jamais le cheval ne fera bien placé , si l'on confie à la main de la bride seule tout le soin de l'attitude du cheval. Il est d'ailleurs très nécessaire que tout le corps soit bien disposé pour que la tête soit placée.

L'attitude des chevaux gravés qui accompagnent cet ouvrage, rend au juste mon idée. Si l'on compare leur position avec celle des chevaux gravés dans tous les anciens livres de cavalerie, on verra une grande différence. On peut dire qu'il n'y a pas long-temps que l'on connoît la véritable attitude du cheval , à en juger par les anciennes gravures. Car il est à présumer qu'elles ont été dessinées d'après nature; que l'artiste a rendu au moins



les ensembles s'il a négligé les détails, & que les grands hommes qui ont écrit sur cet art ont présidé aux desseins, & ont voulu que leurs idées fussent suivies.

Lorsque le cheval est placé comme je le desire, il est dans toute sa force, dans le plus bel ensemble & dans son grand degré de mobilité. Parcourons tout son corps, & examinons comment chaque partie est disposée par rapport à la tête. Supposons le cheval en repos.

Tous les os de l'épaule & des jambes de devant se soutiennent parfaitement; les deux jambes posent bien & sont dans la plus belle attitude; le pied porte bien à plat & également de la pince & des talons. Si de l'extrémité de la pince on élevoit une perpendiculaire, elle rencontreroit, à quelque chose près, l'oreille du cheval; assurément le devant ne pèse point à terre; rien ne déborde la ligne d'appui des jambes de devant, & toute cette masse n'a aucune propension en avant. La croupe est aussi basse qu'elle puisse l'être, puisqu'elle est chargée ou prête à l'être; les reins sont dans la position où ils ont le plus de force; leur extrémité est appuyée: avantage qu'elle n'a pas lorsque le cheval est sur les épaules. Les jambes de derrière ne sont point éloignées de la croupe; & si de l'extrémité des fesses on abaissoit une per-



pendiculaire, cette ligne ne tomberoit sur aucune partie de la jambe. On conçoit que le cheval bien posté sur ses quatre colonnes, est très aisé à ébranler; & si, en marchant, il conserve sa bonne attitude, il sera plus léger & plus sûr dans sa marche.

Il n'y a point de cheval, à moins qu'il ne soit construit ridiculement, qui ne puisse & ne doive être disposé ainsi. S'il est très roide, ou très foible, il sera plus de temps à y parvenir, mais il y viendra enfin.

On auroit tort de prétendre que cette attitude charge & fatigue les hanches. Car tout cheval aura assez de force dans son derriere pour porter ses épaules, si, après avoir placé le devant, insensiblement & par degré; on n'assure pas trop la main, & si on ne veut pas trop le renfermer. De plus on ne doit jamais oublier que la résistance, que le cheval trouve dans la main du cavalier qui l'arrête ou forme des demi-arrêts, est un obstacle considérable pour lui & une augmentation du poids qu'il a à rejeter sur les hanches. Si un cheval bien placé se porte en avant pour la main très légère, & qu'on veuille assurer un peu plus la main, l'animal se rejette d'autant sur son derriere, & par là le charge davantage. Si l'action de la main est trop augmentée, alors le cheval, trop chargé sur les hanches, se défendra. On doit

donc proportionner la tenue de la main à la force des hanches, & on n'écrasera point le cheval.

Un cheval ne travaille jamais de bonne grace, à moins qu'il ne soit placé ainsi : à mesure qu'il s'affouplit, on s'apperçoit que sa position se rectifie, & qu'il devient plus brillant.

Tous les chevaux ne sortent pas des mains de la nature assez bien conformés, pour que l'art les conduise promptement à la belle attitude : à moins que la proportion de tous les membres entre eux ne soit parfaite, il faut du temps & de la patience pour les bien disposer ; & encore n'arrive-t-on point à la véritable beauté si la nature est ingrate.

Les chevaux sont difficiles à placer, soit à cause de la mauvaise disposition de la tête, soit à cause de la conformation vicieuse de quelqu'autre partie.

La tête attachée trop bas, est celle dont l'encolure remonte trop haut au-dessus de l'attache des deux oreilles. L'arrondissement que forment les deux premières vertèbres cervicales, s'oppose à la vraie attitude. On en approchera à la longue, après avoir fait porter le nez au vent : il n'y a aucun risque à donner cette attitude, jusqu'à ce que le col se grandisse & se soutienne de lui-même ; car le bout du nez tombera toujours assez.



Si la tête est au contraire trop haute , & que l'occiput soit plus haut que l'atlas , il sera difficile de faire baisser le nez. Pour y parvenir il faut user d'une martingale courte ; & l'arrondissement de l'encolure viendra de celui de la troisième & de la quatrième vertèbres ; car à la longue elles s'arrondissent dans leur longueur : mais ce travail est difficile pour le cavalier & pour le cheval.

Un grand nombre de chevaux ont beaucoup de ganache , & par là sont empêchés de donner dans la main. Il faut avec ceux-là employer le même moyen que pour la conformation précédente ; ils arriveront enfin à la position. Observez que si après avoir gagné ce pli , vous n'enlevez pas la tête , il pourra se faire que le cheval finisse par s'armer & s'encapuchonner. Je conseille donc d'enlever le devant en chassant les hanches , afin que le cheval se grandisse.

L'encolure de cerf oppose des difficultés invincibles ; il ne faut point penser à y remédier. Le coup de hache est moins défavorable : mais on ne peut jamais espérer d'avoir une tête bien assurée.

Le garrot bas , charnu & rond , s'il est accompagné d'épaules immobiles , grosses , & mal attachées , s'oppose aussi à la bonne disposition du cheval. C'est une règle générale , que si ces parties sont trop attérees , le cheval



val a bien de la peine à enlever le devant, surtout si les hanches sont foibles : mais quelque bonnes que soient ces dernières , elles sont bientôt ruinées par les efforts qu'elles ont à faire pour compenser la pesanteur du devant.

Les reins bas , la croupe haute , les mauvais jarrets sont autant d'obstacles que la nature oppose à l'art. Si on vient à bout de placer de tels chevaux , ils ne gardent pas longtemps leur position , & ils sont ruinés avant que d'être ajustés.

Choisissez donc toujours les plus belles natures : il est désagréable d'employer sa peine & ses talents à contredire cette nature qu'il faut embellir sans la forcer.

## A R T I C L E V.

### *Du pas d'école.*

**C**E n'est point à une allure prompte & étendue que l'on peut commencer à placer le cheval : plus il va vite plus il est difficile de le maintenir dans son équilibre. Il falloit donc trouver une démarche dans laquelle le cheval, étant uni , bien d'accord , placé selon les indications de la belle nature , pût dévelop-

per les membres les uns après les autres, & fléchir chaque articulation selon les désirs du cavalier instruit & adroit.

Le pas d'école est un pas plus soutenu, plus raccourci & plus cadencé, que le pas naturel du cheval. La main du cavalier doit enlever & placer le devant, tandis que les jambes accélèrent les mouvements des hanches; mais il ne faut pas employer de force ni dans l'aide de la main, ni dans celle des jambes.

Le cheval n'exécute bien le pas d'école, qu'en se soutenant comme de lui-même & sans avoir besoin d'être excité par les efforts de l'homme: car il est à craindre, si l'on travaille trop de la main, que l'animal ne se retienne & ne se décide pas; & si l'on agit avec trop de force dans les cuisses & dans les jambes, alors au lieu de tenir le cheval en équilibre, on le jette sur les épaules; ce qui arrive toutes les fois que l'on veut châtier le cheval avec vigueur. En effet cette force de cuisses détruit l'ensemble & le liant qui doit exister dans l'accord de l'homme & du cheval; elle donne aux hanches trop d'action: & comme le cheval n'a pas le temps de se placer, ni de garder son équilibre, il s'atterre, & manie sur les épaules.

Il faut donc, pour bien exécuter ce pas, que le cheval soit d'abord bien placé, & que

l'action des jambes de l'homme ne donne point à l'animal un degré de mouvement dans lequel il ne se soutiendrait pas : il faut de plus què le cheval, se trouvant à l'aise, c'est-à-dire point trop comprimé, puisse essayer de lui-même à se maintenir bien placé. Toutes les fois que l'on fermera les cuisses avec force, on doit savoir que l'on ôte au cheval la liberté des muscles, qui, se trouvant ferrés par des corps étrangers, ne peuvent plus agir qu'après une violente contraction ; & dans presque tous les cas, la force que nous mettons dans la pression violente des cuisses, fait roidir le cheval, plutôt qu'elle ne le détermine.

Pour mener un cheval au pas d'école, on commence par s'asseoir en relâchant les cuisses & les jambes, & en les plaçant sans aucune force, mais de manière qu'elles soient prêtes à se refermer, si le cheval est indécis : le cheval, se sentant relâché, prend lui-même de l'aisance & du liant. Alors on enlève la tête ; on place le col avec une main légère, afin que le cheval soit placé sans trouver d'obstacle qui l'empêche de marcher, & on l'anime par un appel de langue ou par la pression des jambes. Si en se portant en avant il ne conserve pas sa tête dans la même élévation, & s'il manie sur les épaules, on l'enlèvera par un tact de la main, qu'on relâche.



ra, afin de ne point l'arrêter : insensiblement il viendra au point de la tenir placée pendant une reprise entière.

L'adresse consiste donc à maintenir le cheval en équilibre sans le gêner ; mais aussi sans lui laisser une liberté dont il pourroit abuser.

On doit éviter avec soin deux fautes que l'on commet ordinairement contre ce principe.

La première, est de vouloir asseoir le cheval malgré lui en le retenant trop de la main : par là on charge beaucoup ses hanches, qui demeurent, n'étant plus excitées à se porter en avant ; & on sent que l'animal, souffrant dans son derrière, se découd, perd l'union de sa marche, & se retient au point de ne vouloir plus avancer. Si pour y remédier on chasse beaucoup, le cheval s'encapuchonne au lieu de se grandir, & ne met aucune harmonie dans son pas.

L'autre défaut est de lui donner trop de liberté lorsqu'il a obéi quelque temps, de manière qu'il se déplace absolument, allonge le col & perd le bon appui. Il faut conduire la tête & le col au degré d'élévation le plus grand, & y tenir le cheval avec la main légère tant que la leçon dure : car si on le place deux minutes, & qu'ensuite on le laisse aller, on ne viendra jamais à bout de l'accoutumer à la gêne inséparable des premie-

res leçons. S'il ne peut supporter l'assurance de la main, ayez-la très légère ; mais ne souffrez point que l'équilibre se perde. La main sur les chevaux foibles ou très bien mis, ne doit servir qu'à aviser le devant après l'avoir placé.

Cette allure est excellente pour tous les chevaux ; ils y prennent plaisir : elle convient au cheval de manège comme au coureur. Ce dernier particulièrement est plus souple & plus adroit , si l'on a soin de l'arrondir à cette allure lorsque l'habitude du courre & de la chasse l'ont enroïdi & mis sur les épaules.



---

## CHAPITRE III.

---

### LEÇONS

#### DE LA TROISIÈME CLASSE,

*Tendantes à plier le cheval, & à lui donner la première souplesse par la saillie & le jeu des parties de dedans sur celles de dehors.*

---

#### ARTICLE I.

*Du cheval mené droit, & du cheval mené plié.*

**L**E devant du cheval est plus étroit que la croupe, d'environ un tiers. Donc si l'on appliquoit une règle le long de chacun des côtés du cheval, les deux règles ne feroient point parallèles. Si l'on vouloit les mettre parallèles, il y auroit de chaque côté du cheval un intervalle égal entre la règle & l'épaule de l'animal : dans ce cas le cheval feroit bien droit d'épaules & de hanches.

Un cheval qui marcheroit ainsi feroit à mon avis le mieux placé possible. Mais cette perfection n'est qu'idéale ; car il faudroit,



pour avoir une résultante parallele à nos deux regles , que les deux côtés du cheval fussent bien égaux , que les jarrets eussent le même degré de ressort , les épaules la même liberté , que les vertebres fussent sans aucune inflexion d'un côté ni d'un autre. L'on juge que c'est desirer l'impossible. Mais quand la nature nous offriroit un tel animal , quel est l'écuyer assez habile , assez adroit pour oser concourir avec elle à former ce droit si parfait ? D'ailleurs cette direction droite ne pourroit servir que sur le droit , & non lorsqu'il faut tourner , ou conduire le cheval sur des lignes différentes : ainsi nous ne le trouverions pas facile à manier , si une épaule n'avançoit plus que l'autre. Il est vrai que si l'on peut mener le cheval le plus droit possible , on parviendra plutôt à mettre les épaules sur les hanches : mais dans les tournants , il faut de toute nécessité que cette égalité cesse. Pensons donc à profiter de cette indication de la nature , pour manier le cheval en tous les sens ; & ne perdons point de vue nos deux regles paralleles.

A mesure que le cheval se plie, la distance de l'épaule à la regle, du côté opposé au pli deviendra double, parceque l'épaule du côté du pli touchera à l'autre regle. L'articulation de la tête avec l'atlas , toutes les vertebres cervicales & dorsales contribueront à cet ar-

rondissement , qui vient plutôt de leur part que de l'épaule de dedans : celle-ci a une toute autre action. On sent bien que l'omoplate & l'humerus sont des corps trop solides pour s'arrondir ; mais la position & le mouvement qu'ils adoptent contribuent à faire paroître arrondies les parties extérieures du cheval.

Dans l'état de liberté du cheval , s'il va à gauche , le pli est à droite ; l'épaule gauche avance , & la droite , fort gênée , prouve que le mouvement de cette épaule est ralenti. Aussi le cheval porte sur la partie non pliée , de maniere qu'il est toujours prêt à tomber.

Pour obvier à cet accident qui seroit terrible pour l'homme , & afin de faciliter l'usage du cheval , il faut le faire marcher du côté où il est plié , & ce pli doit venir des côtes. Si le col seul est plié , le cheval n'en est pas moins de travers ; & l'épaule de dedans est toujours reculée. Il faut la faire avancer : par là la jambe fera plus prompte à soutenir la masse , & à se porter où il faut. Pour cela , il est plus naturel & plus facile au cheval de faire passer l'épaule de dedans sur celle de dehors , que celle de dehors sur celle de dedans. Avec le temps & la souplesse , l'une & l'autre manieres sont faciles ; mais la premiere est la plus prompte & la plus commode au cheval.

Lors donc que les côtes sont arrondies, l'épaule du côté du pli se porte en avant, & est toujours prête à devancer l'autre ; en sorte que tous ses mouvements naturels sont libres, & le cheval est disposé à les employer.

Voici les moyens d'amener le cheval au véritable pli, qui n'est cependant tel qu'après que les épaules sont bien gagnées, & que l'épine du dos est bien flexible en tous sens.

---

## A R T I C L E II.

### *Leçon du pli de l'épaule.*

**T**OUT cheval, dans la conformation de son col, a des moyens de se plier. L'attache des vertèbres cervicales, souvent inégale des deux côtés, de mauvaises habitudes, & d'autres raisons encore (\*), rendent ce pli plus difficile d'un côté que de l'autre. Cependant avec de la patience & de l'intelligence on parvient à l'égaliser : égalité indispensable si l'on veut que le cheval se mette dans les deux rênes. Lorsqu'on a donné au cheval la première souplesse au bri-

(\*) Voyez ci-devant, pag. 40.



don , il se prêtera moins difficilement à plier sa tête & son col pour la pression d'une rêne.

Après avoir placé le cheval devant lui , lui avoir enlevé la tête, & avoir formé son équilibre , fentez la rêne de dedans , en l'enlevant , & en la détachant du col du cheval ; mettez de la fuite & de la douceur dans la pression du mors sur la barre : sûrement le cheval pliera le col. Le col étant plié , laissez tomber la jambe de dedans , près & le long des côtes , sans la porter en arrière : vous obligerez , par-là , l'épaule de dedans de s'enlever & de marcher , & alors vous appercevrez l'arrondissement du pli. Il ne faut pas lâcher la rêne de dehors , car le pli pourroit devenir trop considérable ; alors il seroit faux , & les épaules ne seroient point enlevées. Votre jambe de dehors empêchera les hanches de sortir de leur alignement , & se réunira à celle de dedans pour porter l'animal en avant.

Les opérations qui déterminent le cheval à se plier , ont des effets généraux & des effets particuliers , qu'il est essentiel de bien sentir & de bien discerner.

L'effet général des deux rênes est d'enlever le devant.

L'effet particulier de chaque rêne est , pour celle de dedans , d'emmener le pli en

dedans ; pour celle de dehors , de le fixer au degré convenable.

L'effet général des deux jambes est d'aligner la croupe , & de porter l'animal en avant.

L'effet particulier de chaque jambe est, pour celle de dedans , de faire avancer l'épaule & la hanche de dedans , & de plier les côtes ; pour celle de dehors , d'arrêter la hanche qui voudroit échapper.

Si l'homme sent & distingue tous ces effets nécessaires dans le beau pli , le cheval en doit faire autant. Mais pour l'amener là , il faut ne point brouiller les opérations : il faut au contraire les lui rendre claires par la simplicité , & les faire toujours dans une direction qui ne change pas tous les jours ; enforte que la répétition fréquente laisse , dans le cerveau de l'animal , des traces profondes qui ne puissent s'effacer.

Dans les commencements on est obligé de mettre moins de régularité & d'accord dans les opérations , jusqu'à ce que le cheval réponde bien à toutes en général , & à chacune en particulier. Ensuite il vient au point de n'avoir plus besoin que d'être avisé.

Pour accoutumer le cheval à se plier lorsqu'il est roide à une main , on baisse la rêne de dedans , & on la fait beaucoup travailler , jusqu'à ce que le col soit bien assoupli.

Lorsque l'action de la jambe opère bien , que le cheval conçoit ce qu'elle demande de lui, & qu'il se plie pour elle & pour les deux rênes égales , il est confirmé dans le pli. Alors, après avoir égalisé les rênes, on porte un peu la main en dedans ; enforte que les épaules se détachent du mur , & le cheval est bien droit. Mais si , pour augmenter le pli , on sentoit plus la jambe de dehors que celle de dedans , les hanches iroient de ce côté , & le cheval feroit ce qu'on appelle les deux bouts dedans. Ce pli est faux, parceque le cheval ne peut pas faire un usage égal de ses deux jarrêts ; car celui de dedans est plus chargé que l'autre , la masse se portant presque toute dessus , & son activité n'est point redoublée à proportion. D'ailleurs le cheval est moins beau & moins à son aise dans ce pli , qui est généralement désapprouvé.

Quelquefois les chevaux se présentent à un pli qu'ils prennent d'eux-mêmes , & sans les opérations de l'écuyer. Ce pli est encore faux , parceque pour l'ordinaire il dénote roideur dans la colonne vertébrale : il faut donc que le cheval se plie pour l'homme.

Il arrive encore qu'après être demeuré plié de l'épaule quelque temps , si on lâche la jambe de dedans , cette épaule tombe ou s'arrête , & il n'y a plus d'arrondissement que dans le col ; il est sûr qu'alors le che-



val se soutient bien moins. Il faut rappeler le pli par la rêne & la jambe de dedans.

On a beaucoup gagné lorsqu'on tient bien les épaules : on n'y parvient que par adresse & non par force. Cela n'est point aisé sur les chevaux qui ont les épaules froides , serrées , & même roulantes. Il est encore plus difficile de donner le beau pli à ceux qui ont le nez au vent, qui ont l'encolure fautive, renversée & penchante ; ces derniers n'ont jamais de grace.

Le cheval se plie-t-il librement , trottez-le sur le droit ; & de temps en temps ranimez sa cadence par un appel de langue , & augmentez l'effet de vos jambes ; mais que la main soit légère à proportion. On doit sentir alors que le cheval se grandit & se place mieux, qu'il s'embellit, & devient bien plus léger.

Il ne faut pas abuser de ces temps , ni les répéter trop souvent : ils écrasent les hanches & ruinent les ressorts. Il y a bien de la discrétion à apporter à ces moments , dont on dédommage le cheval en le relâchant ensuite un peu plus.



## ARTICLE III.

*Des coins, & des doublés.*

**D**EUX murs disposés à angle droit forment un coin. Prendre un coin, c'est mener son cheval le plus près possible du sommet de l'angle. Comme le cheval ne peut pas devenir quarré, il ne peut, pour bien garnir le coin, que passer sur une portion de cercle extrêmement petite : opération impossible, si le cheval n'est très souple ; très pénible, lorsqu'il l'est ; mais très utile, pour le confirmer dans le pli.

Pour bien passer un coin, l'animal doit être dans le pli ; sans cela on ne peut dire que le coin soit pris dans les règles. Conduisez le cheval plié, jusqu'au coin, avec les mêmes aides qui ont gagné son pli. Un instant avant que d'arriver, marquez un demi-arrêt de la main, sans changer le rapport des aides les unes avec les autres. Par ce demi-arrêt, le cheval se raffiera, & se mettra en force. Dès que vous le sentirez léger à la main & bien soutenu, augmentez la pression de vos deux jambes, sans que leur accord cesse d'être le même : par là vous accélérerez

l'action des hanches. Et comme le cheval est déjà arrivé plié , il garnira le coin , & le passera sans s'arrêter , & sans changer la disposition de ses membres. A l'instant où le cheval passe le coin , il faut porter un peu la main en dedans , afin que les épaules se remettent sur la nouvelle ligne qu'elles doivent parcourir.

Il arrive souvent que le cheval , même bien mis , en passant le coin , lâche son épaule de dedans , & la pousse en dedans. C'est une preuve que les vertebres ne sont pas assez arrondies , & l'épaule assez tenue. Dans ce cas il est à propos de forcer un peu de la jambe de dedans , & d'augmenter le pli avec les rênes , de maniere que toutes les vertebres fassent , les unes après les autres , un mouvement de flexion en dedans , pour passer sur une portion de cercle que l'on décriroit le plus près du sommet de l'angle formé par les deux murs.

Un autre inconvénient que l'on voit arriver , est celui de laisser échapper les hanches du cheval lorsqu'il a passé le coin : on sent alors qu'elles frottent le mur , & que si elles n'en étoient retenues , elles échapperoient. C'est une preuve qu'elles ne sont pas assez chargées , ni assez fixées par les jambes de l'homme dans la ligne à parcourir. On remédie à cet accident , en sentant un peu la



rêne de dehors pour faire rentrer les hanches, & on les maintient dans leur ligne avec un peu de jambe de dehors, si celle de dedans les range trop. Si cette dernière jambe peut être modérée, & si, en diminuant son effet, on maintient constamment le pli, il suffira de la relâcher un peu : alors les hanches, moins rangées, seront mieux dans la ligne à parcourir.

Telle est, à mon avis, la manière de passer le coin. C'est la plus brillante, parceque le cheval n'arrête point, & qu'il est toujours dans le droit le plus parfait. Mais ces beaux moments ne sont réservés qu'aux chevaux souples, liants, & pleins de bonne volonté. Ceux dont les épaules sont gênées, les reins foibles & roides, les jarrets délicats ou douloureux, ne sauroient passer le coin régulièrement. Il faut d'ailleurs ne soumettre le cheval à cette épreuve, que dans un âge & à un degré de souplesse, qui nous fassent espérer qu'il ne souffrira pas quand on la lui fera subir.

Il y'a des écuyers qui, en passant le coin, élargissent le cheval avec la rêne de dehors, & y portent l'épaule de ce côté, en sorte que cette épaule se rapproche du mur; pendant ce temps ils dégagent le col & la tête avec la rêne de dedans, & tirent les épaules en portant la main en dedans. Mais cette compli-

cation

cation d'actes nuit à la simplicité du travail, & interrompt l'allure du cheval. De plus, comme nous l'avons dit précédemment, en rapprochant du mur l'épaule de dehors, il y a un tiers de hanches qui rentre en dedans : ainsi le cheval est nécessairement de travers ; & pour remettre ensuite le cheval droit, il faut que les épaules parcourent un grand terrain.

Par les moyens que j'indique, le cheval a toujours les épaules à une égale distance du mur, puisque le principe de mon passage du coin, est le beau pli bien gardé. Le col & les épaules, étant bien disposés, y entrent facilement, & en sortent d'eux-mêmes : c'est à moi à ne pas laisser tomber l'épaule de dedans,

Pour accoutumer le cheval à se soutenir & à bien garnir le coin, je l'exerce au pas, & je le tiens même dans le coin quelque temps sans en sortir, en le caressant, & en lui faisant comprendre, par la fixité de mes aides, que je lui demande d'y rester. S'il force la jambe, & s'il veut mettre les hanches dedans, c'est à moi à aviser aux moyens de lui faire respecter mes opérations, & de lui donner de l'attention. L'animal cherche sans cesse à se soulager ; & comme il fait tirer avantage de ses propres fautes mêmes, dès qu'il s'aperçoit que le cavalier lui en pardonne quelque une,



il est prompt & industrieux à en commettre de nouvelles.

*Des doublés.*

Les doublés sont des coins pris dans un endroit quelconque ; & ils se prennent par les moyens qui font passer le coin au cheval. Il faut savoir doubler par-tout, & n'avoir pas besoin d'un mur pour exécuter correctement.

Dans le passage du coin , comme dans celui du doublé, la jambe de derriere de dehors fatigue beaucoup. C'est celle qui sert de point d'appui à toute la masse ; aussi est-elle toujours prête à manquer son office , si la rêne de dehors ne la fixe dans la position où son ressort est bien composé. La jambe de derriere de dedans fatigue moins.

Souvent le cheval laisse échapper ses hanches , & s'abandonne les épaules en dedans ; alors elles y vont trop , & les hanches ne les portent plus. Il faut dans ce cas redresser le cheval en enlevant le devant , & en l'élargissant par le port des deux rênes un peu en dehors. Dans ce moment la jambe de dehors se fait sentir ; & si le cheval y résiste , il est bon alors de le pincer de l'éperon , afin qu'il se laisse soutenir par cette jambe.

C'est une action difficile pour le cheval



que de tourner en s'arrondissant & en se plaçant convenablement sur ses jambes. Cependant il faut être maître de toutes ses parties dans cette action, sans quoi on ne peut être assuré de pouvoir en tirer du service, ni de le conduire à son gré.

---

#### A R T I C L E IV.

*Leçon de l'épaule en dedans, le long du mur.*

**L**O R S Q U E le cheval a été préparé par les moyens que nous avons donnés jusqu'ici, on peut aisément le travailler l'épaule en dedans. Et il est temps de chercher à donner un assouplissement complet à tous ses membres, en les maniant les uns après les autres.

Je prie d'observer que le principe de toutes mes leçons est toujours le beau pli de l'épaule, & qu'elles en dérivent toutes. Quand on ne donnera point les autres leçons, que celle du pli de l'épaule ne soit bien comprise & bien exécutée par le cheval, on aura la satisfaction d'obtenir de lui une obéissance prompte & facile.

Le cheval étant bien placé sur ses jambes, bien plié, & autant dans les deux rênes qu'il

se puisse , je porte les deux rênes en dedans , en les enlevant un peu : par là les épaules s'éloignent du mur , & le pli augmente plus ou moins , selon que je continue à porter la main en dedans. Ma jambe de ce côté contient les côtes dans leur arrondissement , & celle de dehors travaille avec elle , mais plus foiblement , pour contenir les hanches , & porter l'animal en avant.

Le cheval ainsi disposé , j'augmente l'aide de ma jambe de dedans. Cette jambe alors remplit trois fonctions qu'il est important de bien distinguer & de bien sentir : 1<sup>o</sup>. Elle porte en avant , en excitant & en accélérant la contraction des muscles de l'abdomen : 2<sup>o</sup>. elle plie & arrondit les côtes , & elle enlève l'épaule de dedans : 3<sup>o</sup>. enfin , tout cela préalablement fait & exécuté , elle pousse l'animal de côté. C'est par ces trois fonctions , qu'elle contribue à la leçon de l'épaule en dedans. Celui qui distinguera bien par le tact ces actions différentes , les diminuera ou les augmentera selon le besoin : tel cheval est plus difficile à plier qu'à pousser.

Tandis que cette jambe de dedans agit , comme le pli est nécessairement bien maintenu , on emploie la rêne de dehors , sans lâcher celle de dedans , pour élargir l'animal , & l'obliger d'aller de côté en faisant devancer les hanches par les épaules.

Le cheval contente nos desirs s'il passe la jambe de dedans sur celle de dehors, & s'il place le pied de manière que la jambe de dehors soit obligée de se dégager de dessous celle de dedans pour former le second temps de sa marche. Ce qui s'exécute devant, se fait derrière; en sorte que la masse se porte sur la jambe de dehors de derrière, & un peu sur celle de devant du même côté, tandis que les deux jambes de dedans font des mouvements circulaires très développés.

Pour exécuter ces mouvements à l'avant-main, l'omoplate se ferre contre la poitrine, & s'élève en portant sa partie supérieure en arrière; l'humérus, par sa facilité à faire pivot & à tourner en tous sens, se porte de côté en avant du sternum; le bras & les os qui lui sont attachés suivent la direction que lui donne l'humérus, & l'animal chevale. Pour les exécuter à l'arrière-main, le fémur se porte en dedans par l'adduction. Rien n'est si aisé à concevoir que ces mouvements, pour celui qui a quelques notions d'anatomie.

Dans les commencements, on doit moins éloigner les épaules du mur, pour ne pas forcer le cheval: à mesure qu'il prendra de l'aisance, on augmentera son pli peu à peu.

Arrivé au coin, on redressera le cheval sur l'alignement du mur, en diminuant son



pli, & on passera le coin; après quoi on reprendra la leçon de l'épaule en dedans.

Il est rare qu'on ait besoin d'employer beaucoup de rêne de dedans pour plier le cheval & le maintenir, parcequ'il connoît déjà les fonctions de la jambe de dedans qui le plie. D'ailleurs l'attitude de l'épaule l'oblige bien de se plier.

---

## ARTICLE V.

### *Leçon du pli renversé.*

**T**ANDIS que mon cheval, en allant l'épaule en dedans le long du mur, se perfectionne dans son pli, je lui donne une leçon opposée, pour lui faire perdre la routine, & l'accoutumer à bien sentir la rêne de dehors. Au lieu de le plier en dedans du manège, je le plie en dehors avec la rêne de dehors, & je le fais cheminer ainsi en le contenant toujours avec la jambe la plus près du centre du manège. J'augmente peu à peu ce faux pli, & je fais saillir l'épaule de dedans, qui étoit de dehors avant ce pli, & qui devroit être rentrée dans toute autre leçon l'animal cheminant ainsi. Je ne prends pas les coins, mais je passe d'un mur à l'autre, en

élargissant mon cheval avec la rêne opposée au pli.

Cette leçon prépare le cheval à celles de la IV<sup>e</sup>. classe, en lui facilitant les moyens de croiser la jambe de dehors sur celle de dedans, & de porter sur la partie de ce côté. Il faut éviter soigneusement de laisser le cheval s'abandonner sur cette partie de dedans : car alors il s'écrase & s'atterre. On obviendra à ce défaut, en enlevant le devant, & en le décidant bien en avant.

Si le cheval exécute bien cette leçon, il est tout acheminé à celle de l'épaule renversée, qu'il exécutera alors plus aisément. Quand nous détaillerons cette leçon, nous exposerons les actions par lesquelles l'animal exécute celle-ci.

## A R T I C L E VI.

*Leçon de l'épaule en dedans, dans le cercle:*

**D**ANS la leçon de l'épaule en dedans le long du mur, les épaules du cheval travaillent plus que les hanches; & le mouvement circulaire de la jambe de devant de dedans est plus grand que celui de la jambe de

derriere du même côté. Par le moyen de la même leçon donnée dans le cercle , on procurera aux hanches tout le développement que l'on desire. Voici comme elle s'exécute.

Le cheval étant sur le cercle , mené comme nous l'avons dit , on range , avec l'aide de la jambe de dedans , les hanches hors du cercle que décrivent les épaules ; enforte que les hanches en tracent un autre plus large que celui des épaules du cheval. A chaque pas on renouvelle l'aide , & on l'accompagne de celle de la jambe de dehors , pour porter l'animal en avant & pour l'enlever ; car à cette leçon il cherche à s'arrêter & à se mettre sur les épaules. Effectivement comme c'est la jambe de devant de dehors qui fait le moins de chemin , le cheval tend à s'appuyer dessus , & même elle demeure , au point qu'il cherche à tourner , & qu'il le feroit si la rêne de dehors ne venoit au secours pour élargir l'épaule de ce côté. La jambe de dedans de derriere du cheval travaille plus que les autres , puisqu'elle parcourt le plus grand chemin , tandis que sa voisine sert le plus souvent de point d'appui. Ainsi l'objet de cette leçon est de donner du développement à l'articulation du fémur & des os du bassin.

Il faut observer que si le cheval n'est bien enlevé , il traîne la jambe de dedans de devant , & s'appesantit sur sa voisine ; qu'en



outre son travail est mou , & destructif du bel équilibre ; & sur-tout que , si l'articulation se dénoue dans l'arriere-main , le ressort ne s'augmente pas , puisqu'il est alors peu comprimé : ce qui est contraire au but de tous ces mouvements & de toutes les leçons la croupe en dehors , dont l'objet principal est de donner la plus grande élasticité aux jambes de derriere , qui par là se fortifient , & deviennent d'un usage plus sûr & plus agréable pour le cavalier.

On fait précéder les hanches par les épaules ; & après plusieurs pas on remarque que ces dernières sont éloignées du centre , parcequ'elles ont marché un peu de côté : alors en reportant la main en dedans on les y ramene. Si les hanches précédoient , la rêne de dehors , ou l'enlever de la main, redresseroit le cheval , & le placeroit comme il doit l'être.

L'homme qui sent bien , & qui fait diriger ses opérations , fait avec un cheval souple deux cercles non interrompus & bien formés , l'un avec les hanches , l'autre avec les épaules ; enforte qu'à chaque pas les deux extrémités embrassent un terrain proportionné à l'étendue respective des cercles qu'elles parcourent : c'est la perfection de cette leçon , sur-tout si la cadence & l'harmonie des mouvements répondent à l'uniformité des pas.

Les chevaux foibles de reins font marcher les hanches sans les épaules , parcequ'ils les prennent pour leur point d'appui ; c'est un défaut très grand. Dans ce cas l'animal nous avertit de différer cette leçon & de la donner modérément , car elle fatigue extrêmement le train de derriere.

En effet , lorsque le cheval travaille sur le droit , chacun de ses membres parcourt à-peu-près la même étendue de terrain à tous les pas ; il se charge de la masse & la rejette de maniere à être soulagé promptement , & les efforts sont partagés. Mais dans les leçons sur le cercle la croupe en dehors , le derriere , qui a plus de terrain à embrasser que le devant , est chargé plus long-temps si l'animal est bien placé , & la jambe qui travaille le plus a de plus grands efforts à faire , & est plus long-temps hors de son à-plomb : car plus une jambe est éloignée de sa voisine , plus elle est fatiguée par l'extension des muscles & des ligaments capsulaires , & par l'effort des muscles adducteurs dans l'action de se rapprocher de l'autre ; celle-ci même souffre , parcequ'elle porte le poids bien plus long-temps. Ainsi moins l'on donne d'écartement aux deux jambes de devant ou de derriere , plus on les ménage , & plus l'on tient le cheval d'à-plomb : mais aussi , en les éloignant l'une de l'autre , on développe da-

vantage l'articulation & les muscles qui la meuvent.

C'est à l'écuyer intelligent à régler sa leçon sur la nature de l'animal qu'il dresse. On ne sauroit lui donner de regles certaines sur cela.

---

## A R T I C L E VII.

*Leçon de l'épaule renversée, sur la ligne oblique.*

**L**A leçon du pli renversé conduit à celle-ci & en est le principe. Prenons donc le cheval allant à droite & plié à gauche. Au lieu de le faire cheminer avec la jambe qui est la plus près du centre du manège, laissez-la se mollir, & fentez d'avantage celle qui lui est opposée, & qui est devenue par là celle de dedans, puisqu'elle donne le pli. Enlevez les deux rênes, en élargissant de celle de dehors, & poussez le cheval de côté avec la jambe de dedans. Toutes ces aides bien ensemble feront données dans le même temps, sans dureté, sans à-coups & sans presser le cheval; car il faut que l'animal, avant que de se décider, ait le temps de se rasseoir & de se mettre en force. La main



doit travailler plus que les jambes , mais fans arrêter le cheval.

Toutes ces opérations étant bien exécutées , on sentira que le cheval marque un dem<sup>e</sup>-arrêt en se grandissant , qu'il s'arrondit, qu'il passe la jambe de dedans de devant sur celle de dehors , & va la placer du côté du centre du manège. Ensuite celle de dedans de derriere en fait autant. Les épaules sont bien plus éloignées, que les hanches, du mur que l'on quitte ; & si l'on continuoit ainsi , on formeroit une suite de pas obliques, d'un mur à l'autre.

Dans cette leçon on observe de pousser le cheval de côté ; car sans cela il ne cheva-leroit pas. On le met bien dans son à-plomb, afin qu'il ne se culbute pas de côté ; & on ne donne pas un pli excessif au col , pour ne point trop gêner l'action de la jambe de dedans. La colonne vertébrale se plie & s'arrondit pour la jambe de dedans de l'homme, & presque sans le secours de la rêne , pour peu que l'animal ait été exercé. Le derriere & le devant doivent s'accompagner à chaque pas , afin de former la ligne oblique.











## ARTICLE VIII.

*Leçon de l'épaule renversée, sur le cercle.*

**S**I, après avoir accoutumé le cheval à la leçon précédente, on veut la donner sur le cercle, on arrêtera un peu la main en l'enlevant & en élargissant de la rêne de dehors : alors le cheval se fixera davantage sur les hanches ; & comme dans cet instant on donnera un temps de jambe de dedans pour augmenter le pli & pousser de côté, les épaules décriront une portion de cercle autour des hanches. En continuant on formera le cercle.

On aura l'attention de toujours élargir en enlevant, afin d'affujettir les hanches, sans quoi elles oublieroient leur principale fonction, & le cheval traîneroit la jambe de dehors de devant, au lieu de l'enlever pour la faire marcher.

Dans cette leçon, comme les jambes de derriere sont plus occupées à porter qu'à embrasser du terrain, elles ne sont pas très fatiguées ; au ssi leurs articulations ne s'affouplissent-elles pas. Les épaules au contraire travaillent plus ; mais comme elles doivent être bien enlevées, elles ont plus de facilité à agir.

Cette leçon, comme on le voit, est moins ruineuse pour le cheval que la précédente ; & elle gagne plus les épaules, puisqu'elles ont plus de mouvements à faire. C'est aussi, à mon gré, une des meilleures de l'équitation, & celle qui rend le cheval le plus maniable en tous sens ; car s'il la connoît bien, on pourra le mener de tous côtés sans aucune difficulté. On peut la donner au pas, au trot & au galop, sans ruiner les jarrets, pourvu qu'on s'y entende. Il n'en est pas ainsi des autres.



## CHAPITRE IV.

*Réflexions sur les leçons des trois premières classes.*

J USQU'AU moment où j'ai parlé de plier le cheval pour lui procurer la première souplesse, mon travail étoit préparatoire, & devoit le disposer à des leçons plus régulières, plus pénibles, & aussi plus propres à lui donner l'extrême souplesse & le fini qui contribuent aux belles actions. Jusques là j'avois suivi la nature avec attention, faisant succéder les leçons les unes aux autres, selon qu'elle me les indiquoit, & chaque leçon servant de base à celle qui la suivoit. Le cheval faisoit ainsi tous les jours de nouveaux progrès sans se fatiguer.

J'ai suivi la même méthode à mesure que mon manege est devenu plus savant & plus difficile; car la leçon du pli est le principe de toutes les autres. Lorsque le cheval la connoît bien, il peut passer successivement aux suivantes, & par là on le conduit insensiblement à toutes celles dont l'objet est de mouvoir l'épaule de dedans sur celle de dehors: but essentiel des leçons de la troisième classe. Aussi avons-nous principalement fait agir



cette épaule dans toutes les positions que peut prendre le cheval.

Ces leçons ont une grande ressemblance , soit pour les aides à employer , soit pour les actions du cheval. S'il les exécute bien toutes aux deux mains , il a acquis une grande souplesse , & on est alors maître des parties de dedans.

Mais il reste encore à faire agir celles de dehors sur celles de dedans , ce qui est plus difficile : & nous avons dû commencer par les choses les plus simples , d'autant plus que les leçons que nous venons de décrire , servent de base à celles que nous allons exposer.

Comme les premiers éléments nous ont conduits aux travaux dont nous avons déjà parlé , je me suis fait une loi de mettre dans cet ouvrage un ordre conforme à celui que la nature exige de quiconque veut la conduire à une plus haute perfection en suivant les indications qu'elle lui donne. C'est ainsi que doit faire l'écuyer , & ne pas entreprendre légèrement une leçon quelconque , sans avoir obtenu préalablement les développements essentiels qui peuvent la faciliter.

D'après ce principe , nous continuerons de faire succéder les leçons , les unes aux autres , dans l'ordre le plus propre à soulager l'animal en l'instruisant. L'expérience fera voir que je ne précipite rien ; & que  
par

par l'arrangement de mes travaux j'accélere les progrès, & même que je m'assûre du succès. Cependant je ne blâme la méthode de personne, & je m'interdis toute critique : chacun a sa maniere de voir.



## CHAPITRE V.

### LEÇONS

#### DE LA QUATRIÈME CLASSE,

*Tendantes à donner un pli plus régulier au cheval, & à perfectionner sa souplesse, par la saillie & le jeu des parties de dehors.*

**D**ANS les leçons précédentes, la jambe de dedans du cheval a passé sur celle de dehors, & l'épaule de dedans étoit plus enlevée & plus portée en avant : l'épaule, la jambe & tout le côté de dehors étoient retenus & arrêtés. Il s'agit actuellement de conserver à la partie de dedans son pli, son arrondissement, & de faire passer la jambe de dehors par dessus celle de dedans.

Acheminons le cheval à ce nouveau travail, en commençant par les actions les plus faciles, suivant la méthode que nous nous sommes prescrite.



## ARTICLE I.

*Du changement de main d'une piste.*

**L**E changement de main est l'action par laquelle le cheval se déplie & se déplace d'un côté, afin de se plier & de se placer de l'autre. Pour produire cette action dans le manège, on quitte le mur où l'on est, pour aller gagner le mur opposé & travailler à l'autre main. Le chemin décrit par le cheval est une ligne oblique.

Le cheval étant le long du mur, bien plié & bien placé, à l'instant destiné à le lui faire quitter, on enleve les deux rênes, & l'on porte la main en dedans : par-là le cheval est fixé sur les hanches, il se grandit, & porte les deux épaules en dedans, en les éloignant du mur. On contient son pli avec la jambe de dedans ; & celle de dehors venant à l'aider, l'animal parcourt d'une piste une ligne oblique, les hanches suivant les épaules.

Le cheval marchant ainsi, avance l'épaule de dehors plus que celle de dedans, qui se trouve par là plus retenue & plus gênée. Le principal point d'appui est la jambe de derrière de dedans : le ressort qui pousse & agit

le plus , est le jarret de dehors. Le jarret de dedans fatigue davantage , quoiqu'il n'ait pas la peine de rejeter la masse sur l'autre ; mais comme il la porte toujours , la compression continue lui est sensible.

Quelques pas avant que d'arriver à l'autre mur , on travaille à changer le pli & les aides qui le donnoient. Pour cela il s'agit de sentir la rêne de dehors en relâchant celle de dedans. Le pli diminue , & change par ce moyen. On le décide par une pression de la jambe devenue de dedans , & par l'enlever de la rêne devenue de dehors ; puis , avec les deux jambes approchées à l'instant où l'on arrive au mur , on remet le cheval en avant.

Par cette leçon , on voit que je déploie l'épaule de dehors , qui , dans les leçons de la troisième Classe , avoit toujours été retenue & reculée par la maniere dont je pliois le cheval , & dont je faisois faillir son épaule de dedans. J'habitue ainsi l'animal à une action nouvelle , principe du travail de deux pistes , & objet des leçons de cette quatrième Classe.

Cette leçon-ci est fort douce , & il n'y a point de cheval , plié & un peu arrondi , qui ne l'exécute facilement.

Il n'en est pas ainsi de la suivante : s'il n'est déjà gagné dans les épaules , il se défendra.

Mais on previendra ses caprices avec l'attention de ne la donner qu'après avoir obtenu de lui une entière obéissance aux leçons de la troisième Classe, & en ne lui demandant que ce que la nature lui permet de faire, & ce que l'art lui a appris par gradation.

---

## A R T I C L E II.

### *Des changements de main de deux pistes.*

**J**E commencerai par avertir que les aides dont je viens de me servir, ne sont pas celles que j'emploie lorsque le cheval a acquis toute la souplesse & toute l'intelligence que je desire : mais elles étoient les plus propres à l'y conduire. C'est pourquoi je distingue le cheval mené de deux pistes pour la jambe de dehors, & le cheval qui s'y porte soutenu de la jambe de dedans. Je conseille la première manière pour commencer : avec l'autre, on finira, on ajustera & on perfectionnera le cheval.

Pour aller de deux pistes, il faut que le cheval plié, porte la jambe de dehors un peu en avant de l'autre, en croisant plus ou moins par dessus ; & que la même chose s'exécutant dans le train de derrière, celui-



ci soit détaché du mur en même-temps que le devant , & l'accompagne toujours sans quitter la disposition première qu'on lui a donnée (\*). Voici mes opérations pour la jambe de dehors.

### §. I.

#### *Changement de main de deux pistes pour la jambe de dehors.*

Je marque un demi-temps d'arrêt ; je détermine les épaules en dedans , en enlevant la main , & en détachant & sentant la rêne de dedans , & je place le cheval dans l'attitude de l'épaule en dedans. Je le contiens avec la jambe de dedans qui garde le pli : puis je laisse tomber plus ou moins fort ma jambe de dehors , qui force la croupe du cheval à aller en dedans. Rendons compte des motifs de ces opérations.

Si l'épaule de dehors n'est enlevée & avancée , la jambe de ce côté ne pourra chevaler : c'est la raison de l'enlever des deux rênes. Si l'épaule de dedans , qui concourt au pli , & qui par cette disposition tend à avancer , n'est retardée , elle s'opposera à la marche de la jambe de dehors ; c'est ce qui oblige de sentir la rêne de dedans. Comme tout le

(\*) Les différentes natures des chevaux contrarient quelquefois les principes les mieux raisonnés.

poids se porte sur la jambe de derrière de dedans, sans l'action de ma jambe de dedans elle perdrait son ressort; & sans une forte pression de l'aide de ma jambe opposée, les reins ne s'arrondiroient point, & la croupe n'iroit pas en dedans, parceque l'animal n'a pas encore l'idée de ce travail.

Les premiers jours il refuse d'obéir à la jambe de dehors; il est bon de lui faire sentir l'éperon, afin qu'il craigne cette jambe; & en même-temps on fixe son pli, en assurant & en détachant la rêne qui le donne. On répétera ces aides jusqu'à ce que le cheval s'arrondisse volontiers. Alors il ne résistera plus à la jambe, & il la prendra bien.

On doit allonger ces premiers changements de main, afin qu'il s'accoutume à les faire bien en avant & sans se retenir; d'ailleurs cela le soulage. Il est à propos que la jambe de dehors chevale complètement, afin de faciliter cette action; ainsi, on donnera au cheval tout le temps d'agir sans le presser.

C'est ainsi que je prépare le cheval. Je conviens que ces opérations ne le mettent pas dans un parfait à-plomb; car pour qu'il chevale, je suis obligé de lui donner un très grand pli avec ma rêne de dedans, & de contenir les hanches avec la jambe de dehors; ce qui le met les deux bouts dedans. Mais il



n'y a pas d'autre moyen de réuffir & de l'acheminer à un travail plus parfait. Le cheval, il est vrai, s'écrase fur les jambes de dedans ; mais il arrondit la colonne vertébrale & dénoue l'épaule de dehors. C'est à moi à ne le pas tenir trop long-temps à une leçon défectueuse, qui n'est utile que pour un temps.

## §. II.

*Changement de main de deux pistes pour la jambe de dedans.*

C'est ici une autre combinaison d'aides, & d'autres résultats dans les actions du cheval.

L'animal ira de deux pistes fans chevaler, en posant le pied de dehors un peu en avant, & vis-à-vis de celui de dedans ; & l'épaule de ce côté fera déployée autant qu'il se pourra, afin que tout marche ensemble.

Pour y parvenir, après avoir redressé & enlevé le devant avec les deux rênes, je sens un peu celle de dehors ; je chasse de la jambe de dedans, & je laisse tomber l'autre très doucement. Ma rêne de dedans n'a que très peu d'action, & elle ne sert que pour l'enlever du devant, à moins que le pli ne se perde, ou ne diminue trop. Mes aides dominantes sont la rêne de dehors, qui arrête ce côté & fixe sa masse fur la jambe de dehors ; & ma jambe de dedans, qui plie & enleve l'épaule



& accélère l'action de la jambe du cheval par la contraction des muscles abdominaux, qui, étant touchés, se contractent toujours. Il ne faut pas croire que la rêne de dehors mène en dedans ; ce n'est pas sa fonction : mais les deux épaules étant déterminées à s'y porter, cette rêne ne fait que retarder la marche de l'épaule de dehors. Cela étant fait, la crainte que le cheval aura de l'éperon de dedans l'engagera à y porter les hanches , mais sans se jeter sur le jarret de dedans , parceque ce jarret dont l'action est augmentée par ma jambe de ce côté, ne reste pas long-temps sans se mouvoir , & il le fait en avant. D'ailleurs avec le soin de porter toujours la main où l'on va , on fait dévancer les épaules. On diminue ainsi cet arrondissement total qui mettoit les deux bouts dedans , & le cheval est dans un véritable équilibre mobile en tous sens : preuve qu'aucun membre n'est excessivement chargé.

Dans ces leçons , c'est la jambe de dedans qui s'élargit , & qui par conséquent fait une action qu'elle n'avoit pas exécutée jusqu'à présent. C'est donc encore un mouvement naturel que nous perfectionnons.

Rien n'est plus propre que cette leçon à bien faire connoître les jambes à un cheval ; car l'action de celle de dedans , qui ne doit pas le laisser en repos qu'il ne fasse bien che-

miner tout ce côté, redouble son attention, & augmente ses ressorts. Tout cheval peut l'exécuter, mais plus ou moins bien selon la bonté de ses épaules; car si elles sont libres, le derriere est toujours assez bon. Avec le temps il se placera, & secondera ainsi le devant.

Comme le propre de cette leçon est de faire cheminer le cheval autant en avant que latéralement, l'animal fatigue moins qu'à aller uniquement de côté: ainsi l'on peut la répéter très souvent, mais sans exiger trop à la fois. S'il parvient à la bien exécuter, on pourra alors lui faire fuir les talons d'un mur à l'autre.

---

### A R T I C L E III.

*Du travail de côté d'un talon sur l'autre.*

**D**A N S la leçon précédente, le cheval, en allant de côté, gagnoit du terrain en avant, ce qui donnoit à ses épaules une espece de déploiement; en même-temps les jarrets étoient moins de temps dans l'état de flexion, & tout le ressort étoit moins longtemps comprimé de fuite. Ici il est tenu plus



strictement sur les hanches : dans la détente du ressort, il ne pousse pas la masse si en avant, elle retombe dans le même endroit ; & les épaules ; après avoir pris la position conforme à la direction qu'on prétend leur donner, n'en changent pas , jusqu'à ce que l'on cesse le travail. Voici comme j'opère.

Après avoir mis le cheval très droit , je le plie comme à l'ordinaire : je marque un demi-arret ; je porte avec les deux rênes les épaules un peu en dedans , afin qu'elles marchent les premières ; puis en animant le cheval , je laisse tomber mes deux jambes comme dans la leçon suivante , avec cette différence , que leur usage principal est de maintenir l'animal dans son attitude , car elles ne doivent point accélérer sa marche , puisque l'effet de la main est sur-tout de rejeter la masse sur le derrière , en arrêtant le devant , & en lui prescrivant la route qu'il doit suivre. Le premier temps étant bien fait , tous les autres pas succèdent aisément avec les mêmes opérations.

Si l'homme ne conserve pas la plus grande régularité, l'à-plomb le plus parfait & le soutien le plus égal dans sa position , il rendra le cheval incertain & inexact dans son travail. Le cavalier bien maître de son propre équilibre , ménagera la pression de ses cuisses , car souvent elles agissent trop, & par-là, por-



tent trop en avant. Il s'en suit que l'animal ne peut pas s'asseoir comme il convient pour cette leçon, qui exige de sa part un équilibre parfait, lequel est perpétué par l'exécution du cavalier & par le mouvement des jambes du cheval, qui s'écartent peu & sont très voisines de leur point d'innixion : ce qui suppose de sa part une grande souplesse, & de la part de l'homme une disposition, dont l'objet soit de soulager l'animal par une juste répartition de la masse sur ses appuis. Il le maintient dans cette justesse, par un léger atouchement de ses jambes, qui ne font que diriger & soutenir.

Souvent la volonté du cheval est si grande, qu'il se porte trop de côté, & trop vite : alors notre jambe de dedans acquiert une destination que nous ne lui connoissons pas ; elle arrête le cheval, en la lui faisant sentir ferme, Il trouve alors une force qui arrête son ardeur, il se calme, se replace, & se laisse guider au gré du cavalier. S'il vient à pousser les hanches en dedans, & à les faire marcher les premières, l'aide de la jambe de dedans l'arrête ; & si en même-temps on porte les deux rênes en dedans, on y conduit les épaules, & l'animal est droit autant qu'il se peut.

Ce travail doit se faire de bonne volonté de la part du cheval : s'il faut le forcer, on ne réussira pas.

Si je veux reporter le cheval sur l'autre talon, voici mon procédé. Étant à l'autre main, je le porte en avant deux pas avec ma jambe de dedans qui a arrêté son allure de côté ; en même - temps je le redresse dans mes deux rênes , je défais son pli , je le replie à l'autre main , & , en portant les deux rênes en dedans, je le fais cheminer comme s'il commençoit la leçon.

C'est un bon moyen pour l'accoutumer à être attentif, que de varier le lieu de ce travail , de l'arrêter, de le reprendre, de le changer de main dans tous les endroits du manège , afin d'éviter toute routine. S'il en contracte , il ne travaille plus que pour lui , & il oublie les ordres de son maître.

C'est une regle générale , que pour changer l'état de la leçon que l'on donne actuellement au cheval , il est nécessaire de le redresser , pour lui donner une autre disposition. En effet, il est obligé d'arranger ses membres relativement au travail qu'il exécute : tel ordre convient alors , qui s'opposeroit à une opération contraire. Pour l'y conduire , & même lui faciliter quelque leçon que ce soit, il convient de le mettre dans la situation d'où elles dérivent toutes : cette position est d'être droit d'épaule & de hanches ; alors on donne au cheval tel pli qu'on desire , & on le manie avec facilité.



Il est expédient de changer souvent la leçon au cheval , de le faire passer d'un travail à un autre sans le laisser s'accoutumer à un genre d'exercice : il s'y endort & perd son attention.

§. I.

*De la tête au mur.*

Après cette leçon , nous faisons passer le cheval à une autre plus stricte & plus pénible. Au lieu de le porter de côté, d'un mur à l'autre , sans captiver sa marche en avant autrement que par la main de la bride, ici il trouve l'impénétrable résistance d'un mur. A cela près les opérations ont le même rapport que ci dessus : seulement les jambes font plus d'effet que la main , par la raison simple que le mur engage plutôt le cheval à reculer qu'à avancer.

Le but de cet exercice est d'obliger le cheval à s'asseoir de lui-même & sans le secours du mors. Bien des écuyers désapprouvent cette leçon : je crois qu'elle peut être utile dans bien des cas , & qu'en l'employant avec discrétion, il peut en résulter beaucoup d'utilité ; mais il faut une grande prudence.

La leçon se donne d'une extrémité du mur à l'autre , par les mêmes moyens ; & alors , on redresse le cheval , & on le met à l'autre main , comme dans le travail précédent.



Si l'on veut passer le coin , & remettre le cheval sur l'autre mur , voici comme on s'y prendra.

On contient les hanches de droite & de gauche , par l'approche des deux jambes ; puis en enlevant les deux rênes , & en les portant en dedans , on fait décrire aux épaules une portion de cercle plus grande que celle des hanches. En trois ou quatre pas , au plus , on a passé le coin , & l'on se trouve à un autre mur.

On doit éviter , en passant le coin , que le cheval ne s'accule , au lieu de se porter en avant : la main légère & douce y remédiera. S'il vient à laisser échapper ses hanches , on les contiendra avec la jambe de dehors : mais il vaut mieux prendre toutes les précautions pour les maintenir , que de se voir réduit à cet expédient.

Il faut dans cette leçon se soutenir soi-même , & conserver soigneusement la bonne position ; car si on perd le centre de gravité du cheval , on arrête sa belle exécution. Il est contraire au bel ensemble , de jeter les fesses en dehors : la règle générale en tout , est de se placer de manière que la colonne vertébrale soit d'à-plomb sur celle de l'animal.

## §. II.

*De la croupe au mur.*

Quelques écuyers préfèrent la leçon de la croupe au mur à celle que nous venons de décrire , parceque le cheval manœuvre pour les aides de l'homme , & qu'il n'est pas contenu par le mur : cela est vrai ; mais cet avantage est également procuré par la leçon d'un mur à l'autre. Celle dont il s'agit n'en diffère que par le passage du coin , que je fais ainsi.

Arrivé à l'endroit où je veux le prendre , j'enlève la main pour assurer le devant , & le porter sur les hanches ; alors je les pousse en dedans , de sorte qu'elles décrivent une portion de cercle plus grande que celle des épaules , dont je diminue le pli , & que je ralentis par l'effet de la main : puis je continue ma leçon.

On a soin de tenir le devant comme suspendu , afin qu'il ne devienne pas le pivot autour duquel tourne la croupe.



## ARTICLE IV.

*Des voltes de deux pistes.*

UN des grands avantages des deux manières que nous venons de donner de passer le coin, est d'acheminer le cheval à manier sur les voltes, & sur les voltes renversées.

Dans la leçon de deux pistes d'un mur à l'autre, le cheval parcourt deux lignes droites parallèles, l'une suivie par les épaules, & l'autre par les hanches : dans la volte, ces lignes sont circulaires. Dans la volte ordinaire, les épaules parcourent le grand cercle : c'est le contraire dans la volte renversée.

## §. I.

*De la volte.*

Lorsqu'un cheval fait bien aller d'un mur à l'autre, on peut le travailler sur les voltes : les mêmes opérations sont employées, & le cheval doit être disposé de même, toujours plié, arrondi, soutenu, & sur-tout les épaules allant les premières. J'y réussis en les portant sans cesse, & en fixant les hanches, par leur enlever. La main, par cette action, arrête & fait tourner le devant,



tandis que le derriere soutient & porte, étant maintenu & dirigé par mes deux jambes. Plus la volte est ronde , & plus les pas sont égaux ; plus alors elle est près de sa perfection. Mais cela n'est point aisé , & souvent l'on est obligé de porter les épaules en dedans , parcequ'après quelques pas , les hanches se trouvent les précéder un peu. Comme les changements de main donnent moins de peine aux chevaux , que le travail de côté ; de même les voltes larges les fatiguent moins. Le temps & la patience conduiront à les faire d'une bonne proportion.

Je ne donne cette leçon que lorsque le cheval fait bien les précédentes. Entreprendre de l'exécuter par d'autres voies , & plutôt , ne me paroît pas propre à le conduire au bel à-plomb , & à l'y confirmer. Car travailler d'abord les hanches en dedans , c'est une de ces leçons propres à l'affouplissement des reins , il est vrai , mais contraire au droit & au beau pli ; & j'exhorte de l'employer rarement sur des chevaux que l'on peut assouplir sans cela. On doit considérer l'équilibre comme si essentiel , qu'il faut toujours chercher à le conserver dans le cheval ; & il le perd toutes les fois qu'il a les deux bouts dedans , & que les hanches vont les premières.

## §. II.

*De la volte renversée.*

Si l'on fait décrire au cheval plié & arrondi deux cercles, dont celui que parcourent les épaules soit le plus petit, & que l'animal regarde son chemin, on exécutera cette leçon. Les opérations employées pour passer le coin à celle de la croupe au mur, sont les mêmes dont on se fert ici.

Ce travail n'a d'autre avantage, que de fixer les épaules dans leur situation, & de les obliger à se mouvoir sans embrasser beaucoup de terrain. Cet avantage est peu considérable : néanmoins cette leçon donnée rarement & avec discrétion ne nuira pas à l'animal.

## §. III.

*De la pirouette à plusieurs temps.*

La pirouette est une volte que le cheval fait sur lui-même, enforte que le pied de derrière de dedans lui sert de pivot, & il ne quitte pour ainsi dire pas le terrain qu'il occupoit au premier pas, quoiqu'à chacun des suivans il doive remuer, & marquer la battue.

Pour comprendre ceci, il ne faut pas oublier que dans la volte de deux pistes, cha-



cune des jambes du cheval décrit un cercle, ce qui fait quatre cercles concentriques ; mais le plus étroit de ces cercles est éloigné du centre autour duquel ils sont décrits : dans la pirouette , ce centre est couvert par le pied qui sert de pivot. On conçoit la difficulté de cette leçon , qui exige de la souplesse & de la vigueur de la part du cheval ; de la justesse & de la sûreté de la part du cavalier.

Pour acheminer le cheval à cette manœuvre , je le travaille long-temps sur les voltes ordinaires , que je rétrécis de jour en jour , jusqu'à ce qu'enfin je parvienne à les lui faire exécuter sur lui-même. Alors mes actions pour le contenir sont celles-ci : je fixe extrêmement les hanches du cheval par l'enlever des deux rênes , qui porte tout le poids sur la croupe ; je fais marcher le devant en portant la main en dedans, mais sans vouloir forcer l'action de la rêne de dehors, sous prétexte de faire mieux cheminer les épaules , car cette rêne trop agissante les retarderoit ; puis avec ma jambe de dehors, je garde les hanches & les empêche d'échapper , tandis que celle de dedans fait mouvoir le pivot , & contient le cheval dans son à-plomb & dans son pli.

Cette leçon bien exécutée est très utile pour la plus grande obéissance du cheval ;



elle lui apprend à tourner pour la main de la bride, avec promptitude & sûreté, & elle est très bonne pour les chevaux de guerre. Mais si l'on veut bien exécuter cette leçon, la principale attention qu'on doit avoir sera de ne point se presser, & sur-tout d'éviter que par l'action trop forte de la main, le cheval ne recule, & ne puisse contenir ses hanches.

---

## ARTICLE V.

*Observations sur l'enlever de la main, & sur l'assiette du cavalier dans les leçons de la troisième & de la quatrième Classe.*

**D**ANS toutes les opérations de l'enlever de la main, l'homme habile calcule sa force avec l'objet qu'il se propose : là où il ne s'agit que d'enlever le devant, il ne travaillera pas comme s'il se proposoit, après l'avoir enlevé, d'en charger les hanches, à l'effet de les arrêter & de les fixer. Il y a des différences de tact & d'actions, que la pratique seule apprend : nous ne pouvons qu'avertir qu'elles existent, sans pouvoir les décrire.

Toutes les leçons de la quatrième classe, ainsi que celles de la classe précédente, que nous venons de détailler, demandent de la part du cavalier une assiette ferme, assurée & moëlleuse, que rien n'ébranle & ne dérange. Assiette qui ne s'acquiert qu'à la longue; car les mouvements de côté sont très propres à faire varier l'homme sur le cheval. C'est par le liant & une enveloppe douce, que l'on réussit : la force déconcerte le cheval, & le fatigue mal-à-propos.



## CHAPITRE VI.

*Réflexions sur toutes les leçons précédentes, & sur le temps & les ménagements nécessaires pour dresser un cheval.*

**N**OUS avons eu en vue, dans nos précédents travaux, de perfectionner, par une habitude artificielle, les mouvements dont la nature a doué le cheval. Nous desirions les développer, les rendre complets, & les approprier aux services que nous attendons de cet animal. Notre projet est-il rempli? notre spéculation & nos succès sont-ils d'accord? Pour en juger, confrontons les mouvements de la nature encore brute, avec ceux que nous ont procurés les leçons du manege.

Chacune de celles que nous donnions à l'animal avoit pour objet principal l'affouplissement d'un membre. Nous avons d'abord placé l'animal sur ses jambes, conformément au mécanisme de ses actions naturelles : nous avons ensuite donné à son col, par le moyen du pli, à ses jambes de devant & de derriere, ainsi qu'à sa colonne vertébrale, toutes les flexions & les mouvements



indiqués par la nature , & que le secours de l'anatomie nous a fait connoître. Nous avons varié les attitudes du cheval , afin de l'obliger à varier ses actions ; & par-là il nous a été possible de les perfectionner toutes. Nos moyens & nos opérations ont été les plus simples & les plus relatifs aux sensations du cheval , ainsi qu'à la conformation de son squelette. Jamais nous n'avons voulu produire des effets par hasard : le raisonnement nous a conduit ; & nous avons exigé de l'animal une obéissance telle que sa nature le permettoit.

Nous n'avons prescrit aucun terme pour obtenir de lui cette obéissance. Prétendre le dresser en peu de temps ; fixer une époque pour donner une leçon , & passer successivement par tous les degrés ; espérer amener tous les chevaux au même point : c'est ignorer l'art & la nature. Il est difficile de parvenir à bien finir un cheval d'un bon naturel , à moins de deux ans d'un travail sage & réfléchi : souvent même ce temps ne suffit pas. Cependant on peut tirer du service de l'animal , sans qu'il ait acquis toutes les perfections de l'art. Mais on ne doit pas regarder comme dressé celui qui n'a d'autre avantage que d'être assoupli par les usages journaliers, quoique son utilité soit plus réelle. Un cheval bien fini , bien juste , & brillant dans ses

mouvements, prouve l'art du cavalier & la facilité qu'il a à trouver des ressources dans l'animal.

Les ménagements & la modération de l'écuyer dans son travail, sont plus propres à accélérer les progrès du cheval, que les leçons longues & souvent répétées. La douceur & la patience déterminent mieux cet animal à obéir, que les coups & les procédés violents. L'expérience engage l'homme à se servir de la voie de la persuasion ; car il semble que le cheval se rende volontiers aux bons traitements, & qu'ils étendent son espèce d'intelligence.

Il est temps de pénétrer plus avant, & de développer d'autres leçons.



---

## CHAPITRE VII.

---

### L E Ç O N S


DE LA CINQUIEME CLASSE,

*Tendantes à finir le cheval.*

---

### ARTICLE PREMIER.

*De l'arrêt , & du reculer.*

 **R**RETER un cheval , c'est interdire toute action à ses membres lorsqu'ils sont en mouvement. Le reculer , c'est le faire cheminer en arriere. La premiere de ces actions conduit à la seconde.

Pour arrêter un cheval , il suffit à l'homme d'assurer sa main , & de laisser ses jambes calmes & moëlleuses , enforte qu'elles ne fassent que contenir les hanches dans leur situation. En augmentant l'effet de la main , & la douleur que le mors opere sur les barres , on oblige à reculer. Voici le mécanisme de ces deux actions de l'animal.



Si l'on se souvient de ce que nous avons dit sur la démarche du cheval, & sur les ressorts qui poussent tout en avant, on comprendra que l'arrêt du cheval est formé par une compression très forte de ses ressorts, & par l'impossibilité où il est de vaincre la résistance que le mors lui oppose. Dans ce cas, pour éviter la douleur, il reste en place, bien disposé, si l'arrêt est fait avec art & dans le moment où tout étoit en bonne situation. Au premier avertissement de la main, le cheval diminue la promptitude de ses mouvements, & se grandit; peu à peu il enlève le devant, & rejette son poids sur le derrière, jusqu'à ce que ce poids y étant parvenu, le cheval l'y laisse, & se trouve obligé d'arrêter.

Mais si la pression du mors est trop forte, ou si elle continue, pour l'éviter, le cheval plie les jarrets en poussant sa croupe hors la ligne d'innixion qu'il doit avoir sur ses jambes de derrière. Ses os sortent de la disposition où ils sont en force; & pour regagner leur aplomb, une des jambes chemine en arrière, tandis que l'autre reste chargée de la masse pour la rejeter & marche à son tour: ainsi s'exécute le reculer. Leçon fatigante, mais nécessaire pour l'usage du cheval, & utile pour le dresser.

L'arrêt & le reculer ne sont bien exécu-

tés qu'autant que le cheval travaille d'aplomb. Il est difficile d'y parvenir.

Les jeunes chevaux qui ne sont pas encore formés, les chevaux roides & peu maîtres de leurs mouvements, les chevaux douloureux dans les épaules ou dans les jarrets, ceux qui ont les reins longs ou foibles, arrêtent mal, & reculent avec plus de peine. Cependant tous le font, ou doivent le faire. Mais je crois que l'on réussiroit beaucoup mieux, si l'on ne se hâtoit pas, & si l'on donnoit le temps au cheval de s'affouplir & de se fortifier. A mesure que les épaules se gagnent & que l'équilibre se forme, on sent croître les dispositions du cheval. On fera donc bien de différer de donner cette leçon; elle exige des précautions.

Quelquefois l'animal se précipite en reculant: ses jarrets, trop foibles ou trop douloureux pour supporter le poids de la masse, cedent sous sa pesanteur, jusqu'à ce que par un effort considérable le cheval fasse une pointe, & même soit prêt à se renverser. Dès qu'on sentira le danger, on le préviendra en rendant la main, enforte que l'on diminue le trop grand poids du devant sur le derriere. Alors les jambes de devant en soutiendront une partie, & ménageront le derriere; car il est essentiel de ne pas donner d'humeur au cheval dans un tel travail.



Il arrive quelquefois que pour éviter de reculer, il laisse toute sa masse poser sur le devant, & qu'il aime mieux souffrir la pression du mors, que d'enlever les épaules & de se porter sur les hanches. Dans ce cas il est expédient de gagner le devant, & d'essayer peu à peu à placer le cheval. Si les épaules sont libres, il cédera bientôt.

Il n'y a rien de plus avantageux que le reculer, pour accoutumer le cheval à plier & à fléchir les articulations de l'arrière-main, souvent roides & engourdis. Les chevaux bas du devant ont bien de la peine à reculer, & deviennent dangereux s'ils se précipitent : ce n'est que par des efforts qu'ils baissent les hanches ; & souvent le devant s'enlève trop vite.

On pratique, en reculant, plusieurs leçons très bonnes, lorsqu'une fois on a amené le cheval à reculer droit & sagement. Celle de reculer en rond est très utile pour gagner les hanches. Après avoir reculé droit, on range les hanches d'un côté ou d'un autre en faisant dominer une des jambes de l'homme plus que l'autre. Tout ce qui tend à augmenter l'obéissance du cheval peut être mis en usage avec fruit : mais, dans cette leçon, on ne sauroit apporter trop de discrétion.

Certains chevaux forcent la main à l'arrêt & au reculer : ils s'emportent même. Cela



vient ou du peu d'effet du mors , ou de la foiblesse & de la roideur des membres, ou de quelque défaut dans le travail de l'écuyer. Il doit remédier aux vices qui nuisent à son travail , & prendre garde à sa position.

Si l'homme , en se roidissant & prenant de la force , donne de la chaffe à son cheval ; l'animal , déterminé en avant par des aides fortes qui l'obligent de s'y porter , se trouvera nécessité de forcer la main. Leçon pernicieuse qui retarde les progrès de l'école, & gâte les organes de la bouche. C'est donc l'affaire d'un habile homme , que d'apprendre à reculer à un cheval.

Autrefois , s'il faut en juger par les anciennes gravures , le cheval en arrêtant ou en reculant baissoit tellement la croupe, que les jarrets touchoient presque a terre : c'étoit un grand vice qui mettoit l'animal hors de son à-plomb , & ruinoit ses ressorts. Il est bien plus avantageux de le maintenir dans son à-plomb ; il sera toujours prêt à repartir en avant , & disponible à volonté.

Je n'ai rien dit ici du demi-arrêt , parcequ'il est tellement employé dans toute l'équitation , qu'on ne peut en faire une leçon particulière.









## ARTICLE II.

*Du départ au galop.*

**S'**IL est essentiel de se rappeler souvent ce que nous avons dit sur les allures du cheval, & sur le ressort renfermé dans les jarrets, c'est ici sur-tout que toutes ces observations vont devenir utiles. Nul auteur n'a donné les moyens vrais & les plus simples pour ébranler un cheval au galop, quoique tous aient assez bien décrit cette allure, ainsi que ses variétés. Appliquons-nous à y suppléer.

Tout cheval qui galope prend un point d'appui principal sur une jambe de derrière, &, s'il est uni, il enlève l'épaule opposée plus que sa voisine. Dans l'instant qu'il prend ce point d'appui, il marque une foulée plus forte qu'à l'ordinaire de cette jambe, qui tombe avec plus de vitesse, ainsi que celle de devant opposée. Ensorte que le départ au galop est exécuté par les deux jambes qui se meuvent les dernières, lorsque le pas de galop est bien formé : assertion très essentielle à savoir, si l'on veut saisir le temps juste du départ sur une jambe donnée.

Comme le pas de galop est véritablement un saut, il est nécessaire, vu l'élévation que

prend toute la masse , que le ressort qui doit la pousser reçoive une compression forte, de laquelle il s'enfuive une détente plus violente ; c'est ce qui fait précipiter la battue : & comme les jambes sont en l'air en raison croisée , si la gauche de derriere est enlevée pour retomber & faire appui à la masse, il en résulte que la droite de devant est aussi enlevée.

Ce principe étant certain , pour faire partir l'animal à volonté, soit à droite, soit à gauche , il s'agit d'accélérer la chute de la jambe qui doit faire appui , & d'animer son ressort ; mais de maniere que l'opération étant juste , nette & précise , le cheval ne puisse confondre pour quelle jambe est l'avertissement.

Pour y réussir , je dispose le cheval de façon qu'il ne puisse , quand il le voudroit , se tromper , ni résister à mes actions. Le cheval étant plié , & bien dans le droit , je marque un demi-arrêt de la main , par lequel il se grandit & se fixe sur les hanches ; je sens la rêne de dehors qui retarde l'épaule de dehors & contient les hanches : par là l'épaule de dedans marche mieux , & la jambe de cette épaule est prête à chevaler. Ensuite saisissant l'instant que la jambe gauche de derriere va tomber à terre , je laisse tomber mes deux jambes pour hâter la chute du pied gauche  
de



de derriere du cheval, & par conséquent celle du pied droit de devant, & le cheval part juste au galop. J'ai soin d'avoir la main légère, afin de diminuer la douleur du cheval & l'objet de sa résistance : mes deux jambes, moëlleuses & assurées, l'accompagnent, & portent l'animal en avant.

On se souviendra que si la rêne de dehors n'a pas l'effet d'arrêter l'épaule de dehors, ou que le cheval force cette rêne pour prendre un grand pli, il partira faux, parceque cette épaule, par ce contre-temps, sort beaucoup & se déploie conséquemment la première ; & que le cheval en forçant cette rêne, laisse passer l'instant de la chute de la jambe gauche de derriere, pour ne partir qu'à la battue de la jambe droite de derriere. Pour corriger le cheval de ce défaut, je le pars les premières fois en élargissant les épaules d'un tiers de leur largeur avec la rêne de dehors, que je ne lâche point, & avec laquelle je lui résiste fortement s'il veut en éviter l'effet. Par-là, il viendra en peu de temps à partir juste.

Il arrive encore que le cheval manque, parceque la jambe de dedans de l'homme venant à toucher trop subitement ou trop fortement le flanc droit, la croupe se jette en dehors, & le côté de dedans redouble d'action ; enforte que le premier temps est encore perdu, & même employé à déranger la



position. Il est donc à propos , en saisissant les temps , & en plaçant bien le cheval , de lui donner des aides quine le troublent point, & ne fassent que l'avertir d'obéir. Mais l'écolier peu sûr de son assiette , ou de ses opérations , devance souvent les instants , & n'est pas certain d'arriver avec eux. Le temps & la bonne position apprendront à sentir : parvenu à sentir , on opérera juste.

Telle est la meilleure maniere de partir , soit au pas , soit au trot. Mais tous les chevaux ne s'y prêtent , qu'à mesure que leurs épaules sont gagnées ; & s'ils présentent des difficultés plutôt d'un côté que de l'autre , c'est que ce côté n'est pas assez assoupli. Il est bon de travailler également , & de partir tantôt à droite , tantôt à gauche , mais toujours en gardant le pli.

Si cependant on a affaire à un animal brut & ignorant , on pourra , pour le faire partir juste , se contenter de bien l'unir au trot , & de saisir avec l'aide des deux jambes égales l'instant de la chute du pied qui doit porter la masse , en tenant le cheval droit & bien devant lui. Mais on ne doit point admettre la mauvaise pratique des maquignons , qui plient à gauche & pincent de ce côté , pour laisser la jambe droite se développer & partir la première. C'est écraser un cheval & le ruiner , que de travailler ainsi.

Le cheval étant bien parti, ne doit être, ni trop rassemblé, ni trop allongé : trop rassemblé, il se fatiguerait, & n'avancerait pas ; trop allongé, le derrière ne chasserait pas assez le devant, & la jambe qui fait ressort ne ferait pas dans la ligne d'innixion convenable pour mettre le cheval en force. Chaque individu a un degré de vitesse dans lequel il est maître de se soutenir. En-deçà ou au-delà, il est mal à son aise, & il déplaît à l'homme qui le monte. C'est à nous à sentir & à juger les desirs de la nature.

Il est d'un écuyer instruit de la marche de la nature, de ne pas galopper trop tôt un jeune cheval : ses efforts étant plus grands qu'à une allure moins enlevée, ses jarrets fatiguent plus ; & s'ils ne sont pas bien formés & bien forts, ils éprouveront quelque désordre dans leur organisation : & par là on sera privé des mouvements vigoureux & précis qu'ils auroient eus, s'ils eussent été conservés. On évitera aussi de le galopper trop long-temps : outre la fatigue des jarrets, on exciterait une transpiration trop abondante, qui est dangereuse pour les jeunes chevaux ; elle appauvrit leur sang, diminue leurs forces digestives, & les fait tomber dans l'épuisement.

Lorsque le cheval, bien assoupli au trot, & bien exercé aux leçons précédentes, ga-



loppera bien sur le droit, il pourra alors exécuter ces mêmes leçons au galop. Mais, sans une grande modération, il ne les soutiendra pas : il faut donc savoir arrêter à propos, & ne travailler qu'avec précaution.

---

### A R T I C L E   I I I .

*Du changement de pied du galop au galop.*

**S**I l'on vouloit faire reprendre à gauche un cheval qui galoppe à droite, avant que d'avoir changé sa disposition totale, il seroit de travers. Le premier soin sera donc de le déplier du côté droit, pour le remettre à gauche, en changeant les opérations : il est même plus facile dans les premiers temps de le tenir un instant sans pli. Alors on marque un demi-arrêt assez sensible, par lequel on retarde un instant sa marche ; puis on le part comme on a dit plus haut.

Quelquefois on le laisse trotter un ou deux pas pour le repartir ; mais ce n'est pas là le changement dont nous voulons parler, qui est celui qui se fait sans arrêter, & du galop au galop.

Après avoir redressé le cheval en dimi-



nuant l'effet de la rêne de dedans, & augmenté l'effet de celle de dehors pour donner le pli, il se trouvera droit, soit que vous preniez le mur pour le point du changement, ou que vous ayez choisi tout autre endroit pour cela : le cheval étant toujours au galop, élargissez un peu l'épaule droite, supposé que vous changiez de droite à gauche, en la retardant un peu à l'instant de cette opération, mais imperceptiblement, de peur que la croupe ne vienne en dedans ; marquez un demi-arrêt très foible, & en même temps sentez la jambe gauche dans l'instant que le pied droit de derriere du cheval tombera à terre. Par le demi-arrêt, vous le fixez sur ce pied, qui devient point d'appui principal ; & par l'aide de votre jambe gauche, vous accélerez la marche de la hanche droite qui avoit été retardée dans le galop à droite : ainsi vous avez tout changé, & donné un nouvel ordre, en employant des moyens très simples, mais, je l'avoue, très difficiles.

Le mérite de cette opération, est que le cheval soit bien droit ; qu'il ne change qu'à la volonté du cavalier ; qu'il ne se précipite pas en arrivant, & qu'il reprenne étant plié comme il faut.

On peut faire reprendre, en sentant la rêne droite & la jambe droite, mais cela n'est pas si juste : on excite un contre-temps dans

l'animal. Cependant pour arriver au vrai travail, on est obligé de commencer par là ; car le plus difficile est de retarder l'épaule qui étoit de dedans.

Le cheval en reprenant, commence son galop à gauche, par la chute du pied droit de derriere, & du pied gauche de devant ; enforte que la battue des deux autres pieds est supprimée par le demi-arrêt, qui a fixé le cheval sur la jambe gauche de derriere dans l'instant que le jarret alloit se déployer.

Ce n'est qu'après s'être assuré de la facilité du cheval à prendre le galop à droite, comme à gauche, que l'on doit essayer de le faire reprendre. Si l'on donnoit cette leçon trop tôt, il se défuniroit aisément, & ne resteroit pas sur le même pied.

---

#### A R T I C L E IV.

*Du changement de main de deux pistes  
au galop.*

**L**ES observations physiques, faites dans le courant de ces leçons, serviront à expliquer ce travail. Il s'agit simplement d'indiquer comment il s'exécute au galop.

Dans le changement de main, on distin-

gue le moment de l'entamer, son milieu, & le temps de le fermer.

Pour entamer le changement de main, on marque un demi-arrêt, afin de fixer le cheval; on détermine les épaules en dedans; & avec les deux jambes, & sur-tout celle de dedans, on porte la machine animale en avant & de côté. Au milieu, on commence à redresser le cheval, & on continue le chemin. En arrivant au mur, on ferme le changement, en faisant reprendre, comme il vient d'être dit, toujours bien en avant.

Le cheval doit être bien fini, pour exécuter avec justesse ce changement de main.

## §. I.

### *De la demi-volte au galop.*

On peut changer de main comme je vais le décrire, & alors ce sera un changement en demi-volte. Après avoir passé le premier coin, prenez-en un second sur la ligne du milieu du manege; de-là portez de côté en alongeant, jusqu'à l'endroit ordinaire du fermer & de la reprise. Ce coin se prend comme les autres; seulement on doit avoir attention de ne pas laisser échapper les hanches en tournant.



## §. II.

*De la volte au galop.*

La volte au galop , quoique plus difficile que celle que l'on fait au passage , s'exécute par les mêmes règles, & demande les mêmes conditions. Elle s'entame comme un changement de main ; & la reprise se fait comme au fermer.

Ce travail est plus difficile à exécuter qu'à décrire : peu de chevaux sont en état de le fournir ; peu sont assez bien dressés pour travailler d'aisance ; & un petit nombre d'écuyers ont le talent requis pour donner cette leçon.

Dans toutes les leçons au galop de deux pistes, on doit donner peu de pli pour mieux tenir l'épaule de dehors ; & la jambe de dedans de l'homme doit beaucoup porter en avant.

## §. III.

*De la pirouette au galop.*

Les pirouettes au galop ne conviennent qu'à des chevaux très nerveux, & extrêmement souples ; elles s'exécutent par les mêmes principes que celles qui se font au passage.

Tous ces travaux caractérisent le maître, & exigent un talent & un tact supérieur, & sur-tout des natures de chevaux très rares aujourd'hui.



## CHAPITRE VIII.

### LEÇONS

#### DE LA SIXIEME CLASSE,

*Tendantes à donner du brillant au cheval.*

**A** PRES avoir assoupli le cheval, & l'avoir rendu obéissant à toutes les leçons précédentes, il est agréable de le rendre brillant, autant que sa nature le permet. Il le devient par la cadence de ses battues, par l'attitude de sa tête, & par la fierté de son regard. S'il est bien d'à-plomb & assuré sur ses jambes, il les remue avec vigueur, il les enleve avec vivacité, il les pose sur le terrain avec hardiesse & avec bruit. Les sons qui résultent de ses posées, forment la cadence. Moins chaque jambe embrasse de terrain, plus alors les percussions sont près les unes des autres : ces intervalles moindres produisent une mesure plus vive.





---

ARTICLE PREMIER.*Des airs près de terre.*

---

## §. I.

*Du passage.*

**S**I l'on desire mettre le cheval au passage, c'est en raccourcissant son trot, en l'obligeant de se soutenir, & en excitant son ardeur, qu'on formera cet air. Tous les temps en doivent être égaux ; l'harmonie & la mesure isochrones seront continues sans ralentissement. A chaque pas le cheval embrassera un terrain égal ; & si l'on est obligé d'en diminuer l'étendue dans les diverses évolutions, l'oreille du spectateur ne s'en appercevra pas.

Si la nature n'a donné des dispositions & une cadence naturelle au cheval, jamais cette cadence ne deviendra brillante, quelque réglée qu'elle soit. Chaque animal a la sienne : il convient de la perfectionner, mais non de la changer.

Le cheval dont l'allure aura été très raccourcie, & rendue brillante, pourra alors piaffer.

## §. II.

*Du piaffer.*

Le piaffer est un passage en place , animé, & bien en avant. L'homme ne doit pas avoir besoin de la bride pour bien exécuter cet air ; car le cheval doit manier de lui-même, en conservant son attitude & son à-plomb.

Rien ne met plus les chevaux en équilibre , que ces deux airs : les ressorts jouent à-peu-près dans la même place ; & l'homme se plaît à les manier , lorsque la cadence est observée. Mais il ne faut pas en abuser , car ils deviendroient pénibles au cheval.

## §. III.

*Du terre à terre.*

Le terre à terre est un galop de deux pif-tes. Le cheval leve les deux pieds de devant , les remet à terre en portant de côté l'avant-main, puis il enleve & pose de même l'arrière-main ; ce qui fait deux temps très pressés & très vîtes.

A moins qu'un cheval ne soit très souple, bien mis , & d'un caractère gai , je ne conseille pas d'essayer du terre à terre ; car cet air demande beaucoup de justesse & de vigueur dans le cheval. S'il ne fuit pas bien li-

brement les talons au passage en se soutenant de lui-même, & en gardant sa bonne position, il n'a pas encore les principes qui le conduiront à cet air. S'il exécute bien tout le travail de deux pistes au passage pour la jambe de dedans, alors il sera temps d'essayer. Je m'y prends ainsi.

Après l'avoir manié quelque temps sur les deux pistes, je le renferme un peu plus; je retiens la rêne de dehors pour diminuer un trop grand pli qui s'opposeroit à la liberté du cheval; puis je le chasse de la jambe de dedans en l'animant, afin qu'il parte au galop de côté. Si les hanches ne ferment pas comme il faut, je ne fais aucune difficulté d'employer, dans les commencements, l'aide de la jambe de dehors, que je diminue à mesure que le cheval prend du plaisir à la leçon, & que cet air lui devient propre. Alors il exécutera presque de lui-même, étant maintenu par l'équilibre & la belle position de l'homme.

L'animal accoutumé à cet air, peut y travailler sur toutes sortes de figures, & surtout sur les voltes. Rien de plus beau qu'une volte en terre à terre, bien juste & bien passée; mais cela est si rare qu'à peine en voit-on de complete: on en voit cependant des portions, qui donnent l'idée de la totalité.



## §. IV.

*Du mézair.*

Ce que le terre à terre est de côté, le mézair l'est sur le droit : un galop à deux temps bien frappés. Le mézair est une gaîté du cheval dans laquelle il enlève le devant à une médiocre hauteur, le pose prestement à terre en même-temps qu'il coule les hanches sous lui avec promptitude & vigueur.

Si le cheval ne se présente de lui-même à cet air, il sera difficile de l'y mettre ; mais sa souplesse & son feu naturel lui en donneront quelque temps. En le ménageant & en lui laissant du repos, sa gaîté sera plus agréable, & il prendra quelques pas de mézair.

Pour entretenir le cheval à cet air, on peut se servir des aides suivantes : enlever légèrement de la main, & laisser tomber moëlleusement les jambes près du corps pour lui donner une chasse douce & suivie : on doit sur-tout être assuré dans la selle. De cette manière, on pourra y accoutumer le cheval. Mais la gaîté une fois passée, il n'a plus le même agrément.

J'ai mis cet air à la suite du terre à terre, à cause de la grande analogie que je trouve entr'eux.

## ARTICLE II.

*Des airs relevés, en général.*

**L**Es sauts & les bonds que les poulains en liberté font dans les près, sont proportionnés à leur force & à leur légèreté, & sont produits par leur gaîté & par leur vivacité : ces qualités peuvent être les mêmes dans tous les chevaux ; mais leur construction ayant des différences, ils ne sont point tous capables d'exécuter les mêmes sauts.

On exerce les chevaux aux airs relevés plutôt pour la curiosité que pour une utilité réelle. Les anciens aimoient ce genre de manège : aujourd'hui il est très négligé en France. Cependant, comme il est bon d'avoir des principes pour dresser des chevaux sauteurs, nous croyons convenable d'en dire un mot.

## §. I.

*Théorie du saut.*

La première action du cheval qui veut sauter, est d'enlever le devant, d'en reporter toute la masse sur les jarrets, qu'il plie & qu'il avance autant qu'il lui est possible sous le ventre vers son centre de gravité, afin de

pouvoir enlever plus facilement & plus haut une grande partie de sa masse : car , plus le poids qui fera fléchir les articulations sera grand , sans excéder les forces des jarrets, & toujours dans une proportion raisonnable , plus alors la détente sera vive : de même, plus la flexion est grande dans les articulations , plus l'effort est considérable. C'est pour cela que les chevaux , lorsqu'ils veulent redoubler leurs sauts , se rapetissent , pour ainsi dire , sur leurs jambes de derrière.

Les muscles fléchisseurs ayant agi avec une grande vitesse , & la masse ayant comprimé les extrémités des os fémurs subitement & bien sur les lignes d'appui des jambes de derrière , comme cette situation est pénible & ne sauroit durer, les muscles extenseurs agissent à leur tour avec une promptitude proportionnée à la gêne où ils étoient ; & l'extrémité de la jambe trouvant le terrain qui arrête son effort & réagit sur elle, toute l'impulsion est alors pour la masse mobile qui est le corps de l'animal.

L'élévation & la longueur du saut sont proportionnées à l'étendue des os , à la force des muscles , & au degré de cohérence dans toutes les parties des jarrets.

Une articulation formée par des os très longs , ouvre un angle plus grand , dont l'extrémité



trémité comprimée s'éloigne davantage, dans la réaction de celle qui appuie sur le terrain; la force des muscles augmente l'activité des ressorts, & la cohérence ferme des organes des jarrets peut supporter un plus grand poids sans souffrir.

L'animal dont le volume est léger en raison de ses jambes, est plus propre à sauter; car les articulations, en s'étendant après la compression, trouvant une moindre résistance, la force de la détente doit pousser le corps plus loin. Il est certain qu'un petit cheval bien fait & nerveux, est plus propre au saut qu'un grand animal.

D'après ces principes il nous sera plus facile de donner les moyens de dresser des chevaux aux airs relevés.

## §. II.

### *De la pesade.*

La pesade est un air dans lequel le cheval bien placé, & bien dans la main, enlève le devant en pliant les deux jambes de devant, sans remuer celles de derrière, & en fléchissant les jarrets.

Pour exécuter la pesade, il est nécessaire  
*Livre II. II. Part.* Y

de bien rassembler le cheval , & d'enlever la main , en fixant les hanches par une pression légère des deux gras de jambe. Les pesades seront médiocrement élevées ; le cheval ne les fera pas de lui-même , & il ne reculera pas avant que de les faire. L'homme soutiendra le cheval lorsque son devant retombera , afin que les épaules ne portent pas tout le poids.

Cette leçon est utile pour accoutumer l'animal à rester sur ses jarrets , & pour l'habituer à supporter sans remuer toute la masse du corps.

### §. III.

#### *De la courbette.*

Dans la pesade , les hanches ne marchent pas ; dans la courbette , aussi-tôt que le cheval s'est enlevé à pesade , le derrière marche en poussant le devant : les jarrets restent pliés , & ne s'étendent qu'après que l'on a cessé d'enlever à courbettes ; car si l'on en faisait un trait d'un bout du manege à l'autre , les hanches seroient toujours en travail.

Pour faire de belles courbettes , les hanches doivent agir prestement , ensemble , &

sans traîner. Une cadence tride, vive & bien marquée, caractérise les belles courbettes. Voici la maniere de les faire.

On enleve à pefade, & dans l'instant on chasse des deux jambes ; on laisse tomber le devant, en rendant imperceptiblement la main ; les jambes se relâchent aussi, & se raniment pour recommencer.

Il faut un tact particulier pour cet air, très agréable, mais très rare en France ; car il est difficile de trouver un cheval propre à ce manege. Les anciens écuyers faisoient toutes sortes de figures à courbettes. Aujourd'hui ces opérations n'ont lieu que dans les livres, Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Je ne décide point.

#### §. IV.

*De la croupade, de la balotade, & de la cabriole.*

Dans la courbette, le cheval s'est peu élevé de terre, parceque ses articulations de derriere ne se font point déployées ; s'il les étendoit, alors il fauterait des quatre jambes. Le faut qu'il feroit, prendroit un nom différent selon la disposition de ses jam-



bes de derriere. Si elles sont pliées sous le ventre dans l'attitude qu'elles ont à la courbette, le faut se nomme croupade. Si les deux jarrets remontent & touchent les fesses, & si les fers se laissent voir, mais sans ruade, ce sera une balotade. Enfin quand le cheval bien enlevé détache la ruade entière, il fait une cabriole.

Les regles de ces fauts, sont que le devant soit bien enlevé, & plus que la croupe; que l'animal soit droit, & qu'il ne saute pas sans la volonté de l'homme.

On fait sauter le cheval en enlevant la main, & en aidant la croupe avec le poinçon, ou la gaule, ou la chambrière, jusqu'à ce qu'il soit confirmé dans son air. Sa vigueur & sa légèreté décident du faut qui lui convient; car l'homme ne peut le fixer à l'un plutôt qu'à l'autre.

C'est un grand abus que de vouloir faire sauter des chevaux sans les avoir fait passer par les leçons du manège qui les assouplissent, & les rendent obéissants: autrement ils ne sautent que de caprice & de colere, & deviennent dangereux.

J'ai vu des chevaux de *M. de la Pleigniere*

exécuter tout le manege exactement, & sauter en liberté au commandement de l'homme, sans faire un temps de plus contre son gré. C'est-là dresser des fauteurs que l'on peut exercer sans courir risque de la vie.



## CHAPITRE IX.

*De l'usage des piliers.*

E n'est point en liberté , que l'on commencera à exercer les chevaux aux airs du manege ; les piliers diminuent les risques de l'homme , & obligent le cheval d'écouter & d'obéir aux ordres qu'il reçoit.

Je crois qu'en général on fait bien de ne mettre les chevaux entre les piliers qu'après les avoir assouplis , & lorsque leurs jarrets sont formés. Leur tête étant calmée , ils ont moins de contre-temps , & les jarrets étant plus forts supportent mieux ce travail. La première souplesse le leur rend facile.

Ces leçons exigent de l'homme la plus grande connoissance de l'équitation & du mécanisme animal. Un bon écuyer avance ses chevaux entre les piliers ; un autre leur y apprend à se défendre. Dans le principe où je suis de ne mettre le cheval entre les piliers , que lorsqu'il est à moitié dressé , je parviens promptement à mes fins par la douceur.

Le cheval destiné à recevoir ces leçons , étant bien attaché , enforte qu'il ait une forte



de liberté, je me mets derriere lui, après l'avoir flatté de la main : alors avec un appel de langue modéré, je l'invite à aller en avant, & à se porter sur le caveçon. S'il refuse, je le frappe légèrement de la chambrière. Il est rare qu'il ne cede pas enfin. Quelquefois il s'élance avec férocité, & va donner dans les cordes : mais elles le retiennent ; & la douleur qu'il ressent au nez le rend moins prompt. Je l'accoutume, par la patience, à donner dans les cordes sagement, & sans s'y appuyer ; j'y mets tout le temps nécessaire, sans le battre.

Cela étant gagné, je me mets un peu plus sur le côté droit, & avec une gaule dont je le touche doucement sur le flanc, je lui range un peu les hanches en l'excitant à aller en avant par un appel de langue. Je fais de même de l'autre côté, & je parviens à le placer dans le pli, comme si l'homme étoit dessus. Par mes caresses je lui fais comprendre s'il a bien fait.

Lorsqu'il exécute bien ce que je viens de dire, je l'anime alors un peu plus, afin qu'il remue les quatre jambes en piaffant. Je l'excite ensuite de plus en plus, en sorte qu'il enleve le devant à pesade. Quand il en a fait quelqu'une assez bien, je le carresse,

& le laisse reprendre. De la pesade, je le mets à la courbette , en le chassant un peu plus.

Lorsque le cheval est bien confirmé à ces différents airs par un long temps , par des leçons bien douces & un grand ménagement, je le fais ruer , en le touchant un peu ferme sur la croupe : leçon utile pour dénouer les hanches & leur donner de l'action. Cela étant ainsi obtenu de lui , je saisis l'instant où il enleve à pesade , & je le touche sur la croupe ; alors il saute des quatre jambes , & me fait voir l'air dont il est capable : je l'y maintiens en l'exerçant avec modération , & je tâche de lui faire perdre toute humeur.

C'est ainsi qu'en travaillant un cheval entre les piliers , on lui donne de la gentillesse & de l'agrément. Mais je recommande surtout d'apporter à ce travail une patience & une douceur extrêmes , si l'on veut conserver son cheval.

*Sed nos immensum spatiis confecimus æquor ,  
Et jam tempus equûm fumantia solvere colla.*

*VIRG. Georg. II.*

*F I N.*

TABLE



# TABLE DES DIVISIONS.

---

**D**ISCOURS sur les rapports de l'équitation avec l'anatomie, la mécanique, la géométrie & la physique.

PREFACE.

---

## LIVRE PREMIER. THÉORIE ET PRATIQUE D E L'EQUITATION, RELATIVEMENT À L'HOMME.

---

### PREMIERE PARTIE. THÉORIE,

*Ou position & motion des membres de l'homme  
sur le cheval.*

	pag.
INTRODUCTION,	3
CHAPITRE I. <i>Principes de la bonne position de l'homme sur le cheval,</i>	6
ARTICLE I. Des centres de gravité de l'homme & du cheval; & de leur position l'un sur l'autre,	9
ARTICLE II. De la puissance du corps de	

Z



	pag.
l'homme sur le cheval, & de sa direction,	11
§. I. Quantité de cette puissance,	12
§. II. Du contre-poids,	14
ARTICLE. III. Application des principes précédents, à la position des parties solides de l'homme,	16
§. I. Position du tronc,	17
§. II. Position de la tête & des épaules,	19
§. III. Position des cuisses,	20
§. IV. Position des genoux, des jambes & des pieds,	22
Propriétés de la position des cuisses,	23
§. V. Position du bras & de la main,	24
CHAPITRE II. <i>Des mouvements en général,</i>	27
ARTICLE I. Des os, relativement à leurs mouvements,	28
ARTICLE II. Des muscles en général, relativement à leur propriété de mouvoir les os,	31
CHAPITRE III. <i>Des mouvements en particulier, relativement à l'équitation,</i>	35
§. I. Mouvements de la tête,	ibid.
§. II. Mouvements du col,	36
§. III. Mouvements des vertebres du dos, & de celles des lombes,	37
Observations sur les mouvements des vertebres,	40
§. IV. Mouvements des cuisses,	41
§. V. Mouvements des jambes,	45
§. VI. Mouvements du pied,	47

DES DIVISIONS. 339  
pag.

§. VII. Mouvements de l'épaule, 48

§. VIII. Mouvements du bras, 49

§. IX. Mouvements de l'avant-bras, 50

§. X. Mouvements du poignet, 52

CHAPITRE IV. *Observations sur les forces musculaires de l'homme, & sur l'état où doivent être les muscles pour opérer convenablement,* 54

---

SECONDE PARTIE.  
P R A T I Q U E  
DE L'EQUITATION,  
RELATIVEMENT A L'HOMME:

*Ou de ses opérations sur le cheval.*

INTRODUCTION, 61

CHAPITRE I. *Méthode de donner les premiers principes,* 64

ARTICLE I. Première leçon des élèves, 65

ARTICLE II. Leçon de la position, 69

§. I. Termes convenables à la leçon de la position, 70

CHAPITRE II. *Des opérations de l'homme dans l'équitation,* 74

ARTICLE I. Opération des bras & des mains, *ibid.*

ARTICLE II. Opérations des cuisses & des jambes, 81

§. I. De l'aide formée par l'accord des cuisses, des jambes & des pieds, 82

---

LIVRE SECOND.  
THÉORIE ET PRATIQUE  
D E  
L'EQUITATION,  
RELATIVEMENT AU CHEVAL:

---

PREMIERE PARTIE.  
T H É O R I E,

*Ou de la connoissance du cheval ; du mécanisme de ses mouvements ; de sa conformation ; de ses sensations, &c.*

	pag.
CHAPITRE I. <i>De la beauté &amp; de la bonté du cheval,</i>	87
CHAPITRE II. <i>Mécanisme général des mouvements du cheval dans sa démarche,</i>	96
ARTICLE I. <i>Du repos formé par l'équilibre,</i>	99
ARTICLE II. <i>Fonctions des jambes du cheval dans sa démarche ; &amp; répartition successive des poids sur chacune d'elles,</i>	100
§. I. <i>Premier mouvement,</i>	102
§. II. <i>Second mouvement,</i>	105
§. III. <i>Troisième mouvement,</i>	ibid.
<i>Observations sur les mouvements précédents,</i>	106



# DES DIVISIONS. 341 pag.

§. IV. De l'appui sur les jambes , 106

§. V. Ordre des motions des jambes, 107

ARTICLE III. Application de la théorie  
du ressort, à la jambe de derriere du  
cheval, 109

ARTICLE IV. Les jambes de devant  
destinées uniquement à soutenir la  
masse, 116

ARTICLE V. Direction de la ligne d'in-  
nexion des jambes du cheval en  
mouvement, 119

ARTICLE VI. Des allures du cheval, 122  
Observation sur les allures, 126

CHAPITRE II. *De la conformation  
du cheval, démontrée par l'usage  
de ses membres,* 128

§. I. De la tête & de ses différen-  
tes parties, 131

§. II. De l'encolure, 136

§. III. Du garot, 138

§. IV. Du poitrail, 139

§. V. Des épaules, *ibid.*

§. VI. Du coude, 142

§. VII. Des bras, *ibid.*

§. VIII. Du genou, 143

§. IX. Du canon, *ibid.*

§. X. Du boulet, 144

§. XI. Du paturon, 145

§. XII. De la couronne, 146

§. XIII. Du pied, *ibid.*

Réflexions sur les jambes, 150

	pag.
§. XIV. Du dos & des reins ,	150
§. XV. Des côtes ,	151
§. XVI. Du ventre ,	152
§. XVII. De la croupe ,	153
§. XVIII. Des cuisses ,	154
§. XIX. Des jambes de derriere ,	155
§. XX. Des jarrets ,	ibid.
§. XXI. Des boulets de derriere, & du paturon ,	157
<b>CHAPITRE III.</b> <i>Du choix des che- vaux , relativement à l'usage auquel on les destine ,</i>	159
ARTICLE. I. Du cheval de chasse ,	ibid.
ARTICLE. II. Du cheval de manège ,	166
ARTICLE. III. Du cheval de guerre ,	167
<b>CHAPITRE IV.</b> <i>Des sens du cheval,</i>	169
§. I. De l'œil ,	170
§. II. De l'ouïe ,	171
§. III. De l'odorat ,	172
§. IV. Du toucher ,	173
ARTICLE I. De la bouche du cheval , & de la sensibilité des barres ,	177
§. I. De la position du mors ,	181
§. II. Des effets du mors ,	182
§. III. Des propriétés du mors , & de sa proportion avec la sensibilité des barres ,	187
§. IV. De l'appui du mors ,	190
ARTICLE II. Des flancs , & de leur sen- sibilité ,	194
<b>CHAPITRE V.</b> <i>De la bonne attitude</i>	

# DES DIVISIONS. 343 pag.

*des parties du cheval, démontrée par  
leur structure anatomique ,* 199

ARTICLE I. Précis anatomique du che-  
val, relativement à l'équitation, 201

§. I. De la tête, 202

§. II. Du col, & des vertebres cer-  
vicales, 203

§. III. Des vertebres dorsales &  
lombaires, 204

§. IV. Des côtes, 206

§. V. De l'épaule, *ibid.*

§. VI. Du bras, 207

§. VII. De l'avant-bras, 208

§. VIII. Du genou, 209

§. IX. Du canon, *ibid.*

§. X. Du paturon, de la couronne  
& du pied, *ibid.*

ARTICLE II. Observations sur les ex-  
trémités antérieures, 210

## SECONDE PARTIE. P R A T I Q U E DE L'EQUITATION,

RELATIVEMENT AU CHEVAL:

*Ou de son instruction dans le manege,* 213

CHAPITRE I. Leçons de la premiere  
*Classe, ou premiers éléments à donner  
au jeune cheval,* 215

ARTICLE I. Leçon du trot à la longe, 217



	pag.
ARTICLE II. Premiere leçon sur le droit, sous l'homme,	221
ARTICLE III. Premiere connoissance des rênes,	224
ARTICLE IV. Premiere connoissance des jambes,	226
CHAPITRE II. <i>Leçons de la seconde Classe, tendantes à donner de l'équilibre au cheval,</i>	229
ARTICLE I. Leçon du pas & du trot sur le droit,	<i>ibid.</i>
ARTICLE II. Leçon du pas & du trot sur le cercle,	232
ARTICLE III. Temps de mettre le mors au cheval,	236
ARTICLE IV. De la belle attitude du cheval,	238
ARTICLE V. Du pas d'école,	249
CHAPITRE III. <i>Leçons de la troisieme Classe, tendantes à plier le cheval, &amp; à lui donner la premiere souplesse par la saillie &amp; le jeu des parties de dedans sur celles de dehors,</i>	254
ARTICLE I. Du cheval mené droit, & du cheval mené plié,	<i>ibid.</i>
ARTICLE II. Leçon du pli de l'épaule,	257
ARTICLE III. Des coins & des doublés,	262
ARTICLE IV. Leçon de l'épaule en dedans, le long du mur,	267

DES DIVISIONS. 245  
pag.

ARTICLE V. Leçon du pli renversé, 270

ARTICLE VI. Leçon de l'épaule en dedans, dans le cercle, 271

ARTICLE VII. Leçon de l'épaule renversée, sur la ligne oblique, 275

ARTICLE VIII. La même leçon sur le cercle, 277

CHAPITRE IV. *Réflexions sur les Leçons des trois premières Classes,* 279

CHAPITRE V. *Leçons de la quatrième Classe, tendantes à donner un pli plus régulier au cheval, & à perfectionner sa souplesse par la saillie & le jeu des parties de dehors sur celles de dedans,* 282

ARTICLE I. Du changement de main d'une piste, 283

ARTICLE II. Des changements de main de deux pistes. 285

§. I. Changement de main de deux pistes pour la jambe de dehors, 286

§. II. Changement de main de deux pistes pour la jambe de dedans, 288

ARTICLE III. Du travail de côté d'un talon sur l'autre, 290

§. I. De la tête au mur, 294

§. II. De la croupe au mur, 296

ARTICLE IV. Des voltes de deux pistes, 297

§. I. De la volte, *ibid.*

§. II. De la volte renversée, 299

	pag.
§. III. De la pirouette à plusieurs temps ,	<i>ibid.</i>
ARTICLE V. Observations sur l'enlever de la main , & sur l'affiette du cavalier dans les leçons de la troisieme & de la quatrieme classe ,	301
CHAPITRE VI. <i>Réflexions sur toutes les leçons précédentes , ainsi que sur le temps &amp; les ménagements nécessaires pour dresser un cheval ,</i>	303
CHAPITRE VII. <i>Leçons de la cinquieme Classe , tendantes à finir le cheval ,</i>	306
ARTICLE I. De l'arrêt & du reculer ,	<i>ibid.</i>
ARTICLE II. Du départ au galop ,	311
ARTICLE III. Du changement de pied du galop au galop ,	316
ARTICLE IV. Du changement de main de deux pistes au galop ,	318
§. I. De la demi-volte au galop ,	319
§. II. De la volte au galop ,	320
§. III. De la pirouette au galop ,	<i>ibid.</i>
CHAPITRE VIII. <i>Leçons de la sixieme Classe , tendantes à donner du brillant au cheval ,</i>	322
ARTICLE I. Des airs près de terre ,	323
§. I. Du passage ,	<i>ibid.</i>
§. II. Du piaffer ,	324
§. III. Du terre à terre ,	<i>ibid.</i>
§. IV. Du mézair ,	326



DES DIVISIONS. 347  
pag.

ARTICLE II. Des airs relevés en général, 327

§. I. Théorie du faut, *ibid.*

§. II. De la pefade, 329

§. III. De la courbette, 330

§. IV. De la croupade, de la balotade, & de la cabriole, 331

CHAPITRE IX. De l'usage des piliers, 334

*FIN de la Table.*

# AVIS AU RELIEUR

*pour placer les Figures.*

PLANCHE	I. Position des parties solides de l'homme,	17
	II. Position des parties musculueuses de l'homme,	19
	III. Position de l'homme à l'école,	70
	IV. Le squelette du cheval,	203
	V. Le pas,	221
	VI. Le trot,	229
	VII. Principales attitudes de la tête du cheval,	237
	VIII. L'épaule renversée sur le cercle,	277
	IX. Le galop.	311

---

## A P P R O B A T I O N.

*La Science & l'Art de l'Équitation démontrés d'après la nature par M. du Paty de Clam, &c. &c. n'offrant que des connoissances utiles l'impression n'en peut être que fort agréable au public ; à YVERDON ce 4 d'Octobre 1776.*

PILlichODY, *Assesseur - Baillival,*  
Censeur.





